

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année Scolaire 1932-1933

N° 6

LA MÉDECINE

ET LES

MÉDECINS

DANS L'ŒUVRE

D'ANATOLE FRANCE

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le 4 novembre 1932

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

FRANCK MAYRAC

Né le 29 mars 1907

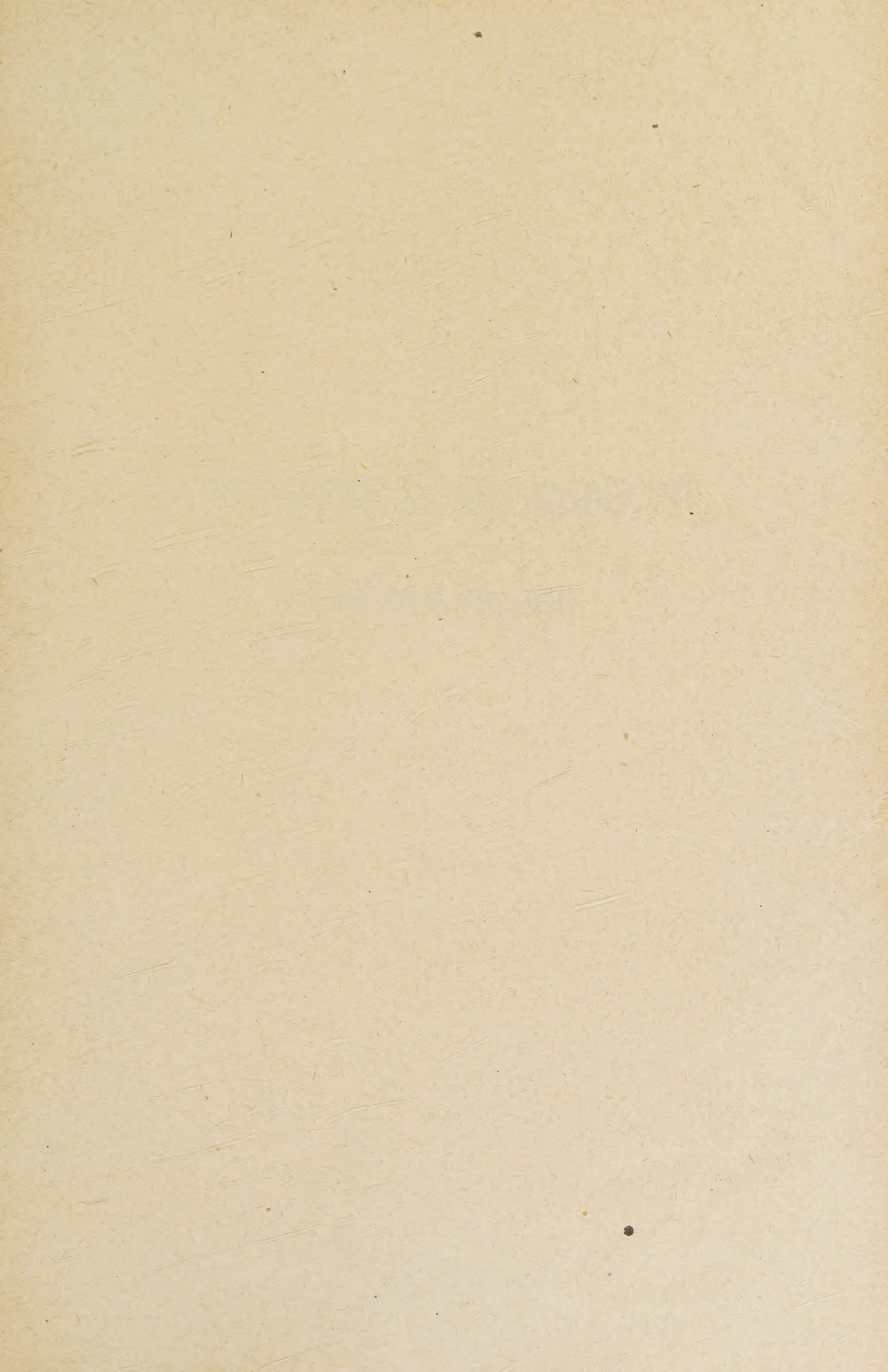
à SAINTES (Charente-Inférieure)

TOULOUSE

IMPRIMERIE RÉGIONALE

59, RUE BAYARD, 59

1932





Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41553621_0076

LA MÉDECINE ET LES MÉDECINS

DANS L'ŒUVRE

D'ANATOLE FRANCE

LA MÉDECINE

ET LES

MÉDECINS

DANS L'ŒUVRE

D'ANATOLE FRANCE

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le 4 novembre 1932

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

FRANCK MAYRAC

Né le 29 mars 1907

à SAINTES (Charente-Inférieure)



TOULOUSE

IMPRIMERIE RÉGIONALE

59, RUE BAYARD, 59

1932

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

Doyen honoraire.....	M. L. HUGOUNENQ.
Doyen.....	M. J. LEPINE.
Assesseur.....	M. X...

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. CAZENEUVE, ROQUE, LANNOIS, HUGOUNENQ, ROCHET, BARRAL, ROLLET

PROFESSEURS

Cliniques médicales	MM. PIC.
Cliniques chirurgicales.....	PAVIOT.
Clinique obstétricale et accouchements.....	TIXIER.
Clinique ophtalmologique.....	BERARD.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	VORON.
Clinique neurologique et psychiatrique.....	BONNET.
Clinique des maladies des enfants.....	NICOLAS.
Clinique des maladies des femmes.....	LEPINE (J.).
Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....	MOURIQUAND.
Clinique des maladies des voies urinaires.....	VILLARD.
Clinique chirurgicale, infantile et orthopédie.....	COLLET.
Clinique et prophylaxie de la tuberculose.....	GAYET.
Physique biologique, Radiologie et Physiothérapie	NOVE-JOSSERAND.
Chimie biologique et médicale.....	COURMONT.
Chimie organique et Toxicologie.....	CLUZET.
Matière médicale et Botanique.....	FLORENCE.
Parasitologie et Histoire naturelle médicale.....	MOREL.
Anatomie.....	MANCEAU.
Histologie.....	GUIART.
Physiologie.....	LATABJET.
Pathologie externe.....	POLICARD.
Pathologie interne.....	DOYON.
Pathologie et Thérapeutique générales	LERICHE.
Anatomie pathologique.....	FROMENT.
Chirurgie opératoire.....	CADE.
Médecine expérimentale et comparée et Bactériologie.....	FAVRE.
Médecine légale.....	PATEL.
Hygiène.....	ARLOING (F.).
Thérapeutique.....	Etienne MARTIN.
Pharmacie et Pharmacologie.....	ROCHAIX.
Hydrologie thérapeutique et Climatologie	SAVY.
	LEULIER.
	PIERY.

PROFESSEURS TITULAIRES SANS CHAIRE

Chargé d'un cours d'anatomie médico-chirurgicale.....	MM. THEVENOT (Léon).
Chargé d'un cours d'Embryologie	NOEL.
Chargé d'un cours de propédeutique de gynécologie.....	CONDAMIN.

CHARGÉS DE COURS COMPLÉMENTAIRES

Chirurgie expérimentale.....	MM. TAVERNIER.
Stomatologie.....	PONT.

AGRÉGÉS

MM.	MM.	MM.	MM.
NOGIER.	DUFOURT.	BERNHEIM.	MORENAS.
RHENTER.	DEVIC.	DECHAUME.	REBATTU (Ch.).
MAZEL.	GABRIELLE.	POLLOSSON.	REVOL (Ch.).
SANTY.	MARTIN (Joseph).	CHAMBON.	SEDALLIAN(Ch.).
CHALIER (André).	ROCHET (Ph.).	CIBERT.	ENSELME (Ch.).
CHALIER (Joseph).	WERTHEIMER.	EPARVIER.	
DUMAS.	GATE.	GUILLEMINET.	

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

Président : M. Etienne MARTIN.
Assesseurs : MM. FROMENT,
CORDIER,
MAZEL.

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE GUY PATIN,

parce qu'il a dit :

« Je suis médecin : j'ai cet honneur, j'ai ce bonheur. »

A L'INSTITUT MÉDICO-LÉGAL DE LYON

où j'ai goûté, à mon tour, auprès du Professeur Etienne MARTIN, cette hospitalité si riche de nourriture intellectuelle et de sympathie que mon père rencontra en son temps, auprès du Professeur LACASSAGNE.

A MON PÈRE,

mon confrère, mon supérieur, mon meilleur ami, qui me convia au commerce d'« un des plus gentils esprits qui aient fleuri sur la terre », comitate optima, doctissimo convictu, ingenio sublimi, facetiis jucundus, sentiis plenus et gouverna mes pensées au long de cette promenade charmante dans le pays aimable et sacré de l'Ironie et de la Pitié, de l'Indulgence et de la Bonté.

Parfois même n'a-t-il pas, à la manière de l'inconnu qui ramassait le pinceau échappé des mains de Fra Angelico et peignait la fresque pendant le sommeil du bon moine, soutenu ou relevé ma plume inquiète ou défaillante?

A MA MAMAN

qui me fit sentir de bonne heure « le charme d'exister dans une autre âme » et que je désigne simplement, à l'accoutumée, pour me tenir plus près d'elle.

« C'est sur les genoux de sa mère que, tout enfant, le futur médecin apprend la bonté, sans laquelle on ne peut être vraiment utile à ses malades. »

Prof. CASTAIGNE.

A MES MAITRES DES ENSEIGNEMENTS PRIMAIRE, SECONDAIRE ET SUPÉRIEUR

Ne sommes-nous pas les perpétuels obligés de quiconque nous a appris quelque chose?

A MES CAMARADES

Aux bons, soit à l'Amitié, pétrie de ce que Shakspeare appelle milk of human kindness;

Aux autres, que les deux bonnes conseillères de France, l'Ironie et la Pitié, nous gardent de la faiblesse de ne pas aimer.

PROLÉGOMÈNES

Le 20 mai 1868, Anatole France publiait une petite étude sur un grand maître : son premier livre. En relisant, un demi-siècle plus tard, cet essai sur Alfred de Vigny, celui qui était devenu maître et grand à son tour s'excuse et s'accuse :

« Ce livre est d'un écolier qui ne savait ni penser ni écrire, mais qui n'avait point de méchanceté. Le jeune homme eut tort de porter un jugement sur un grand poète, quand le goût et les connaissances lui manquaient. Mais il le fit avec respect. »

C'est là, en vérité, l'épigraphe qui eût convenu à ce travail inaugural, et le jeune médecin entend cette première leçon, donnée par le « bon maître », de modestie, de prudence et de tenue morale.

Mais il n'appartient pas à l'apprenti-médecin de s'anéantir dans son indignité et de choisir son heure pour produire le « chef-d'œuvre ». Encore dans le printemps des idées, sa jeunesse et sa faiblesse sont appelées à présenter des fruits et non des fleurs.

Que servirait, d'ailleurs, d'attendre, s'il est vrai qu'on ne peut jamais dire de nos moissons intellectuelles qu'enfin elles sont mûres? Si avancés soyons-nous sur le chemin de la vie, n'est-ce pas toujours avant la saison que nous lions nos gerbes?

Heureux, du moins, celui qui, se prenant d'affection pour la tâche imposée, à la manière de l'artiste pour le modèle longuement étudié, n'a pas connu le goût amer du seul devoir, du *pensum*, au sens primitif du latin : le poids de laine à filer au long du jour!

Heureux encore celui qui, loin d'estimer close l'œuvre hâtive qui lui a ouvert les portes de la carrière, saura continuer sa méditation d'un jour, la nourrir et la parer, lorsque, ayant fini ses études, il commencera d'apprendre!

Les empêchements ne manquent pas à l'étudiant qui prépare son « remerciement », car une thèse de doctorat est bien une manière de « remerciement », au jour de réception dans la vie professionnelle — et qui ne diffère pas essentiellement des harangues qu'inaugura l'avocat Patru et auxquelles était réservée une si longue et si éclatante destinée, sous un autre nom, dans l'immortalité académique, par le goût qu'y prit l'illustre Compagnie.

Et ce « remerciement », s'il est louable et de bonne venue, contient assez en lui-même l'éloge de ceux qui nous ont formés, sans qu'il soit besoin d'y ajouter.

Ce génie, cette voix intérieure et secrète que Socrate dénommait δαιμόνιον, parce qu'ils lui semblaient tenir du divin, et qui n'est, sans doute, que la conscience (*scientia cum*, connaissance tout intérieure du moi), vous représentent, dès l'abord, que tout a été dit, que vous venez trop tard dans

un monde trop vieux, que c'est en vain que vous vous évertuerez.

Oui, il est toujours vrai que tout a été dit, et c'est la pensée par laquelle La Bruyère ouvrait déjà le chapitre premier des *Caractères* : (Des ouvrages de l'esprit), et il faut être d'une ignorance singulière

Pour se flatter de dire une seule parole
Que personne, ici-bas, n'ait pu dire avant nous.
C'est imiter quelqu'un que de planter des choux.

Oui, il est toujours vrai ! Seulement, ce n'est jamais tout à fait vrai. On arrive trop tôt, on arrive trop tard. A qui est-il échu d'arriver à temps ?

Il suffit de se garder du vol de la fourmi qui dérobe le grain entier, de butiner innocemment à la manière des abeilles qui ne font tort à personne. Y eût-il jamais plus grands pillards que Platon, Rabelais, La Fontaine, Molière, Racine et cet Anatole France que, à notre tour, nous n'avons cessé de solliciter de notre pâture ? N'ont-ils pas taillé leurs plus beaux habits dans des pièces de drap que d'autres avaient tissées ? Les idées sont partout. Mais elles y sont comme le marbre dans la carrière. A chacun d'y tailler la statue !

En dépit qu'Horace en ait, les imitateurs, *imitatores*, ne sont pas toujours *servum pecus*. « Nos œuvres sont loin d'être toutes à nous. Elles croissent en nous, mais leurs racines sont partout dans le sol nourricier. » (*La Vie littéraire*.) — Ces réflexions interdisent à nos espoirs d'être désespérés.

Et qu'importe, d'ailleurs, si le « bon maître » dit vrai en affirmant que ce n'est jamais que soi que l'on raconte : « On a beau s'en défendre, on ne donne des nouvelles que de soi, et chacune de nos œuvres ne dit que nous, parce qu'elle ne sait que nous... Tous ceux qui se flattent de mettre autre chose qu'eux-mêmes dans leur œuvre sont dupes de la plus fallacieuse philosophie... La vérité est qu'on ne sort jamais de soi-même. C'est une de nos plus grandes misères... Nous sommes enfermés dans notre personne comme dans une prison perpétuelle. Ce que nous avons de mieux à faire, ce semble, c'est de reconnaître de bonne grâce cette affreuse condition et d'avouer que nous parlons de nous-mêmes chaque fois que nous n'avons pas la force de nous taire. » (*La Vie littéraire.*)

Pareillement, pour ce qui est du lecteur, il a beau chercher, il ne trouve jamais que soi-même et, dans un récit, ce que l'auteur y a mis est bien petit à côté de ce que le lecteur y ajoute.

Un livre n'est qu'un miroir où se reflète notre propre image.

« Les écrits me paraissent infiniment moins précieux par ce qu'ils contiennent que par ce qu'y met celui qui les lit. Les meilleurs, à mon sens, sont ceux qui donnent le plus à penser... »

« Un écrit, comme un paysage, se transforme dans tous les yeux qui le voient. » (*La Vie littéraire.*)

Une autre objection se met à la traverse des meilleures intentions : le génie familier n'a pas de peine à faire éclater la vanité d'écrire. Pourquoi, répète-

t-il, avec l'élève de l'abbé Jérôme Coignard, ce Tournebroche, ainsi dénommé parce qu'il était fils d'un rôtiisseur de la « docte » rue Saint-Jacques, pourquoi « ajouter seulement quelques feuillets à cet amas horrible de papier noirci qui moisit obscurément chez les bouquinistes » ?

« Que de livres ! s'écria M^{lle} Préfère égarée dans la « librairie » de M. Sylvestre Bonnard : « Vous les avez tous lus, Monsieur Bonnard ? »

— Hélas ! oui, répondis-je, et c'est pour cela que je ne sais rien du tout, car il n'y a pas un de ces livres qui n'en démente un autre, en sorte que, quand on les connaît tous, on ne sait que penser. J'en suis là, Madame ! »

Sache, achève τὸ δαιμόνιον, d'accord avec Voltaire et « mon bon maître » lui-même, qu'il est plus sage de borner ses désirs et ses vœux, comme le vieillard de Virgile, aux innocentes beautés d'un jardin.

Mais, ici, éclate la contradiction, qui nous doit tirer d'incertitude, de ces conseillers semblables à cet Achille glorieux qui s'emportait contre la gloire ; à ce Malebranche, de qui l'imagination fertile écrivait contre l'imagination ; de ce Rousseau qui, devant l'Académie de Dijon, s'élève contre les lettres et les arts et appelle la barbarie, à l'instant même qu'il verse dans son plaidoyer toutes les séductions de la politesse et de la civilisation ; de ce Jules Lemaître qui, environ les années 1898, aiguïsait ses fines pensées d'humaniste contre les humanités ; de cet Anatole France qui, ne voulant ni « noircir du

papier », ni durer dans la mémoire des hommes, écrit, par amour de l'obscurité et de la médiocrité, pour l'immortalité.

Querelles d'amoureux ! Ils haïssent pour avoir trop aimé et se conduisent à la façon des voluptueux qui reprochent aux femmes de n'avoir pas égalé le rêve qu'ils se faisaient d'elles.

Mais à quoi sert-il d'avoir la jeunesse si on ne doit en abuser, si on s'attarde à sentir, à la manière d'un sage, la disproportion de l'auteur au sujet ? Il faut être, dans la jeunesse, trop hardi et trop audacieux pour, plus tard, l'être assez. Au rebours de la Vertu qui, au dire du « bon maître », « niche, comme les corbeaux, dans les ruines et habite les creux et les rides des corps », la Fortune aime les jeunes et leur audace. Doit-on oublier que les Grecs usaient ordinairement d'un seul mot pour signifier à la fois la jeunesse et sa hardiesse, la véhémence, la présomption de la jeunesse : ἡ ἡλικία ?

Faire une thèse, à cet âge, c'est, proprement parler, agir en jeune homme, avec ardeur et enthousiasme : νεανιεύομαι. Une thèse, c'est un trait de jeunesse, un trait d'audace : ἡ νεανεία. Les Latins l'eussent classée dans les *juvenilia*.

Achille déplaierait moins bouillant et moins prompt.

« Il y a quelques années, écrit France dans la deuxième préface de *la Vie littéraire*, comme je passais la belle saison sous les sapins du Hohwald, j'étais émerveillé, pendant mes longues promenades, de rencontrer un banc à chaque point où l'ombre

est plus douce, la vue plus étendue, la nature plus attachante. Ces bancs rustiques portaient des noms qui trahissaient le sentiment de ceux qui les avaient mis. L'un se nommait le *Rendez-vous de l'Amitié*; l'autre, le *Repos de Sophie*; un troisième, le *Rêve de Charlotte*. Ces bons Alsaciens qui avaient ainsi ménagé à leurs amis et aux passants les « repos » et les « rendez-vous » m'ont enseigné quelle sorte de bien peuvent faire ceux qui ont vécu aux pays de l'esprit et s'y sont longtemps promenés. Je résolu, pour ma part, d'aller posant des bancs rustiques dans les bois sacrés et près des fontaines des Muses. Cet emploi de sylvain modeste et pieux me convient à merveille. Il n'exige ni doctrine, ni système et ne veut qu'un doux étonnement devant la beauté des choses. Que le savant du village, que l'arpenteur mesure la route et pose les bornes milliaires ! Pour moi, les soins bienveillants des « repos », des « rendez-vous » et des « rêves » m'occuperont assez. Accommodée à mes goûts et mesurée à mes forces, la tâche du critique est de mettre avec amour des bancs aux beaux endroits et de dire, à l'exemple d'Anyté de Tégée :

« ... Qui que tu sois, viens t'asseoir à l'ombre de ce beau laurier, afin d'y célébrer les dieux immortels ! »

A l'exemple du maître, je n'ai d'autre dessein que de dire les aventures et les étonnements de mon esprit au milieu des chefs-d'œuvre.

Je conterai donc ma lente promenade en compagnie de cette âme de luxe, pétrie de magnificence

et d'aristocratie, au sens étymologique d'excellence et de supériorité (ἄριστος : le meilleur).

Mes « repos » et mes « rendez-vous », à moi, et mes rencontres singulières emprunteront leurs noms à la matière médicale. Qui que tu sois, prends et pose ton bâton tout à tour : je te convie à cueillir l'heure présente en la meilleure des compagnies, « musant et baguenaudant », à la manière de Rabelais, « prenant parfois le plus long » comme La Fontaine quand il allait à l'Académie, et affranchi du souci d'une composition et d'une ordonnance trop sévères, car ce n'est point, ici, comme disait France, de l'*Orme du Mail*, ce n'est point la colonnade du Louvre.

Où l'on fait paraître l'estime et l'affection de France à l'endroit des médecins, sa haute conception de la mission médicale.

Et d'où l'on peut induire qu'il appartenait à un médecin de lui rendre raison, à sa manière.

Tous les chemins s'offrent à l'élève du collège Stanislas, le lendemain du jour où il vient de « passer, à la diable, un affreux petit examen nommé baccalauréat, bien fait pour avilir en même temps les candidats et les examinateurs »; où, « à la joie de devenir enfin libres, se joignait, dans les bons esprits, la mélancolie de perdre d'anciennes habitudes »; où, « par l'effet de cette odieuse discipline qui s'exerce sur toutes les pensées et tous les mouvements, depuis l'enfance jusqu'à la jeunesse, les élèves sont rendus incapables de jouir de la liberté et impropres à vivre dans le monde »; où, « en quittant le collège, on éprouve un embarras d'agir et une peur de la liberté ».

Il peut être d'épée, et « il lui paraissait beau d'être officier, à la condition expresse d'être l'officier d'Alfred de Vigny, magnanime et mélancolique ».

Il peut être de robe. Mais c'est vers la médecine que, à l'heure de choisir un état, l'emporte son sentiment.

Après une visite à la salle d'examens de la Faculté de Droit, en compagnie de son camarade Fontanet qui, lui, rêve du Palais, il assiste à un examen à la Faculté de Médecine :

« C'était tout autre chose. Le candidat, déjà gros et chauve, ne paraissait plus très jeune. Il promenait avec hésitation son scalpel sur un cadavre étendu devant lui, qui ricanait, le cadavre d'un petit vieux. Un professeur à moustaches de Tartare, étendu de son long dans son fauteuil, demandait à l'étudiant :

« — Eh bien, cette glande? Est-ce pour aujourd'hui ou pour demain?

« Il ne reçut pas de réponse. Ses deux assesseurs écrivaient des lettres ou corrigeaient des épreuves. L'un d'eux était coiffé d'une toque d'une forme inusitée et d'une grandeur extraordinaire, garnie de pelleterie, et ressemblant plus à un chapska qu'à une toque. Fontanet m'apprit que c'était le modèle d'une coiffure dessinée en 1792, par Louis David, que l'on conservait dans une vitrine de la Faculté, mais que ce professeur avait demandée à un employé, d'un ton qui ne souffrait pas de réplique.

« L'interrogateur, la tête plus bas que les pieds, reprit :

« — Et cette glande?

« Il obtint, cette fois, une réponse :

« — Elle est atrophiée.

« A quoi le professeur répondit que c'était la faute du cadavre et qu'on donnerait au cadavre une mauvaise note. »

Puisqu'il s'agit d'une découverte de glande dans la région cervicale et que, pour les anatomo-topographes, la glande maxillaire appartient à la face, et le thymus — que l'adulte ne connaît plus, d'ailleurs, qu'à l'état de vestige — à l'étage supérieur du thorax, au médiastin antérieur, nous soupçonnons véhémentement le corps thyroïde d'avoir trahi le candidat et créé son embarras — que son absence ou son atrophie aient été congénitales ou acquises — et, par la même occasion, ce « petit vieux », en état d'hypothyroïdie, de quelque déficience psychique, de son vivant.

« Eh bien, malgré le débraillé et le sans-gêne des professeurs, cet examen se laissait voir plus sérieux au fond que l'examen de droit auquel nous venions d'assister, et la gravité de la science en relevait le comique.

« Je quittai la salle des examens avec un certain désir de faire ma médecine. Ce désir, à la vérité, n'était pas assez ferme pour me pousser à entreprendre des études longues et difficiles auxquelles je n'étais pas préparé. Craignant, comme le gros étudiant, au terme de ma jeunesse, de ne pas trouver la glande au cou du cadavre railleur, j'abandonnai le projet à peine formé.

« J'ai souvent regretté, depuis, de ne l'avoir pas suivi. Je ne connais rien de plus beau au monde que la vie d'un Claude Bernard, et je sais des mé-

decins de campagne dont l'existence me fait envie pour sa plénitude et sa bonté. » (*La Vie en fleur.*)

Voilà le futur auteur de *la Vie littéraire* en mal de médecine, à l'égal de l'auteur des *Lundis*, qu'il qualifiait « notre maître », ce maître aussi de la critique, qui écrivait dans son autobiographie : « J'avais un goût décidé pour l'étude de la médecine. »

Ainsi France et Sainte-Beuve tiennent-ils le langage de Benassis, le médecin de campagne, « homme de bien et de science », de Balzac : « La première pensée grave de ma jeunesse m'avait fait incliner vers l'état de médecin. »

« Mon père exerçait sa profession de médecin avec un zèle rigoureux, mais il ne la souhaitait pas pour moi, poursuit Anatole France. »

Et voici un premier hommage rendu à la profession médicale par la fantaisie même de l'écrivain qui mue en médecin le bouquiniste des quais, François-Noël Thibault.

Quand, dans *le Petit Pierre*, il rapporte les diverses circonstances de sa naissance, c'est encore un père médecin qu'il anime autour de la parturiente :

« Mon père entraît toutes les cinq minutes dans la chambre, très pâle, et sortait sans dire un mot. Médecin, habile praticien et accoucheur quand il en était requis, il s'interdisait d'intervenir dans les couches de sa femme et avait appelé son confrère, le vieux Fournier, élève de Cabanis. »

Et ce père médecin de la fiction est bien dans la manière de ses confrères de la réalité, qui sont

volontiers enclins à se tenir à l'écart de leurs femmes en gésine et, pâles et muets, aspirent aux nouvelles, tandis qu'un confrère ami fait son office à leur place.

Ce père médecin apparaît souvent à travers l'œuvre de France :

Ici (*le Livre de mon ami*), « modeste médecin et grand collectionneur de curiosités naturelles », il grave sur ses cartes de visite : « lauréat de l'Académie de Médecine et secrétaire de la Société d'anthropologie ».

Là (*le Petit Pierre*), il revêt un uniforme de médecin militaire : « Mon père, aide-major au 2^e bataillon de la garde nationale », et, pendant les journées de février 1848, tandis qu'au foyer les femmes effilochent de la charpie pour les blessés, le docteur Nozière donne des soins à l'hôpital de la Charité.

Cette dissimulation n'a pas laissé de provoquer quelques critiques. Et Lucien Descaves montra, un jour, en analysant *le Petit Pierre*, tout ce que le père de France avait perdu à devenir médecin par la fantaisie de son fils.

C'est que les souvenirs de France avaient été publiés du vivant de ses parents, et l'écrivain estima devoir changer les noms et les conditions pour ne pas offenser l'orgueil ou la modestie des témoins de son enfance :

« Mon père et ma mère me restaient. N'ayant que des louanges à leur donner, que des actions de grâces à leur rendre, pour les leur faire agréer, me fallait-il encore les leur offrir voilées. »

D'ailleurs, s'il n'a pas montré toute la vérité,

« L'on n'a jamais menti, estime-t-il, d'une façon plus véridique » :

« Je conviens que mon père a perdu une librairie... Mais ce que je sais mieux que personne, c'est que mon père n'avait nul attachement pour cette librairie que je lui ai ôtée. Dénudé de tout esprit commercial, il était plus propre à lire ses livres qu'à les vendre. Son intelligence, toute métaphysique, ne considérait point les dehors des choses : il n'aimait point les livres pour leur figure et avait les bibliophiles en aversion. Je dirai, sans paradoxe, que le docteur Nozière, dans son cabinet, ressemble plus profondément à mon père, que mon père lui-même dans sa librairie. Ce que je lui ai retiré tenait de la fortune et je lui ai donné en échange ce qui s'accordait à sa nature. » (Postface de *la Vie en fleur*.)

Ainsi, c'est pour ses qualités de désintéressement, pour l'absence d'esprit mercantile (« mon père, l'homme du monde le moins propre aux affaires ! » lit-on dans *le Petit Pierre*); pour son goût à lire ses livres plus qu'à les négocier; pour le prix qu'il attachait au contenu plus qu'au contenant, au grain qu'à la paille; pour son inclination aux spéculations pures et aux idées générales, son aversion pour les affaires; pour sa modestie et son besoin d'obscurité; pour sa pauvreté même (« car mon père était pauvre et la répugnance qu'il éprouvait à recevoir des honoraires n'était pas pour l'enrichir. Sans compter que, méditatif et contemplatif de son naturel, il passait à réfléchir sur la destinée de l'homme un temps qu'avec moins de génie il eût

employé au soin de sa fortune. Enfin, le docteur Nozière n'était riche que d'idées et de sentiments »).

C'est pour cette belle âme, en un mot, que le libraire France Thibault — artiste et philosophe — est devenu le docteur Nozière, « cet excellent docteur Nozière ».

Est-il plus sensible hommage rendu à la profession médicale?

Et qu'il y ait un beau rôle à jouer, un beau geste à faire, un trait qui honore : c'est souvent un médecin qui apparaît :

Crainquebille va être la victime d'une méprise de l'agent 64. C'est le docteur David Matthieu, officier de la Légion d'honneur, médecin en chef de l'hôpital Ambroise-Paré, un prince de la science et un homme du monde, qui, au milieu de l'indifférence ou des sarcasmes populaires, fait la première tentative pour proclamer une innocence et écarter une injustice de la tête d'un pauvre diable que sa misère même est si peu propre à défendre.

Voici un trait qui honore « le médecin Dussuel, dont Cabanis estimait l'intelligence et le caractère... Ce fut Dussuel qui, en 1876, soigna le dauphin, atteint d'une légère scarlatine. Une voiture de la reine allait tous les jours à Luciennes le prendre dans la maisonnette où il vivait pauvrement avec ses livres et son herbier, comme un disciple de Jean-Jacques. Un jour, la voiture rentra vide au palais; le médecin avait refusé de venir. A la visite suivante, la reine irritée lui dit : — Vous nous aviez donc

oubliés, monsieur ! — Madame, répondit Dussuel, vos reproches m'offensent ; mais ils font honneur à la nature et je dois les pardonner à une mère. N'en doutez-pas, je soigne votre fils avec humanité. Mais j'ai été retenu, hier, auprès d'une paysanne en couches. » (*le Livre de mon ami*, 1885).

Ce trait apparaît à France à ce point digne de mémoire et à l'avantage du médecin, qu'il se plaît à le reproduire dans *l'Étui de nacre : l'aube*, (1892) où le médecin du dauphin a nom, cette fois, Duvernay.

Le docteur Trublet, le « bon Socrate » de *Histoire comique*, médecin de théâtre et ami des actrices, qui n'était de service à l'Odéon qu'une fois par mois mais y venait en voisin presque tous les soirs, qui « aimait les comédiennes, prenait plaisir à causer avec elles, leur donnait des conseils et jouissait de leur confiance avec délicatesse, », lui aussi, il était de bonne race, malgré une fin de carrière où quelques frivolités se heurtent aux sévérités du directeur de conscience.

Né dans l'ombre des tours de Saint-Sulpice, il était allé, jeune, exercer la médecine au Caire. Il en avait rapporté un peu d'argent, une maladie de foie et la connaissance des mœurs diverses des hommes.

Une épidémie de choléra avait éclaté dans la basse Egypte. « Je courais la ville du matin au soir dans un air embrasé. Du vieux Caire, l'épidémie s'étendait sur les quartiers européens. Je visitais trente et quarante malades par jour et je faisais à

chacun d'abondantes injections veineuses ⁽¹⁾. Je souffrais de désordres au foie, j'étais ravagé d'anémie, je tombais de fatigue. »

Il soigna avec le même zèle riches européens et sordides arabes du vieux Caire. La croix de la Légion d'honneur vint récompenser son dévouement.

Écoutons le langage des médecins de France :

« Un jour, M^{me} Mathias, qui était très considérée dans la maison, vint dire à mon père :

« Le marchand de lunettes est très malade, là-haut, dans sa mansarde. Il a une fièvre de cheval.

— J'y vais, dit mon père en se levant. »

« J'y vais » : Le mot du médecin digne de ce nom, qui part d'abord, remplit sa mission, laissant à l'avenir le soin de régler la dépense.

Pareillement, dans *L'Orme du Mail*, le docteur Fornerol, médecin du théâtre, est, après le spectacle, appelé auprès d'un vieux cultivateur chez qui il devine la terrible menace d'un étranglement herniaire :

« Je fais atteler et je file ».

Quand le docteur Fornerol entre dans la librairie Paillot où il rencontre cette « hospitalité littéraire, docte, polie, académique » que goûte, entre tous, M. Bergeret à la recherche d'un asile et d'un refuge, c'est « avec l'impétuosité habituelle à cet infatigable visiteur des souffrants, qui apportait avec lui

1. Sérum de Hayem. Les injections intra-veineuses de sérum artificiel, auquel Hayem ajouta du sulfate de soude, étaient de pratique courante dans la thérapeutique du choléra, comme agent antitoxique et d'hydratation, depuis les premiers essais de Samuel, de Kœnigsberg (1883) et de Michæl, de Hambourg.

l'espérance et le réconfort... Ami de Paillot comme de tous ses concitoyens ».

Quelle émotion dans le récit que France fait « du bon vieillard », « le vieux maître » moqué irrévérencieusement par de jeunes étudiants, comme il advient de ceux qui, ayant le plus aidé au progrès de la science, passent pour inutiles et surannés quand ce progrès est réalisé!

« Maître Ambroise Paré, qui procéda le premier à la ligature des artères, et qui, ayant trouvé la chirurgie exercée par des barbiers empiriques, l'éleva à la hauteur où elle est aujourd'hui, fut attaqué, dans sa vieillesse, par tous les apprentis portelancette. Pris à partie, en termes injurieux, par un jeune étourdi qui pouvait être le meilleur fils du monde, mais qui n'avait pas le sentiment du respect, le vieux maître lui répondit dans son traité *de la Mumie, de la Licorne, des Venins et de la Peste*. — « Je le prie, lui dit le grand homme, je le prie, s'il a envie d'opposer quelques contredits à ma réplique, qu'il quitte les animosités et qu'il traite plus doucement le bon vieillard. »

Quand Zola, dans *la Terre*, répand sur le paysan français cette logorrhée « scatologique » (l'épithète est de France), qui est une injure au goût et à la vérité, c'est à l'opinion d'un médecin de campagne qu'il fait confiance pour laver le paysan des calomnies qui le souillent et il accueille, dans la *Vie littéraire*, la lettre de protestation du docteur A. Fournier, de Rambervillers.

La mère de France, un jour qu'elle est émue des

pauvretés qu'une pédagogue apprend à son petit garçon, exprime ses préférences pour l'enseignement des belles actions humaines : « L'héroïsme est clair comme le jour, même pour un petit garçon... »

« Hélas ! soupira mon père, je crois, au contraire, que l'héroïsme s'entend de diverses façons, selon les temps, les lieux et les personnes. Mais il n'importe : ce qui importe dans le sacrifice, c'est le sacrifice lui-même. Si l'objet pour lequel on se dévoue est une illusion, le dévouement n'en est pas moins une réalité ; et cette réalité est la plus splendide parure dont l'homme puisse décorer sa misère morale ».

« Ainsi disputaient le docteur et ma mère ».

Ecoutons encore le « docteur Socrate », « mon petit Socrate », ce docteur Trublet qui devait son surnom à sa face camuse et à sa parole subtile. Son âme est pétrie de cette Ironie et de cette Pitié que France rêve de donner à la vie humaine pour témoins et pour juges :

« L'Ironie et la Pitié sont deux bonnes conseillères ; l'une, en souriant, nous rend la vie aimable ; l'autre, qui pleure, nous la rend sacrée. L'Ironie que j'invoque n'est point cruelle. Elle ne raille ni l'amour ni la beauté. Elle est douce et bienveillante. Son rire calme la colère, et c'est elle qui nous enseigne à nous moquer des méchants et des sots, que nous pouvions, sans elle, avoir la faiblesse de haïr. (*Le Jardin d'Epicure.*)

Quand l'actrice de l'Odéon, Félicie Nanteuil, se plaint, en ces termes, de la grande Perrin : « Vous ne savez pas toutes les horreurs qu'elle me dit à l'oreille

pendant que nous sommes en scène. Elle est enragée... Je comprends tout, mais il y a des choses qui me dégoûtent », dans l'ignorance où elle est des éclaircissements donnés par Platon, dans le ΣΥΜΠΟΣΙΟΝ, ou, par Phèdre, dans la fable intitulée Prométhée, sur la Τριέλας ou frictrix :

Ma chère enfant, s'écria Trublet avec enthousiasme, vous venez de prononcer une parole admirable.

— Laquelle? demanda simplement Nanteuil.

— Vous avez dit : « Je comprends tout, mais il y a des choses qui me dégoûtent. » — Vous comprenez tout; les actions et les pensées des hommes vous apparaissent comme des cas particuliers de la mécanique universelle, vous n'en concevez ni colère ni haine. Mais il y a des choses qui vous dégoûtent; vous avez de la délicatesse, et il est bien vrai que la morale est affaire de goût. Mon enfant, je voudrais qu'on pensât aussi sainement que vous à l'Académie des Sciences morales ».

* Mais, France, de qui nous tenons que toute sa philosophie l'a laissé « l'ami des vieux arbres et des curés de campagne », est par-dessus tout l'ami des humbles, des petits, l'ami du médecin de campagne — celui dont il rêva, un jour, le destin — ce qui ne l'eût peut-être pas empêché de lui préférer celui du docteur Trublet, c'est-à-dire Paris, les femmes et les livres et sans doute encore le théâtre, cette sorte de microcosme, de monde en miniature, si ses velléités médicales n'eussent été traversées aussitôt que formées.

« Je ne suis pas riche et ne le serai de ma vie »,

dit son médecin de village. « Je n'ai pas, comme mes illustres confrères de Paris, une galerie de tableaux à montrer aux visiteurs ; mais j'ai des poiriers comme ils n'en ont pas. Mon verger est renommé à vingt lieues à la ronde et l'on vient des châteaux voisins me demander des greffes. »

Et nous devinons, parmi ces grandes figures parisiennes : Pozzi, son musée de l'avenue d'Iéna et sa collection réputée de terres cuites de Tanagra ; Charcot qui, après avoir habité, comme France, le quai Malaquais et « respiré avec délices le jour qui baigne cette région d'élégance et de gloire, les Tuileries, le Louvre, le Palais Mazarin », vint exercer sa royauté boulevard Saint-Germain ; les Potain, les Péan et autres maîtres et princes de la science, de qui il dessinera la caricature dans *la Chemise*, à la manière d'un Molière ou d'un La Bruyère.

Lisons, dans *l'Étui de nacre*, le journal du médecin de campagne, décédé à Servigny (Aisne) après plus de quarante années de labeur, qui avait, « dans une humble condition, un esprit peu ordinaire » :

« C'est une vérité philosophique que rien au monde n'est absolument mauvais et rien absolument bon. La plus douce, la plus naturelle, la plus utile des vertus, la pitié, n'est pas toujours bonne pour le soldat ni pour le prêtre ; elle doit, chez l'un et chez l'autre, se taire devant l'ennemi. On ne voit pas que les officiers la recommandent avant le combat, et j'ai lu, dans un vieux livre, que M. Nicole la redoutait comme le principe de la concupiscence. Je ne suis pas prêtre, je suis soldat encore moins. Je suis

médecin et des plus petits, médecin de campagne. J'ai une obscure et longue pratique de mon art, et je puis affirmer que, si la pitié peut seule inspirer dignement notre vocation, elle doit nous quitter à jamais en présence de ces misères qu'elle nous a donné l'envie de soulager. Un médecin qu'elle accompagne au chevet des malades n'a ni le regard assez net ni les mains assez sûres. Nous allons où la charité du genre humain nous envoie, mais nous y allons sans elle. Au reste, les médecins acquièrent très facilement, pour la plupart, l'insensibilité qui leur est nécessaire. C'est une grâce d'état qui ne saurait longtemps leur manquer. Il y a plusieurs raisons à cela : La pitié s'émousse vite au contact de la souffrance; on songe moins à plaindre les misères qu'on peut soulager; enfin, la maladie présente au médecin une succession intéressante de phénomènes. Résigné à n'être qu'un humble praticien, j'ai gardé comme une nécessité professionnelle la faculté d'envisager froidement la douleur. J'ai donné à mes malades mes forces et mon intelligence. Je ne leur ai pas donné ma pitié. A Dieu ne plaise que je mette un don quelconque, si précieux qu'il soit, au-dessus du don de la pitié! La pitié, c'est le denier de la veuve; c'est l'offrande incomparable du pauvre qui, plus généreux que tous les riches de ce monde, donne, avec ses larmes, un lambeau de son cœur. C'est pour cela que la pitié n'a rien à faire dans l'accomplissement d'un devoir professionnel, si noble que soit la profession. »

Retenons, de ce chant à la Pitié, que, seule, elle

est digne d'inspirer la vocation médicale, et qu'il n'est aucun don, si précieux soit-il, qui puisse être mis au-dessus du don de la pitié. Sans doute elle doit être écartée de l'acte médical ou chirurgical; mais, en vérité, ne pénètre-t-elle pas toute la vie médicale, n'est-elle pas l'âme même du médecin? « Je ne leur ai pas donné ma pitié, dit le médecin du village ». Mais, quand il a visité le petit Eloi, l'enfant de la ferme, si plein de promesses, et que son délire, sa température élevée, sa somnolence, le front brûlant, les conjonctives rouges, sa céphalalgie, sa photophobie l'ont mis sur la voie du diagnostic de « méningite aiguë », il s'en retourne silencieux : « Je poursuivis tristement mon chemin, et, pour la première fois, l'envie de revoir mes poiriers et mes abricotiers ne me fit point hâter le pas. Pour la première fois, après quarante ans de pratique, j'étais troublé dans mon cœur par un de mes malades et je pleurais en dedans de moi l'enfant que je ne pouvais sauver. Ce cœur, cette âme, sont trop souvent méconnus. Ecrivains et gens du monde n'ont pas toujours senti la richesse des émotions profondes qui les remplissent. « Insensibilité », réelle et désirable! dit France. Un chirurgien, Jean-Louis Faure, lui répond (*L'âme du chirurgien*) et dévoile tout ce que porte au fond de soi un chirurgien, c'est-à-dire celui qui passe pour le plus froid et le plus insensible des ouvriers de l'art de guérir et de qui on soupçonne le cœur cuirassé d'un triple airain : « Ceux-là sont dans l'erreur et nous connaissent mal, qui ne voudraient voir dans notre apparente froideur qu'un souverain mépris de

la vie humaine, et pensent que la pratique de la chirurgie tue fatalement, dans l'âme de celui qui l'exerce, toute douceur et toute sensibilité. Je suis convaincu que, bien au contraire, rien ne cultive mieux ces nobles qualités humaines et que rien ne fait naître la pitié pour ceux qui souffrent, comme le spectacle quotidien de leurs souffrances ».

Sentez le cœur humain de Jean-Louis Faure lorsque, en dépit de l'intervention du chirurgien, « la souffrance et la mort s'attaquent à la jeunesse, à la douceur, à la beauté » :

« La mort la plus désolante, celle qui grave dans notre cœur l'impression la plus durable et la plus douloureuse, c'est la mort de la jeune femme, pour peu que celle-ci soit douce et sympathique, pour peu qu'elle se soit abandonnée à son chirurgien avec cette confiance amicale, mêlée de respect et de tendresse, que les malades ont souvent pour lui, pour peu surtout qu'à ces qualités charmantes elle joigne la plus visible et la plus saisissante, la Beauté. Et nous ne serions pas des hommes si nous restions insensibles aux magnificences de la Beauté. Car, en notre siècle de science et de lumière, comme chez les héros de la Grèce antique, comme chez les soldats de la Rome impériale, comme chez les divins artistes du Moyen âge et de la Renaissance, comme partout, comme toujours, la Beauté garde sa splendeur et sa toute-puissance. Et quand rien ne reste debout, elle demeure l'éternelle souveraine et la sublime idole devant laquelle le genre humain s'incline et se prosterne, et que jadis les dieux eux-mê-

mes adoraient à genoux. Elle conserve, jusque sur le lit d'hôpital, jusque sur la table d'opérations, jusque sur le marbre glacé de l'amphithéâtre, sa puissance et sa royauté. Et voilà pourquoi le spectacle de la Beauté touchée par la mort nous emplit le cœur de je ne sais quelle secrète et douloureuse angoisse et d'une amertume infinie ».

Ce sont là paroles d'un poète, d'un vain assembleur de mots et d'images? Est-ce Anatole France lui-même qui a parlé? Non, ce sont là, ne vous en déplaie, hommes étrangers à la chose médicale, ce sont là paroles d'un chirurgien de l'Hôpital Broca, plein de ferveur, de tendresse et de foi, qui sait que la bière qui se ferme sur un être jeune, emporte beaucoup plus qu'elle ne contient : les fleurs, et, avec elles, les promesses des fleurs.

« J'ai donné à mes malades mes forces et mon intelligence », dit le médecin de campagne de France.

C'est la vie que Trousseau annonçait à ses élèves : « Alors commence pour vous ce sacerdoce que vous honorerez et qui vous honorera. Alors commence cette carrière de sacrifices, dans laquelle vos jours, vos nuits, sont désormais le patrimoine des malades. Il faut vous résigner à semer en dévouement ce qu'on recueille si souvent en ingratitude; il faut renoncer aux douces joies de la famille, au repos si cher après la fatigue d'une vie laborieuse; il faut savoir affronter les dégoûts, les déboires, les dangers; il faut ne pas reculer devant la mort, quand elle vous menace; car la mort conquise au milieu des périls de notre profession fera prononcer votre nom avec respect. »

Et c'est le destin que le baron Percy, chirurgien en chef de la Grande Armée, offre aux chirurgiens sous-aides de 1811 et que les tables de marbre du cloître du Val-de-Grâce proposent aux médecins militaires d'aujourd'hui, en des termes qui pourraient passer pour grandiloquents, s'ils ne s'accordaient à des temps héroïques : « Allez où la Patrie et l'Humanité vous appellent. Soyez-y-toujours prêts à servir l'une et l'autre, et, s'il le faut, sachez imiter ceux de vos généreux compagnons qui, au même poste, sont morts, martyrs de ce dévouement intrépide et magnanime qui est le véritable acte de foi des hommes de notre état ».

Et c'est partout même langage :

« La médecine, dur et noble métier ! », dit Maurice de Fleury dans *le Médecin*.

Relisons la *Lettre aux parents, aux professeurs, aux élèves de philosophie* (juin 1930 — Confédération des syndicats médicaux français), de Balthazard et Cibré : « Nous voudrions que, seuls, ceux qui auront l'âme bien trempée, qui seront décidés à faire passer les satisfactions d'ordre moral avant les bénéfices d'ordre matériel, en un mot, que ceux-là seuls qui ont vraiment *la vocation* se dirigent, toutes questions connexes bien étudiées, sur la Faculté de Médecine. »

La médaille, remise par ses maîtres et ses élèves au professeur Castaigne, qui a si dignement honoré la profession médicale, à l'occasion de son jubilé, en avril 1931, est dédiée à « ses travaux scientifiques, à son enseignement, à sa bonté ».

« ... La bonté, dit le professeur Paillard, le plus bel attribut de notre profession,... celui qui double le savant d'un véritable artiste, plein de sensibilité et de cœur... Il n'y a que deux choses qui comptent dans la vie : la première, c'est le labeur ; la seconde, c'est la bonté. » Et celui que l'on fête répond : « Etre bon constitue la qualité primordiale du médecin », et il termine ses remerciements aux louanges prodiguées par ses maîtres et ses élèves, en s'adressant à ses quatre fils : « Qu'ils comprennent que ces amitiés témoignées à leur père, dont beaucoup sont illustres et dont toutes sont touchantes, que cette amitié et ces honneurs sont accordés, non pas à sa richesse (il n'en a pas et ne cherche pas à en avoir), non pas aux places qu'il peut accorder (il ne dispose d'aucune), mais à l'impression qu'on a bien voulu se faire de lui, qu'il a passé sa vie en travaillant et en faisant le bien. »

Peut-on oublier Récamier, vieilli et tout soufflant d'avoir gravi cinq durs étages? « Il s'assied, conte Maurice de Fleury, au chevet de la pauvre qui l'a mandé, donne patiemment une longue consultation. Et quand elle demande : — Monsieur le docteur, combien vous dois-je?... le bon Récamier, de répondre : — Ma petite, je ne me dérange plus, à mon âge, à moins de cent francs... Les voici ! »

Et Potain, à qui rien ne manqua de ce qui fait un homme bienfaisant?. Nul ne prit plus religieusement les choses de son art. « ... Comme on voudrait, père Potain, dit Maurice de Fleury, que votre souvenir pût demeurer, servir d'exemple ! La médecine évo-

lue promptement et paraît s'en aller vers quelque manière terriblement différente de ce que vous avez été, vers je ne sais quoi de mécanique, d'automatique, où le laboratoire sera chargé du diagnostic et enverra, par des garçons livreurs, le remède correspondant... Tout de même, je veux le croire, demeureront quelques esprits et quelques cœurs à votre image, pour comprendre, s'orienter, penser la médecine, pour servir les malades, les aimer, se donner à eux, et ceux-là seront tout de même les vrais médecins de toujours. » (*Le Médecin.*)

Mais, en cette matière, la médecine est toute peuplée de légendes, comme une forêt, d'oiseaux !

« La vue des côtes de France avait fait sur nous tous une impression extrêmement vive. Nous aspirions avec ardeur au moment de nous prosterner sur le sol de notre patrie et d'embrasser parents et amis. Pour moi, je restai longtemps dans une telle extase que mes sens, presque interdits, avaient peine à saisir ces douces réalités. Comment pouvais-je ne pas éprouver cette espèce de trouble ! Après avoir fait tant de fois l'abandon de mon existence et de tout ce que j'avais de plus cher, je sentais renaître pour moi le bonheur de retrouver une épouse chérie et je pensais au plaisir de recevoir les caresses d'un enfant qu'elle portait encore dans son sein, lors de notre séparation à Paris. »

Ne vous souvient-il pas, ici, de Joinville ?

Le sénéchal de Champagne ceint l'écharpe et le bourdon du pèlerin, à l'appel de Saint-Louis, et,

quand il lui fallut repasser devant le château ancestral où il laissait sa femme et ses enfants : « Je ne voulus, dit-il, onques retourner mes yeux vers Joinville, pour ce que le cœur ne me attendrit du biau chastel que je laissais et de mes deux enfants. »

Quel est donc ce poète qui a trouvé un accord si harmonieux entre la forme et la pensée? Car il est des proses plus riches de poésie que des vers et à l'envi des poèmes.

— C'est le premier chirurgien de la Garde, le professeur de l'Hôpital militaire d'instruction du Val-de-Grâce, « le plus honnête homme de l'armée » pour Napoléon, qui, sans anesthésie, — parce que les temps n'étaient pas révolus et que n'étaient pas venus les Américains Horace Wells (1844), avec le protoxyde d'azote; Morton et Jackson et Warren (1846), avec l'éther; que James Simpson, d'Edimbourg (1847), n'avait pas encore adouci au chloroforme les couches de la reine (1853), — amputait et désarticulait, avec un succès encore enviable, dans les sables brûlants d'Aboukir (1799) ou dans les champs glacés d'Eylau (1807), et de Borodino-la-Moskova (1812).

C'est Larrey, au retour de la campagne d'Egypte, quand, après trente jours de traversée, il voit monter à l'horizon les côtes de Provence.

La belle anthologie médicale qui pourrait fleurir une histoire de la littérature française !

Que de bustes de médecins, dignes de nos promenades, que de têtes que l'on pourrait montrer au peuple, à l'exemple de celle de Danton, parce qu'elles en valent la peine !

**Des qualités d'esprit et de cœur qui
font le vrai et le bon médecin, et
de celles qu'on rencontre dans
Anatole France.**

L'ESPRIT D'OBSÉRVATION.

Voir ! qualité singulière !

Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose !

Que d'yeux ouverts qui ne voient pas ! — Or, des yeux qui voient, c'est, pour le médecin, le meilleur instrument d'investigation de la nature, la condition essentielle de son action, et si Claude Bernard fut grand, c'est qu'il avait, selon le mot d'un de ses élèves, « des yeux tout autour de la tête ».

J'entends toujours la voix du professeur Audry, un de mes premiers maîtres, de qui le corps est à Toulouse, si son âme est restée au grand Hôtel-Dieu de Lyon, autour de l'ombre d'Ollier, et ne cesse d'errer sur les rives du Rhône et de la Saône : volontiers enclin aux propositions rudes, aux sentences ou aphorismes capables d'émouvoir le peuple des étudiants, « les nombreux » de Platon : « Ayez des yeux pour voir, s'écriait-il en sa polyclinique des bords de la Garonne. Voir est l'essence même

de l'art médical. Si vous ne savez pas voir, c'en est fait de vous : vous deviendrez ce que vous pourrez, peut-être quelque chose, mais jamais quelqu'un; jamais, en tout cas, le fin du fin du médecin, à savoir un dermatologiste. Si j'arrive, un jour, à vous apprendre à ouvrir les yeux, à lire et à traduire ce que vous voyez, mes désirs seront comblés : je n'aurai perdu ni mon temps ni ma peine, et pourrai quitter, sans regrets, ce globe terraque. »

Lorsque Grisolle, en 1841, dédia à ses « excellents maîtres » Chomel et Louis, son fameux *Traité pratique de la pneumonie*, par quoi marqua-t-il, dans l'avant-propos, ce qu'il estimait, par-dessus tout, sa valeur et son mérite? Il offrait le fruit de son observation et de sa clairvoyance : « Fidèle au précepte de Zimmermann (*Traité de l'expérience*, 1774), je n'ai dit que ce que j'ai vu et comment je l'ai vu. » Il savait, d'une part, que les acquisitions les plus précieuses sont celles de l'observation; d'autre part, que cela seul défie le temps et la critique, qui a été bien vu et bien observé. Cela seul dure. Tout le reste est caduc.

« Les médecins changent souvent d'idées fixes. Ils ne doivent avoir, dit Huchard, qu'une idée fixe : celle de l'observation des malades. »

Quel médecin fût devenu par l'éducation de l'hôpital, voire quel dermatologue (pour entrer dans le sentiment du professeur Audry), celui qui a déclaré : « De tous les sens, c'est la vue qui me procure les impressions les plus fortes et les plus pro-

fondes » celui qui se disait « enclin de tout temps à prendre la vie comme un spectacle? »

La maladie n'est pas autre chose qu'un spectacle.

A son étude, il faut des yeux qui voient, et, de surcroît, des yeux d'artiste. Bien plus encore, des yeux d'amoureux.

Il y faut l'âme d'un poète et d'un artiste.

ART, POÉSIE, SENSIBILITÉ.

« Il semble étrange aux yeux du monde, dit, dans son introduction à la *Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu de Paris*, ce grand clinicien, autrement dit ce grand observateur qui a nom Trousseau, d'entendre des médecins parler du charme qui accompagne l'étude de notre art. L'étude des lettres, de la peinture, de la musique, ne donne pas de jouissances plus vives que celles de la médecine, et celui-là doit renoncér à notre profession qui n'y trouve pas, dès le début de la carrière, un attrait presque irrésistible. »

« Le charme », la « séduction » de l'hôpital, confessés par un grand, un vrai clinicien, qui, lorsqu'il traite de la médecine, invoque l'art autant et plus que la science, France les a sentis.

Entendez les paroles qu'il met dans la bouche d'un « médecin de village » (*l'Etui de nacre*), homme d'humble condition, mais médecin philosophe, de qui le sort est peut-être celui qu'il avait rêvé pour lui-même :

« Du temps que je commençais à pratiquer la médecine, je l'aimais avec passion. Je ne voyais dans les maux qu'on me découvrait qu'une occasion d'exercer mon art. Quand les affections se développaient pleinement, selon leur type normal, je leur trouvais de la beauté. Les phénomènes morbides, qui présentaient d'apparentes anomalies, excitaient la curiosité de mon esprit; enfin, j'aimais la maladie. Que dis-je? Au point de vue où je me plaçais, maladie et santé n'étaient que de pures entités. Observateur enthousiaste de la machine humaine, je l'admirais dans ses modifications les plus funestes, comme dans les plus salutaires. Je me fusse écrié volontiers avec Pinel : « Voilà un beau cancer ! » C'était bien dire, et j'étais en chemin de devenir un médecin philosophe. »

Mais, voici la résignation de l'humble praticien : « Il ne me manqua que d'avoir le génie de mon art pour goûter pleinement et posséder la beauté nosologique. C'est le propre du génie de découvrir la splendeur des choses. Où l'homme vulgaire ne voit qu'une plaie dégoûtante, le naturaliste digne de ce nom admire un champ de bataille sur lequel les forces mystérieuses de la vie se disputent l'empire dans une mêlée plus aveugle et plus terrible que cette bataille si furieusement peinte par Salvator Rosa. Je n'ai fait qu'entrevoir ce spectacle dont les Magendie et les Claude Bernard furent les témoins familiers, et c'est mon honneur de l'avoir entrevu. »

Ce langage n'est pas si éloigné de celui de Trousseau (1801-1867), et « l'observateur enthousiaste »

qui « aime la maladie », l'« artiste » qui « goûte pleinement et possède la beauté nosologique », n'est-ce pas l'image du vrai médecin?

« Gardez-vous, messieurs, disait encore Trousseau dans son introduction à la *Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu de Paris*, gardez-vous, quand vous connaîtrez les faits scientifiques, de vous croire médecins : ces faits ne sont, pour votre intelligence, qu'une occasion de produire et de vous élever à la hauteur de l'artiste.

« De grâce, un peu moins de science, un peu plus d'art ! Messieurs ! »

Plus tard, Huchard tient pareil langage, et c'est le langage de la clinique française : on n'y réussit que par l'imagination :

« Tout le monde peut être savant, c'est-à-dire peut savoir. Mais tout le monde n'est pas clinicien, parce que la clinique est l'art de la médecine et que tout le monde n'est pas artiste. Or, la médecine française reste clinique avant tout. »

Indigne qui penserait que, pour devenir médecin, il convient de remplir la mémoire et d'entonner des notions, au mépris de l'art de voir et, selon un mot de Chavigny (*Psychologie des études et des aptitudes médicales* [1931]), de « flairer la vérité » ! Mieux vaut une tête bien faite qu'une tête bien pleine ! Et pour lui, ce que rapporte le baron de Besenval dans ses *Mémoires* :

« Nous avions au régiment des gardes-suisse un M. de Zurlauben, capitaine et, de plus, de l'Académie des inscriptions, prodige de mémoire et de

lecture, que je ne peux mieux faire connaître qu'en rapportant ce qu'en disait M^{lle} de Lussan : elle prétendait que c'était une bibliothèque immense, dont le bibliothécaire était un sot ! »

Le médecin de village de France est proche parent du Bianchon de Balzac, qui est, pour l'auteur de *la Comédie humaine*, la synthèse de toutes les qualités, les professionnelles et les mondaines. Bianchon s'excuse d'une indifférence nécessaire à l'endroit du malade et s'en explique : « C'est la loi sociale, dit-il. Le confesseur, le magistrat, l'avoué seraient impossibles si l'esprit de l'état ne domptait le cœur de l'homme. » Il parle de « joie scientifique », de « belles luttes » médicales : qu'est-ce à dire sinon que la maladie l'emporte parfois sur le malade dans l'âme du médecin !

De Charcot, Maurice de Fleury nous dit (*le Médecin*) :

« Je revois la lueur du sourire dont s'animaient ses traits, en présence d'un beau symptôme, le petit geste de la main droite, dont il marquait son contentement devant une fine trouvaille. »

Ce sentiment artistique, poussé à l'excès, a parfois sollicité l'amusement de la critique :

Dans *Jocaste*, le jeune docteur Longuemare, qui manque rarement à sa coutume de pousser quelque idée outrancière, s'écrie, au milieu de ses camarades :

« Le seul praticien que j'admire, le seul, c'est Pinel. Il ne donnait jamais aucun médicament à ses clients, de peur de troubler ou d'arrêter le cours

normal de la maladie. Satisfait quand il avait pu décrire et classer une lésion, il s'abstenait prudemment de la guérir. Devant les magnifiques progrès d'une plaie active, il restait attentif, respectueux, immobile. Quel médecin que Pinel ! »

Attitude qui n'est d'ailleurs pas une nouveauté : Molière n'avait-il pas déjà dit (*le Malade imaginaire*) : « Il ne faut que demeurer en repos. La nature, d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, notre impatience qui gâte tout ; et presque tous les hommes meurent de leurs remèdes et non de leurs maladies. » ?

Dans *Thaïs* :

« A vrai dire, il n'y a réellement ni bonne, ni mauvaise santé, dit au vieux Cotta, préfet de la flotte d'Alexandrie, son médecin Aristée. Il y a seulement des états différents des organes. A force d'étudier ce qu'on nomme les maladies, j'en suis arrivé à les considérer comme les formes nécessaires de la vie. Je prends plus de plaisir à les étudier qu'à les combattre. Il y en a qu'on ne peut observer sans admiration et qui cachent, sous un désordre apparent, des harmonies profondes, et c'est, certes, une belle chose qu'une fièvre quarte ! »

Le Desplein, de Balzac, se hâte vers une « magnifique maladie ». « La charmante ovariectomie ! » fera dire plaisamment France à la comtesse de Cécile, dans *la Chemise* :

« Monsieur de Quatrefeuilles, on ne vous a pas vu, hier, à la clinique du professeur Quillebœuf, ni vous

non plus, Monsieur de Saint-Sylvain. Vous avez eu tort de n'y pas venir. C'était très intéressant. Le professeur Quillebœuf avait invité tout le monde élégant, à la fois une foule et une élite, à son opération de cinq heures, une charmante ovariectomie. Il y avait des fleurs, des toilettes, de la musique; on a servi des glaces. Le professeur s'est montré d'une élégance, d'une grâce merveilleuses. Il a fait prendre des clichés pour le cinématographe. »

Illustre chirurgien qui « opérait dans le luxe et les plaisirs », et d'ailleurs « inconsolable de n'avoir pas opéré les deux plus grandes célébrités du jour, l'empereur d'Allemagne, qui venait de se faire enlever un kyste par le professeur Hilmacher, et la naine des Folies-Bergère, qui, ayant avalé un cent de clous, ne voulait pas qu'on lui ouvrît l'estomac et prenait de l'huile de ricin ».

Mais, s'il fut un temps où les ovaires tombaient comme noix qu'on gaule, n'est-ce pas un chirurgien qui déplore le caractère mutilant de la chirurgie, le prix dont elle fait payer ses bienfaits, la forte rançon qu'elle exige et les risques qu'elle fait courir, et n'est-il pas d'un chirurgien qui en appelle, pour guérir, à l'avenir des méthodes non sanglantes, ce souhait généreux : « Puisse la chirurgie perdre, perdre encore, jusqu'à se ruiner ! » (J.-L. Faure.)

Quoi qu'il en soit, cette part faite aux travers de l'homme qui, en médecine comme ailleurs, apparaît un « ingénieux mélange de nature », retenons que la science ne tue pas la poésie : rien ne peut tuer la poésie, et la science est, elle-même, source de poésie;

la chirurgie, elle aussi, qui fait mentir son étymologie (χείρ, main; ἔργον, œuvre : œuvre manuelle et mécanique) parce qu'il y a « l'âme du chirurgien », en fleur dans les écrits de J.-L. Faure.

Il nous plaît de découvrir, en maints endroits, cette assimilation de l'œuvre médicale à un poème. Si, par poésie, on entend, non pas seulement et précisément l'art d'un certain mécanisme du langage et de conduire les mots en cadence, mais, selon la conception et le sentiment de Renan, la faculté de sentir, d'être ému, d'être humain, de rendre un son d'une nature particulière et indéfinissable en face de la Beauté, physique ou morale, de l'Inconnu, de la Vérité, et aussi l'aptitude à créer (ὁ ποιητής, celui qui crée), peut-être conviendrait-il que le frontispice de la Faculté de médecine portât, à la manière de celui de l'Académie platonicienne, une inscription où ποιητής et φιλότεχνος fussent substitués à ἀγεωμέτρητος :

Μηδείς ποιητής, φιλότεχνος εἰσιτω.

(Que nul n'entre ici, s'il n'est poète, s'il n'est artiste!)
Ajoutons : s'il n'est bon!

✠ Anatole France, qui est un observateur, un poète et un artiste, est plein de cette bonté « sans laquelle, dit Fouillée, il n'est que de pauvres diminutifs et succédanés de morale » : le seul signe de la supériorité, selon Beethoven, qui a traduit cette pensée généreuse dans son admirable *Andante*. Il s'associe au sentiment de Paphnuce qui loue et bénit « Celui qui a mis la pitié dans nos cœurs comme la rosée du matin sur les prairies ».

Il nous a découvert les richesses de cœur de ses médecins. Que d'exemples, çà et là, de la qualité de sa propre sensibilité !

« Le Malheur suffirait à rendre l'homme auguste à l'homme. » — « La règle de la vie doit être l'indulgence et la bonté. » (*Les Dieux ont soif.*)

Jérôme Coignard, à Jacques Tournebroche :

« Prenez garde, mon fils, à ce que je vais vous dire : Les vérités découvertes par l'intelligence demeurent stériles. Le cœur est seul capable de féconder ses rêves. Il verse la vie dans tout ce qu'il aime. C'est par le sentiment que les semences du bien sont jetées dans le monde. La raison n'a point tant de vertu. Il faut, pour servir les hommes, rejeter toute raison comme un bagage embarrassant et s'élever sur les ailes de l'enthousiasme. Si l'on raisonne, on ne s'envolera jamais. »

« J'approchai du berceau, dit cet honnête vieillard qui a nom Sylvestre Bonnard : le petit Sylvestre tourna lentement vers moi ses prunelles qui montaient sous ses paupières et ne voulaient plus redescendre. » Voilà les données de l'Intelligence.

Et voici l'apport du cœur :

« Pauvre Jeanne, pauvre mère !

« Je suis trop vieux pour rester bien sensible ; mais, en vérité, c'est un mystère douloureux que la mort d'un enfant ! »

C'est là un pur sanglot.

« Ne onques puis ne chanta ! » dit Joinville, d'un prêtre atteint du fléau qui décimait l'armée de Saint-Louis et qui mourut, sa messe dite.

« Quel giorno più non vi legemmo avanti », dit Dante, dans *l'Enfer*.

Loti eut de ces mots :

« Alors on abaissa les paupières avec leurs longs cils. Et Sylvestre redevint très beau et calme, comme un marbre couché. » (*Pêcheur d'Islande*.)

Lorsque Leslie Wood, de *l'Etui de nacre*, tombe à genoux au pied du lit où son Annie repose sous une croix de roses, il la voit « muette, blanche, et les pâles violettes de la mort sur les joues ».

On ne saurait ne pas se souvenir d'Homère : de ce Ménélas blessé par une flèche, de ce corps blanc et taché par le sang rouge que l'immortel poète compare à l'ivoire qu'une femme carienne a trempé dans la pourpre.

Que de sens et d'émotion enfermés dans ces quelques mots !

« Dire les choses les plus tragiques en évitant les mots funestes, produire l'émotion sans l'horreur : rare beauté des lettres ! »

Est-il sûr qu'il y en ait davantage dans les pleurs de Villequier ? dans ceux de Cicéron, inconsolable de la mort prématurée de sa fille Tullia, sa Tulliola, *lectissima femina*, au sentiment d'Antoine ? dans ceux de Lamartine gémissant, à Beyrouth, sur le destin de sa fille Julia ? dans les consolations du chevalier de Parny à Mme de Villette ?

Dans *les Trois Cœurs*, d'Edouard Rod, une petite fille meurt.

« Là petite Jeanne est morte. Quelques mois se

passent ; le jardin où elle cueillait des fleurs refléurit.

Le père, songeant à son enfant, murmure :

« Quels délicieux souvenirs elle nous a laissés ! »

Et il ajoute :

« Et ces souvenirs, ne valent-ils pas la réalité ? »

— « Parole abominable ! s'écrie France.

« Celui qui pardonne à la nature la mort d'un enfant est hors du règne humain. Il y a du monstre en lui. Sans doute, il est affreux de penser que les enfants deviendront des hommes, c'est-à-dire quelque chose de pitoyable ou d'odieux. Mais on n'y pense pas. Pour les aimer, pour les élever, pour vouloir qu'ils vivent, on a les raisons du cœur, qui sont les grandes, les vraies, les seules raisons. » (*La Vie littéraire.*)

« L'homme est fait pour comprendre, » dit à Balthasar le vieux mage Sembolitis.

« Il est fait pour aimer, » répond Balthasar.

Un sarcophage chrétien des catacombes de Rome porte cette formule d'imprécation : « Si quelque impie viole cette sépulture, qu'il meure le dernier des siens ! »

« J'ai appris, avec le temps, dit France, à comprendre son sens terrible. »

L'ESPRIT SCIENTIFIQUE

« L'esprit de système lui fit défaut, dit France, de l'abbé Jérôme Coignard (entendons de lui-même), et il n'ambitionna pas d'étonner et de ravir les hom-

mes par une vaste et belle construction mentale ! »

Il revient volontiers sur cet aveu :

« Je n'ai rien donné à l'esprit de système. Quant à faire des théories, c'est une vanité qui ne me tente point. » (Préface de *la Vie littéraire*.)

Il sait, d'ailleurs, la fragilité de leur destin : « Les théories ne sont créées et mises au monde que pour souffrir des faits qu'on y met, être disloquées dans tous leurs membres, enfler et finalement crever comme des ballons. »

Quelle heureuse disposition d'esprit, en vérité, pour un médecin !

L'histoire de la médecine est gâtée, en effet, par les méfaits des systèmes, des doctrines, des dogmes et des écoles, dont les mêmes temps ont vu parfois et la chute et la fortune. Et France ne l'ignorait pas, qui avait vu grandir et s'écrouler les systèmes des Broussais, des Gall, des Bouchard, des Lombroso et qui avait lu et, semble-t-il, médité cette *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* (1865) qui, selon Bergson, a été, pour les sciences concrètes de laboratoire, ce que le *Discours de la méthode* a été pour les sciences abstraites.

Que de sang a fait couler, au vrai sens du terme, cette théorie « de la contractilité, de l'irritation et de l'inflammation », la « médecine physiologique » de Broussais !

« On a répété à satiété, dit Ball, dans ses *Leçons sur les maladies mentales*, que Pinel a fait tomber les chaînes des aliénés. On oublie trop souvent de dire qu'il leur a rendu un service non moins impor-

tant en les délivrant de la phlébotomie et en les empêchant de mourir de faim. L'excès de la saignée et l'insuffisance de l'alimentation étaient, en effet, avec l'abus des moyens coercitifs, la cause principale de l'état pitoyable des aliénés. »

« Si vous êtes embarrassés pour trouver une épitaphe à mettre sur ma tombe, disait Graves à ses élèves, en voici une : « Il nourrissait les fièvres — *« He fed fevers. »* »

Et les réflexions de Bretonneau sur les dangers de l'autophagie, les boutades de Raspail : « La diète est une nouvelle maladie imposée à un organisme déjà malade », ne laissaient pas d'être, en ces temps, l'expression d'un vrai courage intellectuel.

« Sous l'influence de Broussais, écrit le docteur de Martel dans la *Revue de Paris* du 15 mai 1932, un homme néfaste qui avait construit *a priori* toute une méthode thérapeutique absurde, les chirurgiens avaient abandonné les pansements rares au vin aromatique, au baume de Commandeur, chargés d'alcool et d'essences, et qui étaient de véritables pansements antiseptiques, pour les pommades et la charpie. Ces ingrédients, appliqués plusieurs fois par jour sur les plaies, étaient accompagnés de saignées renouvelées, afin de lutter contre une fièvre traumatique imaginaire qui n'était, en réalité, qu'une infection opératoire. Sur ces malades anémiés, la pourriture d'hôpital sévissait lamentablement. On dut à Broussais, à son dogmatisme inepte et à ses théories sans aucun fondement objectif, une mortalité opératoire considérable. Il transforma la chi-

rurgie en un fléau qui exerça pleinement ses ravages jusqu'en 1867, jusqu'à Lister. »

Tels sont les enseignements de l'histoire médicale.

L'exemple de Broussais fait éclater le danger des systèmes, si, du moins, nous entendons par système — non pas cette opération louable et véritablement scientifique de l'esprit, qui, ennemi de la discontinuité et du désordre, unifie, relie, ordonne et organise, par tendance naturelle (proprement, ce qui se tient ensemble, συντείνω, tendre ensemble, attacher ensemble), car, pour l'esprit humain, penser, comme agir, c'est systématiser, et la science, ayant pour objet de reproduire la nature, doit avoir des systèmes — mais cette disposition d'esprit qui ôte au savant la patience et l'impartialité nécessaires à une saine observation des faits et qui éloigne ou tient à l'écart tout ce qui vient à contredire les idées préconçues et définitivement établies.

Or, « la première condition que doit remplir un savant qui se livre à l'investigation dans les phénomènes naturels, dit Claude Bernard, c'est de conserver une entière liberté d'esprit assise sur le doute philosophique ». Il nous met en garde contre l'erreur de ces hommes qu'il appelle des « systématiques », qui, nourris de l'esprit mathématique, « partent d'une idée fondée plus ou moins sur l'observation et qu'ils considèrent comme une vérité absolue, qui raisonnent alors logiquement et sans expérimenter, et arrivent, de conséquence en conséquence, à construire un système qui est logique, mais qui n'a aucune réalité scientifique... Le grand principe expé-

rimental est donc le doute, le doute philosophique, qui laisse à l'esprit sa liberté et son initiative et d'où dérivent les qualités les plus précieuses pour un investigateur en physiologie et en médecine...

« Se dégager de cette foi aveugle dans les théories, qui n'est, au fond, qu'une superstition scientifique. On a souvent dit que, pour faire des découvertes, il fallait être ignorant. Cette opinion, fausse en elle-même, cache cependant une vérité. Elle signifie qu'il vaut mieux ne rien savoir que d'avoir dans l'esprit des idées fixes appuyées sur des théories dont on cherche toujours la confirmation, en négligeant tout ce qui ne s'y rapporte pas.

« En un mot, le savant qui veut trouver la vérité doit conserver son esprit libre, calme, et, si c'est possible, ne jamais avoir, comme dit Bacon, l'œil humecté par les passions humaines. »

Et quelles sont les réflexions de France sur l'art malaisé d'écrire l'histoire?

« La difficulté n'est pas tant dans ce qu'il faut savoir que dans ce qu'il faut ne plus savoir (préface de *la Vie de Jeanne d'Arc*) et, aux meilleurs historiens, ce n'est pas précisément le savoir qui manque, c'est l'ignorance. » France, comme Claude Bernard, sent le prix de l'ignorance pour celui qui veut bien voir et bien juger.

« Il faut aborder l'étude de la nature, dit Bacon, avec cette candeur de l'enfant sans laquelle on n'entre pas plus dans le royaume de la vérité que dans celui des cieux. »

Tout esprit qui n'est plus absolument vide, neuf, table rase, a cessé d'être impartial.

Ce n'est pas à dire que la passivité de l'esprit suffise à la conduite de l'investigation scientifique ou de l'investigation historique. Non ! il y faut tantôt cette ignorance dont parlent Claude Bernard et Anatole France et tantôt la mise en activité de toutes les ressources intellectuelles pour l'interprétation des faits recueillis, leur critique et la découverte de la vérité. Il faut être tour à tour ignorant et savant.

Et France, en louant les paroles du *Chatterton*, d'Alfred de Vigny : « J'ai raccourci ma vue... », les complète ainsi : « Il faut tour à tour allonger et raccourcir sa vue ».

Or, quel est ce Jérôme Coignard, cet autre Anatole France ? — Un homme « de qui la libre intelligence foule aux pieds les croyances vulgaires et ne se range pas sans examen à la commune opinion ».

L'examen, cette opération de contrôle par le raisonnement, a nom, dans les sciences naturelles, « expérience ».

C'est le troisième des préceptes du lai de l'oiselet : « Ne crois pas l'incroyable » : fondement de la critique.

La définition donnée de l'abbé Coignard convient excellemment à l'homme de science.

LE FAIT ET L'IDÉE
DANS LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

« Un physiologiste fort connu dans l'histoire des sciences, le bonhomme Magendie, expérimenta beaucoup sans aucun profit. Il redoutait les hypothèses comme des causes d'erreur. « Bichat avait du génie, » disait-il, il s'est trompé ». Magendie ne voulait pas avoir du génie, de peur de se tromper aussi. Or, il n'eut point de génie et ne se trompa jamais. Il ouvrait tous les jours des chiens et des lapins; mais sans aucune idée préconçue, et il n'y trouvait rien, pour la raison qu'il n'y cherchait rien... Claude Bernard, qui succéda à Magendie, rendit ses droits à l'hypothèse. Il avait l'imagination grande et l'esprit juste. Il supposait les choses et les vérifiait ensuite, et il fit de vastes découvertes... » (*La Vie littéraire.*)

Il y a là, encloses en peu de mots, l'histoire et l'essence de la méthode expérimentale dans les sciences. Qu'on se souvienne, à cette occasion, de Montaigne : « C'est l'esprit qui oye et qui veoid. » ! L'œil ne voit dans les choses que ce qu'il regarde et il ne regarde que ce qui est déjà en idée dans l'esprit.

Ce parallèle de Magendie, le plus illustre représentant de l'empirisme, par qui la science cessait d'être, comme l'entendait Bacon, l'interprétation de la nature, pour être réduite à une pure constatation, à un simple enregistrement de phénomènes, et de son

disciple Claude Bernard, fait éclater la claire compréhension que possédait France de la valeur comparée de l'Idée et du Fait dans la découverte scientifique.

E. Geoffroy Saint-Hilaire, Bacon, Milne-Edwards, Wurtz, n'ont pas mieux dit.

Oui, la pierre angulaire des sciences de la nature est bien l'Observation, l'art de « prendre la nature sur le fait ».

Pour Magendie, « la découverte bien constatée d'un fait est plus précieuse que les rapprochements les plus brillants, rapprochements qui, d'ailleurs, ne servent à rien, ne mènent à rien qu'à faire ressortir le mérite, le talent oratoire du professeur ». (*Leçons sur les phénomènes physiques de la vie* [1836-1842].)

Mais l'observateur véritable n'est pas un simple enregistreur des événements. France l'a défini à la manière de Claude Bernard : « Il faut à l'observateur un système qui le dirige... L'observateur conduit sa vue. Le spectateur se laisse prendre par les yeux... » Entendons : l'observation scientifique n'est pas une opération passive, mais active. Elle ne se borne pas à écouter la nature et à écrire sous sa dictée : elle l'interroge. Et il ne suffit pas à l'observateur d'avoir un bon instrument dans les mains ; il lui faut une bonne idée directrice dans l'esprit. L'empirique qui se borne à accumuler les faits, sans savoir ce qu'il cherche, court le risque de ne pas comprendre ce qu'il trouve. L'expérience sans idée directrice n'est, comme dit Bacon, qu'un « pur tâtonnement (*mera palpatio*), capable d'étonner plutôt

que d'instruire », tandis que l'expérience qui pose adroitement une question à la nature « est déjà la moitié de la science (*prudens interrogatio quasi dimidium scientiæ*) ».

Il est donc deux moments dans la découverte scientifique : la suggestion et la vérification, l'idée et la preuve. Et Anatole France le dit excellemment : « Toute expérience suppose une hypothèse préalable que cette expérience a pour but de vérifier. Celui qui s'interdit toute hypothèse n'a aucune expérience à faire. »

L'idée est, en effet, le moteur du travail, le principe de la recherche. « Toute l'initiative expérimentale est dans l'idée, dit Claude Bernard; car c'est elle qui provoque l'expérience. Sans elle on ne saurait faire aucune investigation ni s'instruire; on ne pourrait qu'entasser des observations stériles. » C'est la réhabilitation de l'hypothèse, en trop grande faveur avec Descartes, mise en interdit avec Newton : « *hypotheses non fingo* », et par Bacon : « Ce ne sont pas des ailes qu'il faut à l'esprit humain, mais du plomb ». Ou plutôt, c'est l'hypothèse mise à sa véritable place : car, anticipation révocable de la vérité, si l'idée suggère et dirige l'expérience, il convient de ne pas oublier que l'expérience est appelée à contrôler l'idée.

« Durant l'observation, il faut faire abstraction des idées préconçues. L'observation achevée, l'idée revient; mais elle revient pour être jugée et non pas pour être juge. Dans les résultats observés, il faut chercher, non pas la confirmation de la preuve,

mais le contrôle, la vérification de l'idée. Il faut soumettre comme en tremblant son idée à la nature et, si la nature la repousse, il ne faut pas se raidir contre elle et prétendre lui faire la leçon et la loi. Il faut céder à la nature et renoncer à son idée. » (Claude Bernard.)

A cette condition, ne craignons pas l'imagination, suspecte à ceux qui l'ont dénommée « la folle du logis ». La repousser, ce serait supprimer le feu à cause des incendies, l'air à cause des tempêtes. Même fausse, l'hypothèse sert à l'avancement de la science :

« On doit quelquefois plus à une erreur singulière, a dit d'Alembert, qu'à une vérité banale. » Et toute élimination d'une hypothèse fausse est un pas vers le vrai.

« Comme le marin pour entrer au port, c'est en louvoyant, dit Rabier, que l'esprit, bien souvent, arrive à la vérité. »

« Que de sottises ne dirions-nous pas aujourd'hui, dit Fontenelle, si les anciens ne nous avaient pas devancés et nous ne les avaient pas pour ainsi dire enlevées ! »

« La science, dit Luquet (*Logique*), s'édifie sur des cadavres d'hypothèses, comme les atolls sur des cadavres de polypes. » Que de tâtonnements inévitables, que de tentatives avortées dans la construction de la science, que de chrysalides qui ne sont pas devenues papillons, que d'hypothèses qui n'ont pas été appelées à la gloire d'être proclamées vérité et lois et qui sont ignorées ! « Observant, dans un

temple, conte Luquet, les *ex-voto* offerts au dieu par les marins qu'il avait sauvés du naufrage, un visiteur faisait cette remarque : « Je ne vois pas les *ex-voto* des noyés ! »

Enfin, au rebours de ce qu'avance France, il y a quelque place, modeste, il est vrai, et à titre de pis aller, pour la recherche sans idée préconçue, alors que, faut d'idée à vérifier par l'expérience, on tente, comme dit Bacon, les « sorts de l'expérience (*sortes experimenti*) », ou, comme dit Claude Bernard, on fait des « expériences pour voir », dans l'espoir que, de quelque observation imprévue, pourra surgir une idée capable d'ouvrir une voie de recherche.

Quoi qu'il en soit, la vérité est dans Platon :
« Tout reste inintelligible à qui a peur de l'Idée. »

Anatole France, clinicien

PATHOLOGIE EXTERNE

« Un « cri terrible » dans la nuit ! « une clameur de mortelle détresse ! »

« Mon bon maître, assis au bord du fossé, plié en deux...

« — Qu'avez-vous ? Pourquoi avez-vous crié ? »

« — Oui, pourquoi ai-je crié ? dit-il d'une voix altérée, d'une voix nouvelle. Je ne savais pas que j'eusse crié. »

Notons, tout de suite, cette attitude, qui est celle de la souffrance, la position antalgique et de défense de quiconque souffre dans le thorax ou dans l'abdomen, et aussi l'altération de la voix.

« — Tournebroche, n'avez-vous pas vu un homme ? Il m'a heurté dans l'ombre assez rudement. Il m'a donné un coup de poing.

« — Venez, lui dis-je, levez-vous, mon bon maître.

« S'étant soulevé, il retomba lourdement à terre.

« Je m'efforçai de le relever, et mes mains se mouillèrent en touchant sa poitrine.

« — Vous saignez ?

« — Je saigne ? Je suis un homme mort. Il m'a assassiné. J'ai cru d'abord que ce n'était qu'un coup fort rude. Mais c'est une blessure dont je sens que

je ne reviendrai pas... J'ai dans la bouche le goût de la mort, qui ne se peut définir... Je n'en puis plus. Tournebroche, où croyez-vous que soit la blessure? C'est dans le dos que je souffre le plus, et il me semble que la vie me coule le long des mollets. Mes esprits s'en vont.

« En murmurant ces mots, il s'évanouit doucement dans mes bras... Sa chemise ouverte, je trouvai la blessure; elle était à la poitrine, petite et saignant peu. »

Tel est le premier acte de l'assassinat — *judæa manu nefandissima* — de Dominus Hieronymus Coignard, presbyter, conté dans *la Rôtisserie de la reine Pédauque*, par son élève Tournebroche.

Plaie de poitrine par arme blanche.

L'observation commence à souhait. Elle donne les traits essentiels de la blessure : localisation, aspect, et de la symptomatologie immédiate : le choc, qui accompagne, d'ordinaire, les plaies pénétrantes de la poitrine. Les blessés de poitrine manifestent, dès la première heure, des réactions qui les opposent les uns aux autres et n'ont pas, d'ailleurs, grande signification pronostique, s'ils en acquièrent une considérable dans les heures qui suivent. Il en est de calmes, même avec des lésions graves et profondes; d'autres, agités, angoissés, pâles, dyspnéiques, en imminence de lipothymie et de syncope, même avec des lésions bénignes et superficielles. L'abbé est de ces derniers.

Le premier acte thérapeutique est tout ce qu'il pouvait être en cette urgence et au temps de la

charpie : une manœuvre d'occlusion et d'hémostase. « Je déchirai mes manchettes et en appliquai les lambeaux sur la plaie. »

A partir de ce moment, l'histoire thérapeutique de cette plaie de poitrine pourrait prendre pour sous-titre : « Ce qu'il ne faut pas faire. » Mais elle est précieuse, d'une part, du point de vue historique, car elle est celle d'une époque, celle où les chirurgiens avaient comme enseigne un plat à barbe ; d'autre part, parce que, jusqu'à l'agonie du blessé, les détails symptomatiques sont suivis pas à pas, offrant l'occasion d'un diagnostic rétrospectif assuré.

Malgré les sels de M^{lle} Jahel, cette « Esther » à qui s'intéressait l'excellent abbé bien portant et de qui il se plaisait à dire qu'elle n'avait pas besoin de macérer six mois dans la myrrhe pour être digne de la couche d'un roi, et bien que cette infirmière de fortune eût soulevé la tête du blessé, — position que n'aiment pas précisément les états lipothymiques, — les « défaillances » se succèdent.

Le transport, — qu'il fallait redouter, — est décidé. Il s'agit de gagner le village voisin de la route, à une demi-lieue sur la côte. Le blessé est solidement et à grand peine attaché sur un cheval, le plus doux de l'équipage sans doute, et mené au petit pas. « Nous avançons doucement. Tout alla bien tant que nous fûmes sur la route. Mais quand il nous fallut gravir l'étroit sentier de vignes, mon bon maître, glissant à tous les mouvements de la bête, perdit le peu de forces qui lui restaient et s'évanouit de nouveau. »

Si bien qu'on jugea expédient de le descendre de sa monture et de le porter à bras. « Le postillon l'avait empoigné par les aisselles et je tenais les jambes. La montée fut rude et je pensai m'abattre plus de quatre fois, avec ma croix vivante, sur les pierres du chemin... » Cette position du corps plié et mi-assis entre les mains des brancardiers improvisés apparaît préférable à celle imposée par les liens sur le dos d'un cheval.

On meurt d'une plaie de poitrine :

Par syncope, dans les plaies du côté gauche tout particulièrement ;

Par hémorragie ;

Par asphyxie.

Les conditions du transport que nous venons de donner en détail offraient au blessé l'occasion de précipiter sa fin à la faveur de l'une ou l'autre de ces trois premières complications, sans qu'on pût tenir grande rigueur à des postillons et à des rôisseurs d'ignorer la conduite à tenir à l'endroit des blessés de poitrine et des plaies cavitaires, le caractère funeste des transports tourmentés et l'importance vitale de l'immobilisation sur place.

Mais il en est une quatrième que tient en réserve le chirurgien Coquebert, avec ses éponges, son eau non bouillie et son doigt explorateur : l'infection.

« Il passa sur la poitrine de mon bon maître une éponge imbibée d'eau tiède... Il mit de force un doigt dans la plaie.

« — Ah ! bourreau ! s'écria le patient... Cet homme m'a assassiné et je meurs deux fois... »

Le patient ne croyait pas si bien dire.

N'empêche que le chirurgien-barbier Coquebert a des idées sur les plaies de poitrine — qu'il émet à l'occasion — et, plus tard, l'incendie pleural ne lui échappera pas.

« — Vous voyez, lui dit Tournebroche, de la blessure, qu'elle est petite et qu'elle saigne peu.

« — Cela n'est guère bon, répond-il, et ne me plaît point, mon jeune Monsieur. J'aime une blessure large et qui saigne.

« Et M. d'Anquetil d'approuver :

« — Je vois que, pour un merlan et un seringueur de village, vous n'avez pas le goût mauvais. Rien n'est pis que ces petites plaies profondes qui n'ont l'air de rien. Parlez-moi d'une belle entaille au visage; cela fait plaisir à voir et se guérit tout de suite...

« — Etes-vous homme à me remettre ce blessé sur pied?... »

Et Coquebert d'éluder toute réponse, ce qui laisse entendre qu'il n'ignore point le caractère réservé du pronostic dans les plaies de poitrine. Même réserve avec le curé : Alors que, appelé au chevet du blessé, le curé demande si le danger n'est pas trop pressant, s'il peut aller à son clos :

« — Vous y pouvez aller, Monsieur le curé, répond le praticien. La plaie n'est pas bonne, mais elle n'est pas non plus telle qu'on en meure tout de suite. C'est, Monsieur le curé, une de ces blessures qui jouent avec le malade comme le chat avec la souris et, à ce jeu-là, on peut gagner du temps. »

Un esprit chirurgical ne peut s'empêcher de pénétrer les préférences du chirurgien-barbier pour la blessure de poitrine « large et qui saigne », sur la blessure « petite et qui saigne peu », d'autant qu'il faut entendre là, moins une opinion personnelle, de hasard, que l'écho de l'opinion chirurgicale du temps.

Le chirurgien d'aujourd'hui n'aime-t-il pas mieux une plaie étroite et exsangue?

La triade thérapeutique : teinture d'iode et occlusion de la plaie pariétale; immobilisation *intus et extra* dans la position demi-assise; expectation armée, n'a-t-elle pas conduit à bonne fin maintes plaies de poitrine civiles et militaires? Une plaie large et qui saigne, et qui souffle parfois, exige, d'ordinaire, davantage : c'est la nécessité d'une toilette chirurgicale, d'une hémostase laborieuse, d'une suture occlusive sous la menace de l'infection, avec ses indications opératoires formelles de thoracotomie, désinfection et drainage. La première, c'est la chance de la guérison spontanée; la seconde, c'est l'imminence de l'infection.

C'est que, à l'heure présente, une classification est définitivement et solidement établie, des plaies pénétrantes du thorax : plaies à thorax fermé; plaies à thorax ouvert. Cette notion de fermeture ou d'ouverture domine tout : traitement et pronostic. (Lenormant, *in Pratique médico-chirurgicale* [1931]; Lecène, *in Thérapeutique chirurgicale* [1926]; Lecercle, *Eléments de chirurgie* [1932].)

Aux plaies à thorax fermé, à brèche minime, à orifice parfois punctiforme, à hémorragie discrète,

à hémothorax modeste, de résorption spontanée, aisée, à l'abri de l'infection : l'abstention chirurgicale.

Aux plaies à thorax ouvert, c'est-à-dire à communication large de la cavité thoracique avec l'extérieur, avec ou sans traumatopnée, menacée par l'infection : indication opératoire formelle.

Mais, en ces temps reculés, si on faisait très bien la distinction entre les plaies pénétrantes et les plaies non pénétrantes, on craignait moins l'action nocive de l'air et des contacts extérieurs — l'infection, que l'on ne soupçonnait pas — que l'hémorragie et « l'épanchement ».

Une plaie à orifice étroit et qui ne saignait pas était suspecte parce que, absence d'hémorragie vers l'extérieur pouvait signifier hémorragie vers l'intérieur. Une plaie largement ouverte, c'était le sang extériorisé, l'absence d'hémothorax. Le sang qui s'extériorisait n'était pas à craindre. Dans celui qui s'épanchait dans la plèvre résidait le danger : l'asphyxie d'abord; ensuite, la transformation de l'hémothorax en pyothorax, la fièvre, la mort, évolution si fréquente entre les mains de praticiens si enclins à explorer et à « sonder ». Si bien que, « depuis Ambroise Paré jusqu'à nous, écrit Larrey, tous les praticiens et les auteurs qui ont écrit sur des plaies de poitrine ont recommandé de ne point fermer ces plaies pénétrantes, lorsqu'elles sont surtout accompagnées d'hémorragie, afin de prévenir l'épanchement. Ils conseillent, au contraire, de faciliter l'issue du sang par une position convenable,

par le débridement de la plaie, l'introduction de canules ou de bandelettes de linge effilé ».

La lecture de *l'Arsenal de chirurgie*, de Jean Scultet (1674) est suggestive à cet égard.

Dans les observations de plaies de poitrine rapportées par le « médecin et chirurgien de la république d'Ulmes », ce ne sont qu'interdiction de suturer et de clore, crainte de la réunion par première intention, de toutes manœuvres intempestives capables de « s'opposer à la sortie de la matière qui a découlé dans la cavité de la poitrine, avec danger de la vie du malade ». Ce ne sont qu'introduction de « tentes faites de lin cru attachées à un filet... et aussi imbuës d'un astringent, afin de tenir la plaie ouverte... », en d'autres termes, d'agents d'hémostase et de drainage qui apparaissent les aînés de la poupée de Desault et du tamponnement à la Mickulicz. Et ce ne sont, en conséquence, « si la plaie est trop étroite », que dilatations avec le scalpel courbe, « pour vider la matière », débridements précoces, comme si le vieux praticien d'Ulm craignît, par-dessus tout, la rétention et ses effets.

Avec Larrey, — il nous le conte lui-même dans ses *Mémoires de chirurgie militaire et campagnes* (1812), — si la pratique de l'exploration des plaies ne disparaît pas, c'est la thérapeutique de l'occlusion qui s'oppose à celle du ciel ouvert : « rapprochement immédiat des lèvres de la plaie, fixation par emplâtres agglutinatifs et bandage de corps ». C'est l'annonce des temps nouveaux, l'enseignement de la grande guerre. Le thorax ouvert est transformé

en thorax fermé, après la toilette convenable de la plaie pariétale.

Ce serait un divertissement, aujourd'hui, d'écrire, à la manière du docteur de Martel, traitant de Dupuytren et de la blessure du duc de Berry (*Sauverait-on le prince?* [Revue de Paris, 15 mai 1932]): *Sauverait-on l'abbé ?* Il semble que si la « barbarie » du XVIII^e siècle a perdu l'abbé, la chirurgie du XX^e l'eût sauvé. Un appel téléphonique du poste de secours ou du relais voisin eût amené l'ambulance automobile « à roues indépendantes » sur la route de Lyon. Sans heurts et sans ces mouvements si dangereux aux blessés qui saignent, le blessé, l'arme en place dans la plaie qu'elle oblitère, afin de s'opposer à une hémorragie imminente et de servir de guide à l'occasion, sous les rayons X, à l'œil et au bistouri du chirurgien, eût gagné la clinique prochaine, où une immobilisation rigoureuse, en bonne position, eût été réalisée, après l'occlusion immédiate de la plaie. Dès l'ascension thermique, les grandes oscillations, les frissons, les sueurs, la fréquence du pouls, c'est-à-dire dès l'entrée en scène de la suppuration secondaire de l'hémothorax : ponction exploratrice, examen bactériologique du liquide prélevé et thoracotomie avec résection costale et large drainage de la plèvre.

Or, l'hémothorax de l'abbé Jérôme Coignard suppura. Voici, en effet, au petit jour, l'abbé « très rouge » qui sommeille. « La nuit n'a pas été bonne, dit Jahel. Il a discouru, il a chanté, il m'a appelé sœur Germaine et il m'a fait des propositions. Je

n'en suis pas offensée; mais cela prouve son trouble. » Cela prouve aussi que si le blessé, à la faveur du répit et du calme matutinaux, prend quelque repos, la fièvre et un subdélire l'ont tourmenté au cours de la nuit.

Cette première ascension thermique n'est pas encore trop inquiétante : l'hémothorax traumatique — qui est la complication la plus ordinaire et la plus notable des plaies pénétrantes de poitrine, et que constitue un mélange de sang et de liquide séreux de réaction pleurale, avec souvent un pneumothorax partiel — allume toujours la fièvre, mais une fièvre sans oscillations.

Survient le barbier qui renouvelle le pansement et trouve la plaie en bonne voie de guérison. Mais la réaction pleurale ne lui échappe pas :

« Je puis vous assurer que ce bon abbé ne mourra pas du coup qu'il a reçu. Mais, à vrai-dire, je crains qu'il ne réchappe pas d'une pleurésie assez forte causée par sa blessure. Il est présentement travaillé d'une grosse fièvre. »

Un délire loquace et scurrile s'installe :

« J'ai entendu beaucoup de malades parler dans le délire, dit M. Coquebert, mais aucun ne tenait d'aussi méchants propos. »

Et, chemin faisant, il définit fort bien le délire de son malade : « Il ne faut jamais vouloir entendre les propos des malades. Ce ne sont que rêveries. »

Ce qu'on nomme délire, dans les états toxi-infectieux, n'est pas un délire, mais, selon le mot de Lasègue, un rêve, un rêve en action, l'onirisme

(ὄνειρον, rêve), qui donne le spectacle d'un véritable somnambulisme confusionnel et qui est le mode de réaction de l'écorce cérébrale aux imprégnations toxiques ou toxiniques.

Le jour suivant, au matin, rémission marquée des symptômes, si bien que ceux qui l'assistaient en conçurent l'espoir de le conserver. « Il prit un consommé et se souleva sur son lit. Il parlait à chacun de nous avec sa grâce et sa douceur coutumières... »

Mais la fièvre le reprit à la tombée du jour, et, avec la fièvre, le délire : « Pâle, les yeux nageant dans une terreur indicible, frissonnant et claquant des dents : ... Arrêtez-le !... Il me tue ! J'ai froid ! Un moment après, rejetant ses couvertures, il se plaignit d'avoir trop chaud. J'ai grand soif, dit-il. Nous étions à la nuit, et il brouillait les heures dans sa tête. »

Cette fois, c'est la suppuration qui entre en scène. Le froid, le chaud, la soif, soit le frisson solennel des infections suppurées, avec la traduction psychiatrique des toxi-infections : le syndrome confusionnel, avec hallucinations visuelles : « Le voilà, ce vieux Youtre !... » et terrifiantes : « Arrêtez-le... il me tue ! »

Et c'est le moment, sans doute, à l'occasion de cet onirisme, de se remémorer que l'abbé n'a, de sa vie, laissé échapper une occasion de boire — qu'il provoquait volontiers quand elle ne naissait pas spontanément — et que le *nunc est bibendum* d'Horace, proféré à l'occasion de la victoire d'Ac-

tium, fut, pour lui, toujours de saison. Aussi réclame-t-il du vin !

Et il s'agite et il chante, si bien que le curé estime « que les anges et les diables se le disputent furieusement ».

« Puis il laissa tomber sa tête sur l'oreiller et ne chanta plus. »

Deux jours se passèrent en de cruelles alternatives. Après quoi, le « bon maître » tomba dans une faiblesse extrême. Et c'est l'agonie.

« Il n'y a plus d'espoir, me dit tout bas Coquebert. Voyez comme sa tête creuse l'oreiller, et remarquez que son nez est aminci.

« En effet, le nez de mon bon maître, naguère gros et rouge, n'était plus qu'une lame recourbée, livide comme du plomb... »

On a dit qu'aux approches de la mort, l'esprit pouvait tout à coup ranimer sa flamme et retrouver sa force : c'est l'extasis ou *morientium vaticinatio*. Et la voix peut prendre un timbre particulièrement nouveau (que d'aucuns signalent musical et comparable au chant du cygne).

Quoi qu'il en soit, le moribond retrouve son esprit et ses forces pour haranguer le curé et Jacques Tournebroke, son « fils », « d'une voix encore pleine et forte, mais dont je n'avais jamais entendu le son... Il passa une nuit si paisible que j'en conçus comme un espoir désespéré. Cet état se soutint encore dans la journée qui suivit ». C'est « le mieux de la mort », l'euphorie qui constitue parfois cette phase trompeuse et décevante des derniers instants.

« Mais, vers le soir, il commença à s'agiter et à prononcer des paroles si indistinctes qu'elles restent tout entières un secret entre Dieu et lui. A minuit, il retomba dans un abattement profond et l'on n'entendait plus que le bruit léger de ses ongles qui grattaient les draps. Il ne nous reconnaissait plus.

« Vers deux heures, il commença de râler; le souffle rauque et précipité qui sortait de sa poitrine était assez fort pour qu'on l'entendît au loin, dans la rue du village, et j'en avais les oreilles si pleines que je crus l'ouïr encore pendant les jours qui suivirent ce malheureux jour.

« A l'aube, il fit de la main un signe que nous ne pûmes comprendre et poussa un grand soupir. Ce fut le dernier. Son visage prit, dans la mort, une majesté digne du génie qui l'avait animé et dont la perte ne sera jamais réparée. »

Ainsi finit la pleuro-pneumonie traumatique de Jérôme Coignard, compliquée de pyothorax, à laquelle ne fut opposée que l'attitude d'abord fâcheusement agressive et puis négative de ce Coquebert que la victime définissait si bien dans son délire : « cet homonculus dont toute la science médicale se hausse à donner un clystère ».

Mais faut-il en vouloir à nos aînés de leur ignorance et de la débilité de leurs pensées? Autant vaudrait reprocher à un adulte d'avoir été un enfant !

L'observation clinique est bien conduite et l'agonie bien vue.

Il y a plus de fiction poétique que de réalité dans

ce terme d'agonie (ἄγων, *combat*) par lequel on veut traduire la lutte suprême entre la vie et la mort. L'agonie n'est pas précisément orage ou tempête. Comme l'a dit Parrot, de ce ton imagé qui lui est familier, « l'agonie n'est pas comme le vent agitant une torche enflammée, c'est la fumée qui s'échappe d'une torche encore incandescente, mais dont la flamme vient de s'éteindre ».

Et l'abbé Coignard, dont le facies cadavérique a été si bien décrit, avec son nez effilé, pincé et livide s'éteint doucement, à la manière des agonisants que toutes puissances d'action et de réaction abandonnent tour à tour : mussitation, carphologie, râle et dernier soupir, éveillant, en somme, en notre mémoire, cette pensée de Lacassagne, qui inclinait à croire que l'on sort de la vie comme on y entre : sans s'en douter.

PATHOLOGIE INTERNE

L'histoire pathologique de Sylvestre Bonnard est bien simple : celle d'un vieillard, qu'appelle sa « fin naturelle », la pneumonie, et qui en réchappe par le secours de bons antécédents personnels.

20 décembre. — Un choc physique et moral, de la fatigue, du froid ;

« Thérèse m'arrêta :

« — Comme vous êtes rouge, Monsieur ! me dit-elle d'un ton de reproche.

« — C'est le printemps, lui répondis-je.

« Elle se récria :

— Le printemps au mois de décembre? ».

Cette désorientation dans le temps n'annonce rien qui vaille chez l'honnête vieillard.

« Le lendemain, le bonhomme voulut se lever; il ne le put pas. Elle était rude, la main invisible qui le tenait étendu sur son lit. Le bonhomme, exactement cloué, se résigne à ne pas bouger, mais ce furent ses idées qui trottèrent.

« Il fallait qu'il eût une forte fièvre, car M^{lle} Préfère, les abbés de Saint-Germain-des-Prés et le maître d'hôtel de M^{me} de Gabry lui apparaissaient sous des formes fantastiques. Le maître d'hôtel notamment s'allongeait sur sa tête en grimaçant comme une gargouille de cathédrale. J'avais l'idée qu'il y avait beaucoup de monde, beaucoup trop de monde dans ma chambre. Cette chambre est meublée à l'antique; le portrait de mon père en grand uniforme et celui de ma mère en robe de cachemire pendent au mur sur une tapisserie de papier à ramages verts. Je le sais et je sais même que tout cela est bien fâné. Mais la chambre d'un vieil homme n'a pas besoin d'être coquette; il suffit qu'elle soit propre et Thérèse y pourvoit. Celle-ci est, de plus, assez imagée pour plaire à mon esprit resté un peu enfantin et musard. Il y a, aux murs et sur les meubles, des choses qui, d'ordinaire, me parlent et m'égaient. Mais que me veulent, aujourd'hui, toutes ces choses? Elles sont devenues criardes, grimaçantes et menaçantes. Cette statuette, moulée sur une des vertus théologiques de Notre-Dame de Brou, si ingénue et si gracieuse dans

son état naturel, fait maintenant des contorsions et me tire la langue. Et cette belle miniature, dans laquelle un des plus suaves élèves de Jehan Fouquet s'est représenté, ceint de la cordelière des fils de Saint-François, offrant à genoux son livre au bon duc d'Angoulême, qui donc l'a ôtée de son cadre, pour mettre à la place une grosse tête de chat qui me regarde avec des yeux phosphorescents? Les ramages du papier sont devenus aussi des têtes, des têtes vertes et difformes... Non pas, ce sont bien, aujourd'hui comme il y a vingt ans, des feuillages imprimés et pas autre chose... Non, je disais bien, ce sont des têtes avec des yeux, un nez, une bouche, des têtes !... Je comprends, ce sont à la fois des têtes et des feuillages. Je voudrais bien ne pas les voir.

« Là, à ma droite, la jolie miniature du franciscain est revenue, mais il me semble que je la retiens par un accablant effort de ma volonté, et que, si je me lasse, la vilaine tête de chat va reparaître. Je n'ai pas le délire : je vois bien Thérèse au pied de mon lit ; j'entends bien qu'elle me parle, et je lui répondrais avec une parfaite lucidité si je n'étais pas occupé à maintenir dans leur figure naturelle tous les objets qui m'entourent.

« Voici venir le médecin. Je ne l'avais pas demandé ; mais j'ai plaisir à le voir. C'est un vieux voisin à qui j'ai été de peu de profit, mais que j'aime beaucoup. Si je ne lui dis pas grand'chose, j'ai du moins toute ma connaissance et même je suis singulièrement rusé, car j'épie ses gestes, ses regards, les moindres

plis de son visage. Il est fin, le docteur, et je ne sais vraiment pas ce qu'il pense de mon état. Le mot profond de Gœthe me revient à l'esprit et je dis :

« — Docteur, le vieil homme a consenti à être malade; mais il n'en accordera pas davantage pour cette fois à la nature.

« Ni le docteur, ni Thérèse ne rient de ma plaisanterie. Il faut qu'ils ne l'aient pas comprise.

« Le docteur s'en va, le jour tombe, et des ombres de toutes sortes se forment et se dissipent comme des nuages dans les plis de mes rideaux. Des ombres passent en foule devant moi; à travers elles je vois la face immobile de ma fidèle servante. Tout à coup un cri, un cri aigu, un cri de détresse me déchire les oreilles. Est-ce vous, Jeanne, qui m'appellez?

« Le jour est tombé, et les ombres s'installent à mon chevet pour toute la longue nuit.

« A l'aube, je sens une paix, une paix immense m'envelopper tout entier. Est-ce votre sein que vous m'ouvrez, Seigneur mon Dieu? »

C'est le bienfait du matin, après le trouble et le subdélire nocturnes.

Et c'est une pneumonie ou une broncho-pneumonie qui s'allume, avec le subdélire discret, les seules divagations d'un malade sobre, qui s'opposent au délire tumultueux, violent et panophobique de ce prince des dipsodes qu'était l'abbé rubicond J. Coignard. Les prodromes nous sont apparus : la courbature fébrile : « Elle était rude cette main invisible qui le tenait étendu sur son lit..... exactement cloué. » La coloration des pommettes : « Comme vous

êtes rouge ! » phénomène que Jaccoud eut l'occasion d'observer sur lui-même.

Et l'insomnie et le subdélire précoce, si caractéristique de l'inflammation pulmonaire chez le vieillard : « Ce furent ses idées qui trottèrent... »

Mais, où le frisson initial — unique — solennel du pneumonique, qui ouvre brutalement la scène, à la manière d'un accès intermittent ?

Où le point de côté dramatique, en « coup de poignard ? »

France garde le silence, et à bon droit, parce que ces symptômes appartiennent à la pneumonie lobaire aiguë franche et que l'âge défigure la maladie : l'organisme torpide du vieillard réagit peu ; la maladie n'est plus franche et légitime (*péripneumonie vera*) mais insidieuse et latente. En vain attendrait-on encore l'expectoration rouillée pathognomonique ! Tout y est ou absent ou atténué : frisson, point de côté, toux, dyspnée, nuls ou infimes. Coloration du visage et sécheresse de la langue sont parfois les seuls signes révélateurs. Et la maladie ne s'impose pas, mais doit être décelée.

On peut marquer quelque étonnement de ne pas entendre, de la bouche de Thérèse, la gouvernante, le diagnostic populaire : « fluxion de poitrine », syndrome qui a disparu de la terminologie médicale, sinon de la clinique, et auxquels Dieulafoy et l'école de Montpellier, avec Dupré et Grasset, étaient restés fidèles.

Février 1876. — La guérison est survenue.

Nul ne parle de crise et de la défervescence brusque, accoutumée en la plus cyclique des maladies.

La maladie s'est terminée comme elle a commencé : sans éclat. Mais elle a été longue et grave, à preuve la lacune qui interrompt le récit, et la convalescence est traînante, asthénique, comme il advient chez les vieillards.

Le début est du 20 décembre. En février, le convalescent tient à peine debout.

« Le docteur est tout à fait jovial. Il paraît que je lui fais beaucoup d'honneur en me tenant debout. A l'entendre, des maux sans nombre ont fondu ensemble sur mon vieux corps. Ces maux, effroi de l'homme, ont des noms, effroi du philologue. Ce sont des noms hybrides, mi-grecs, mi-latins, avec des désinences en *ite*, indiquant l'état inflammatoire et en *algie*, exprimant la douleur. Le docteur me les débite avec un nombre suffisant d'adjectifs en *ique*, destinés à en caractériser la détestable qualité. Bref, une bonne colonne du dictionnaire de médecine.

« — Touchez-là, docteur ! Vous m'avez rendu la vie. Je vous pardonne. Vous m'avez rendu à mes amis, je vous en remercie. Je suis solide, dites-vous. Sans doute, sans doute ; mais j'ai beaucoup duré. Je suis un vieux meuble fort comparable au fauteuil de mon père. C'était un fauteuil que cet homme de bien tenait d'héritage et dans lequel il s'asseyait du matin au soir. Vingt fois le jour, je me perchais, en bambin que j'étais, sur le bras de ce siège antique. Tant qu'il tint bon, on n'y prit point garde. Mais il se mit à boîter d'un pied, et on commença à dire que

c'était un bon fauteuil. Il boîta ensuite de trois pieds, grinça du quatrième et devint presque manchot des deux bras. C'est alors qu'on s'écria : « Quel solide fauteuil » ! On admirait que, n'ayant pas un bras vaillant et pas une jambe d'aplomb, il gardât figure de fauteuil, se tint à peu près debout et fît encore quelque service. Le crin lui sortit du corps, il rendit l'âme. Et quand Cyprien, notre domestique, lui scia les membres pour le mettre au bûcher, les cris d'admiration redoublèrent : « L'excellent, le mer-
« veilleux fauteuil ! Il fut à l'usage de Pierre Sylvestre
« Bonnard, marchand drapier, d'Epiménide Bonnard,
« son fils et de Jean-Baptiste Bonnard, chef de la
« 3^e division maritime et philosophe pyrrhonien. Quel
« vénérable et robuste fauteuil ! » En réalité, c'était un fauteuil mort. Eh bien ! docteur, je suis ce fauteuil. Vous me jugez solide parce que j'ai résisté à des assauts qui auraient tué tout à fait bon nombre de gens et qui ne m'ont tué, moi, qu'aux trois quarts.

« Grand merci ! Je n'en suis pas moins quelque chose d'irréremédiablement avarié.

« Le docteur veut me prouver, à l'aide de grands mots grecs et latins, que je suis en bon état. Le français est trop clair pour une démonstration de ce genre. Toutefois, je consens à être persuadé et je le reconduis jusqu'à ma porte.

« — A la bonne heure ! me dit Thérèse, voilà comme il faut mettre dehors les médecins. Pour peu que vous vous y preniez encore deux ou trois fois de cette manière, il n'y reviendra plus et ce sera bien fait. »

Avril-juin. — « L'affaire a été chaude...

« En vérité, Thérèse me croit infirme. J'ai été malade, sans doute, mais il y a fin à tout.

« Madame la Maladie s'en est allée, il y a beau temps, et voilà bien trois mois que sa suivante au pâle et gracieux visage, Dame Convalescence, m'a fait gentiment ses adieux. »

N'empêche que sa gouvernante éprouve la nécessité de le suivre, un pliant à la main, et que lui-même propose de « se mettre en espalier contre le mur de la petite Provence ».

PATHOLOGIE EXOTIQUE

Sylvestre Bonnard a été menacé — décemment — par une affection pulmonaire, comme il convenait à un vieillard des climats tempérés, dont la pathologie est thoracique, c'est-à-dire cardio-pulmonaire.

Le docteur Longuemare (dans *Jocaste*) l'est par une affection hépatique, comme il sied à un colonial qui a habité les climats chauds dont la pathologie est abdominale, c'est-à-dire hépato-intestinale.

Il n'a pas échappé à France qu'un Parisien et un Cochinchinois se devaient de souffrir d'affections différentes et congruentes.

Las d'ordonner, au Val-de-Grâce, la limonade au citron, le médecin aide-major Longuemare s'apprête à partir pour la Cochinchine. Il dénonce et annonce

à Hélène, jeune fille, les effets de la pathologie tropicale dont il sera la victime : « il perdra ce teint vif qui témoigne une santé insolente et prendra l'aspect plus intéressant d'un citron à ses derniers jours. Il se produira dans son foie des désordres compliqués... »

A la vérité, il revient avec le facies du colonial : « Il était plus pâle qu'autrefois. Ses joues mieux remplies et tous ses traits s'étaient adoucis; une teinte cireuse les revêtait et ses yeux luisaient dans un demi-cercle plombé et martelé, trace des fièvres qu'il avait prises là-bas, dans les rizières. »

Après bien des traverses, son humeur instable le conduit, l'hiver, dans la montagne :

« Longuemare, les pieds sur les chenets, fumait sa pipe. Il se tâta le poignet gauche avec le pouce droit; puis, se parlant à lui-même :

« — Fièvre, murmura-t-il, tension et douleur aiguë dans l'hypocondre, toux, oppression, douleur sympathique dans l'épaule droite. Rien n'y manque : c'est une belle hépatite que j'ai là! »

Excellent raccourci du syndrome de la congestion tropicale du foie, tournant soudain à la suppuration, et l'histoire pathologique exotique du docteur Longuemare se présente avec netteté :

a) Séjour en Cochinchine où la dysenterie amibienne est de règle;

b) Infection de la glande hépatique, amibiase hépatique;

c) D'abord congestion simple, avec, peut-être, l'appoint de quelque opium et de quelque alcool, si propres à congestionner le foie;

d) Puis suppuration que trahissent soudain : l'hyperthermie, la douleur dans l'hypocondre droit, la scapulalgie droite, due à l'irradiation nerveuse par le nerf phrénique.

Nous ne trouvons pas trace de frissons à ce stade initial. L'évolution de la collection purulente ne tardera pas à les provoquer.

Nous avons dit autrement. — Nous n'avons pas dit mieux.

THÉRAPEUTIQUE D'URGENCE

Dans l'*Orme du Mail* (qui est de 1897), le docteur Fornerol, médecin du théâtre, conte aux habitués de la librairie Paillot, l'histoire d'un étranglement herniaire survenu chez un vieux cultivateur :

« Son valet me dit : « Il a vomi tout ce qu'on peut vomir. Il ne fait qu'un cri. Il va passer. »

En faut-il davantage pour marquer l'étranglement chez un hernieux et l'imminence du danger, si « tout ce qu'on peut vomir » contient ces matières fécaloïdes qui annoncent, d'ordinaire, la période ultime du drame pathologique et le caractère quasi-désespéré du pronostic?

« Je fais atteler, et je file. »

Le soldat répond : « Présent ! » Le médecin de campagne : « J'y vais ! »

« Je trouve mon homme couché et hurlant..., facies cadavérique, vomissements stercoraires... La hernie était double et mauvaise... Je procède à la

réduction par le taxis. Bien qu'il ne faille exercer qu'une pression très légère avec la main, après trente minutes de cette manœuvre, on a les bras et le dos rompus. Et ce n'est qu'au bout de cinq heures, à la dixième reprise, que j'ai pu opérer la réduction. J'étais moulu. »

De judicieux conseils suivent cette intervention manuelle :

« Je dis à mon homme : Il faut garder le lit et, de préférence, vous tenir couché sur le dos, jusqu'à ce que le bandagiste vous ait fabriqué une pelote d'après mes indications. Restez étendu, ou gare l'étranglement ! Et vous savez si c'est joyeux ! Sans compter qu'un jour ou l'autre vous en claquerez... Hein ? c'est compris ?

— Oui, Monsieur.

— Très bien !

« Je vais dans le couir me laver à la pompe. Vous concevez qu'après la manœuvre j'avais besoin de faire un bout de toilette ; je me mets nu jusqu'à la ceinture et je me frotte au savon noir pendant un petit quart d'heure. Je me rhabille. Je bois un verre de vin blanc qu'on m'apporte dans le courtil. Je regarde le jour se lever tout gris, j'entends chanter l'alouette et je rentre dans la chambre du malade. Il y faisait noir. Je crie dans la direction du lit : Hein ! c'est compris ? Immobilité complète en attendant le nouveau bandage ! Celui que vous avez ne vaut rien.

« Vous entendez ? Pas de réponse.

« Dormez-vous ? Alors j'entends dans mon dos

la voix de la vieille qui me dit : « Monsieur le docteur, notre homme n'est plus au logis. Il lui tardait « d'aller à sa vigne. »

— « Je reconnais là mes paysans », dit M. de Terremondre (Président de la Société d'agriculture et d'archéologie, qui avait une chaise dans le « coin des bouquins », chez M. Paillot, libraire).

Certes, à l'heure présente, en pareil cas, le médecin ne s'attarderait pas, un si long temps, à de si laborieuses et si tardives manœuvres, moins dangereuses par elles-mêmes, quand elles sont de courte durée et méthodiques, que par le temps qu'elles font perdre dans la lutte contre la stercorémie menaçante. La kélotomie précoce s'impose comme un devoir. Mais, en ces temps où l'infection opératoire était toujours redoutée, la réduction non sanglante, le taxis était la règle; le débridement, le pis aller, la ressource suprême.

D'autre part, le médecin, loin de vouer son malade au port perpétuel d'un bandage herniaire, le préparerait plutôt à l'idée d'une « cure radicale », après avoir dirigé contre cette carence chlorurée, coupable, au dire des Gosset, Binet, Petit-Dutaillis, de nombre des symptômes toxiques qui accompagnent l'occlusion intestinale, les injections chlorurées-sodiques convenables.

Mais l'enseignement de Trélat et les mémoires de Championnière (1886), de Berger (1888), de Bassini, de Kocher n'avaient pas eu encore, dans le monde médical, le retentissement persuasif qu'ils méritaient.

Anatole France et le docteur Fornerol sont de

leur temps, et la scène est bien décrite, en même temps qu'est mis en relief le caractère du paysan malade, qui est toujours le paysan, « le rustique » de La Fontaine, qui n'aime rien ni personne que pour l'usage et qui se prive moins de jouir qu'il ne jouit de se priver.

« Il ne plaint pas sa peine, dit Taine, il ne s'écoute pas. Tel malade et goutteux mène sa goutte « tantôt fendre du bois, tantôt fouir, houer. »

« Goutte bien tracassée est, dit-on, à demi-pansée. »

« Ils hasardent leur peau, mais point leur «pécune». « Ils se soucient médiocrement de leur femme malade; mais, sitôt que leur vache enfle et ne mange plus, ils sont hors d'eux-mêmes; tout à l'heure, ils disaient au médecin de ne pas venir; à présent, ils courent chez le vétérinaire comme au feu. »

« Les hommes au milieu desquels je vis, dit le médecin de village d'Anatole France (*l'Etui de nacre*), inspirent dans leur malheur un sentiment qui n'est pas la pitié. Il y a quelque chose de vrai dans cette idée qu'on n'inspire que ce qu'on éprouve. Or, les paysans de nos contrées ne sont pas tendres. Durs aux autres et à eux-mêmes, ils vivent dans une gravité morose. Cette gravité se gagne, et l'on se sent près d'eux l'âme triste et morne. Ce qu'il y a de beau dans leur physionomie morale, c'est qu'ils gardent très pures les grandes lignes de l'humanité. Comme ils pensent rarement et peu, leur pensée revêt d'elle-même, à certaines heures, un aspect solennel. J'ai entendu quelques-uns d'entre

eux prononcer, en mourant, de courtes et fortes paroles, dignes des vieillards de la Bible. Ils peuvent être admirables, ils ne sont point touchants. Tant est simple, en eux-mêmes, la maladie. La réflexion n'augmente pas leurs souffrances. Ils ne sont pas comme ces êtres trop réfléchis qui se font de leurs maux une image plus importune que leurs maux eux-mêmes. Ils meurent si naturellement qu'on ne peut s'en inquiéter beaucoup. Enfin, j'ajouterai qu'ils se ressemblent tous et que rien de particulier ne disparaît avec chacun d'eux.

« Il résulte de tout ce que je viens de dire que j'exerce tranquillement la profession de médecin de village. »

PSYCHIATRIE

La psychiatrie est la terre de dilection d'Anatole France. Et l'intérêt qu'il lui porte passe, à l'occasion, celui de nombre de médecins. Ball, qu'il se plaît à explorer, déplorait, dès 1876, dans la préface de ses *Leçons sur les maladies mentales*, l'indifférence ordinaire des étudiants et des médecins à l'endroit de la pathologie mentale, et, comme conséquence, l'insuffisance de leurs connaissances en cette matière.

Aujourd'hui, Achille-Delmas se plaint que la psychiatrie n'entre pas encore dans la culture générale.

C'est que France ne laisse pas d'avoir senti combien l'homme sain doit de lumière à être conféré

avec l'homme malade, la physiologie avec la pathologie et singulièrement la psychologie avec la psychopathologie.

La maladie est comme une expérience instituée par la nature.

Elle est, dit Théodule Ribot (*De la méthode dans les sciences*), une « expérimentation de l'ordre le plus subtil..., instituée avec des procédés dont l'art humain ne dispose pas... La physiologie et la pathologie, — celle de l'esprit aussi bien que celle du corps, — ne s'opposent pas l'une à l'autre comme deux contraires, mais comme deux parties d'un même tout ».

N'est-ce pas précisément sur l'étude profonde des maladies mentales, enfin classées et mises en bon ordre, sur la psychopathologie, que s'est fondée récemment, avec Achille-Delmas et Marcel Boll (*la Personnalité humaine, son analyse* [1922]), vigoureusement encouragés par Maurice de Fleury (*A la recherche des facultés de l'âme* [la Revue de France, janvier 1926]), un mode nouveau et vivant d'analyse psychologique, par passage du pathologique au normal; des états morbides aux états dits d'équilibre normal; des psychoses aux variétés estimées normales des caractères humains?

A sa curiosité des incorrections mentales, France joint un sérieux souci de documentation, qui apparaît en maints endroits avec, souvent, un caractère de précision d'allure scientifique :

Dans *Histoire comique*, c'est Ball et ses *Leçons sur les maladies mentales* (1880), en particulier la dix-

huitième leçon, page 389. Et on découvre à maints indices : Brierre de Boismont (*Des hallucinations* [1862]; *De l'hallucination historique* [1861]). Et c'est Huxley, de Londres, et ses *Leçons de physiologie élémentaire* (1866).

Il consulte le *Progrès médical* du 10 décembre 1887, car il est curieux d'un article de J. Baratoux sur l'audition colorée (*la Vie littéraire* : Maurice Spronck et son ouvrage *les Artistes littéraires*), la préface écrite par Brouardel pour *l'Hypnotisme*, de Gilles de La Tourette. (*L'Hypnotisme dans la littérature* : *la Vie littéraire*.)

Il demande au docteur Georges Dumas, professeur à la Sorbonne, un diagnostic rétrospectif sur Jeanne d'Arc.

Il n'ignore pas le docteur Ledouble, de Tours, qu'il cite dans son *Rabelais* et dans *Putois*, à l'occasion de l'anatomie de Carême prenant.

Hélas ! c'est en vain qu'il demande de bonnes définitions. C'est que les bonnes définitions et, comme le dit Taine, « les langues bien faites », n'appartiennent qu'aux sciences « achevées », et la médecine, qui est loin d'être achevée et, en bien de ses parties, encore dans l'enfance, ne peut avoir qu'une langue mal faite et parfois puérile.

Il s'en plaint dans un article de *la Vie littéraire* : « les Fous dans la littérature » :

« Je viens de chercher dans le dictionnaire de Littré et de Robin la définition de la folie et je ne l'ai point trouvée. Du moins celle qu'on y lit est-elle à peu près dénuée de sens. Je m'y attendais un peu,

car la folie, quand elle n'est caractérisée par aucune lésion anatomique, demeure indéfinissable. Nous disons qu'un homme est fou quand il ne pense pas comme nous. Voilà tout ! »

Aussi se forge-t-il une définition à son usage : « Et qu'est-ce que la folie, après tout, sinon une sorte d'originalité mentale? — Je dis la folie et non point la démence. — La démence est la perte des facultés intellectuelles. La folie n'est qu'un usage bizarre et singulier de ces facultés. »

Disons tout de suite que le mot folie n'est pas familier au psychiatre et qu'il appartient plutôt à la langue vulgaire qui désigne par là, d'ordinaire, ce que la médecine dénomme délires (*delirare*, proprement s'écarter du sillon [*de, lira*]).

Mais France a bien saisi la valeur classique du mot démence, qu'il entend, non dans cette large acception juridique qui s'étend à toutes les altérations de l'intelligence, mais dans l'acception restreinte que lui assigne la clinique psychiatrique, de désorganisation des facultés mentales, de dissolution de l'être psychique.

Le caractère de déchéance acquise, accidentelle ne lui échappe pas, comme en témoigne le terme « perte » et, comme Esquirol, il entend que le dément est privé des biens dont il jouissait autrefois, est devenu pauvre parce qu'il s'est ruiné, si l'idiot, l'imbécile, le débile, eux, sont atteints d'un syndrome déficitaire congénital, n'ayant jamais possédé de capital psychique suffisant et sont nés dans l'infortune et la misère.

Il a donc saisi cette discrimination entre la démence et les délires qu'avait établie Galien et qui était restée sans écho jusqu'à Esquirol (1823).

Tout organe malade a ses lésions maxima d'insuffisance, dit M^{lle} Pascal : le cœur a l'asystolie; le foie, l'ictère grave; le rein, l'urémie; le poumon, l'œdème aigu; le cerveau a la démence.

Enfin, plus prudent que maint psychiatre, France se garde d'accompagner le terme « perte » des épithètes coutumières et d'ailleurs classiques de « irrémédiable, définitive, progressive, irréversible, incurable ».

J.-B. Falret (*Des maladies mentales*) n'a-t-il pas dit : « Il y a des affections qui ne sont incurables que dans l'état actuel de la science? »

Quoi qu'il en soit, pour ce qui est des fous, entendons les délirants, France ne fait pas une grande différence d'eux aux individus dits gens sensés : « Ne sont-ils pas nos semblables? Qui peut se flatter de n'être fou en rien? » En vérité, Régis, lui-même, se déclare dans l'embarras à l'heure de définir « l'idée délirante », et la pensée de Leuret lui revient à cette occasion en mémoire : « J'ai cherché, soit à Charenton, soit à Bicêtre, soit à la Salpêtrière, l'idée qui me paraîtrait la plus folle, puis, quand je la comparais à bon nombre de celles qui ont cours dans le monde, j'étais tout surpris et presque honteux de n'y pas voir de différence. »

C'est que la conception délirante n'est pas seulement difficile à définir parce qu'elle est loin d'être

toujours absurde par elle-même, mais aussi parce qu'il n'est pas aisé de la différencier de l'erreur.

Si la psychiatrie est le domaine pathologique de dilection de France, dans ce domaine, les états qui lui sont le plus familiers et pour lesquels il marque le plus de goût, sont les états de suggestibilité.

Suggestibilité à substratum hystérique, le plus souvent. Mais pas toujours, car, si l'on peut soutenir, avec Babinski, que tout ce qui est hystérie relève de la suggestibilité, on ne saurait prétendre, en revanche, que toutes les formes de suggestibilité appartiennent à l'hystérie. Il existe, en effet, bien des modes pathologiques de suggestibilité, et ces multiples variétés, inhérentes au terrain psychique, dépassent de beaucoup, par leur fréquence, leur richesse et leur intérêt médico-légal, l'étendue de la suggestibilité hystérique.

« C'est en se reportant à l'étymologie, dit Logre (*Etat mental des hystériques* [*in* Traité de pathologie médicale, de Sergent, Ribadeau-Dumas, Babonneix [1921]]), qu'on peut acquérir l'idée la plus simple et la plus générale de la suggestion. *Suggestio* vient de *sub* et de *gestio*, action de porter sous, introduction par en-dessous, sous-ingérence. On saisit l'image élémentaire qui a présidé, dans le langage primitif, à la formation de ce mot : pénétration de l'idée, ou, plus exactement, d'un phénomène psychique quelconque dans l'esprit, non par en haut, par la voie supérieure de la conscience réfléchie, mais par en bas, par la voie inférieure de l'activité automatique. »

Au total, la suggestion se ramène à l'influence étrangère, qui, au lieu de se proposer à la réflexion, s'impose à l'automatisme, par une sorte d'effraction de la conscience personnelle.

La suggestibilité, c'est-à-dire la réceptivité de l'esprit à l'égard d'une influence étrangère, s'exalte dans la plupart des états mentaux pathologiques.

Nous allons en rencontrer maints exemples à travers l'œuvre d'Anatole France, et qui ont toute la valeur d'observations cliniques.

Mais prenons garde, dès l'abord, à la clairvoyance quasi prophétique de France en matière de suggestion : « Je me méfie un peu, malgré tout, de celle qui est préparée dans les cliniques, » fait-il dire au docteur N..., à l'occasion de l'histoire pathologique d'Hélène Haviland. (*in l'Œuf rouge*.)

L'Œuf rouge parut dans *le Temps* du 10 avril 1887.

L'enseignement de Charcot est développé dans les *Leçons sur les maladies du système nerveux*, faites à la Salpêtrière, de 1873 et de 1884.

Et c'est en 1908 seulement que la Société de neurologie de Paris disputa sur la révision de l'hystérie. Babinski définit l'hystérie en 1901.

Et, de bonne heure, France tend l'oreille aux critiques sévères de l'édifice psycho-névrotique, construit à la Salpêtrière, et pense à la manière d'un médecin d'aujourd'hui, instruit par Bernheim (1907) et par Babinski (1907-1909), à l'endroit des cliniques « milieux de culture », du rôle des médecins dans la genèse des psycho-névroses et l'éducation des malades.

Prêtons attention, en outre, à la prudence de France en matière de terminologie nosographique :

Il semble vouloir éviter les termes techniques compromettants et pleins d'embûches, et, s'il se permet parfois l'emploi du mot épilepsie, qui n'engage à rien (ἐπιληψία, surprise ; ἐπὶ, sur ; λαμβάνειν, prendre), pas plus qu'à « mal divin » ou « *morbis sacer* », « haut mal », « *morbis comitialis* », le mal Saint-Jean, « pource que, dit Paré, la tête de saint Jean cheut en terre lorsqu'il fut décapité, puis posée dedans un plat à l'appétit d'Hérodiade », il ne prononcera jamais le vocable hystérie, qui contient toute une théorie pathogénique (ὑστέρα, matrice) née avec Hippocrate, soumise à bien des vicissitudes avant de ressusciter avec Freud. Ne fut-il pas en cela bien avisé, et ne devons-nous pas louer sa prudence, nous qui savons la grandeur et la décadence de la grande névrose et que l'hystérie de Platon, tour à tour névrose, psycho-névrose, psychose, est devenue le pithiatisme de Babinski ; la neurataxie, de Huchard ; la mythomanie, de Dupré ? et qu'il est une « conception moderne » de l'hystérie, ce qui vraisemblablement en appelle de nouvelles.

On lit dans *la Vie littéraire* (*l'Hypnotisme dans la littérature*) :

« Le docteur Brouardel a écrit, pour l'excellent livre du docteur Gilles de La Tourette sur l'hypnotisme, une préface dans laquelle je lis quelques lignes qui pourraient bien s'appliquer à *Marfa, le Palimpseste* : « Encouragés par les littérateurs, « certains médecins, dit M. Brouardel, ont trop

« oublié les règles essentielles de la critique scien-
« tifique. Ils se sont laissé entraîner à répéter,
« devant des juges incompetents, les phénomènes
« de l'hypnotisme, de la catalepsie, du somnambu-
« lisme, les suggestions les plus bizarres. Les litté-
« rateurs, conviés à de pareils spectacles, ont accepté
« pour vrai ce que leur disait ou montrait un
« médecin de bonne foi en qui ils devaient avoir
« confiance, et ils ont versé dans leurs écrits, en
« les embellissant par leur imagination, toutes les
« singularités dont ils avaient été les témoins. »

« Ce pourrait bien être le cas de l'auteur de
Marfa, » dit Anatole France.

Ce pourrait bien être, pareillement, l'origine de
Histoire comique, avec ce que France savait de
l'aventure de M^{lle} Clairon, après ses succès de
l'Opéra et de la Comédie-Française, et de son
« revenant ».

« La barbare ! aurait proféré, sur son lit de mort,
l'amant malheureux de la célèbre actrice. Elle n'y
gagnera rien ; je la poursuivrai autant après ma
mort que je l'ai poursuivie pendant ma vie !... »
(*Mémoires de Mademoiselle Clairon* [1888]).

« Tu n'épouseras point Marfa, dit le vieux prince
Volkine. Le jour de vos noces, toi-même tu racon-
teras tout aux juges de ton pays. Je veux... » Puis,
il est tombé.

« Or, commente France, ce mourant qui parlait
ainsi, ce vieillard énergique, savant, bizarre, mysté-
rieux, était, en physiologie, un disciple du docteur
Charcot et de l'école de Nancy. Il pratiquait l'hyp-

notisme et connaissait sa propre puissance suggestive. Il savait que son meurtrier était, au contraire, un sujet nerveux, sensible, faible et facile à hypnotiser. Il était sûr, par conséquent, que ce qu'il avait voulu s'accomplirait et qu'il serait vengé. »

La suggestion imposée par le vieux Volkine eut son effet le jour même que Lucien et Marfa avaient fixé pour leurs noces.

« La nouvelle de M. Gilbert Augusin-Thierry (neveu de l'illustre aveugle qui, comme Homère et Milton, sut voir tant de choses) ne choque aucune de nos idées modernes, ajoute France. Loin d'être en désaccord avec la science, elle semble s'appuyer sur elle. L'auteur s'est hardiment porté, pour l'établir, sur les travaux avancés de la physiologie. J'ignore si ces points stratégiques seront un jour abandonnés ou définitivement conquis. De hardis neurologistes les défendent actuellement. »

Marfa parut dans le journal *le Temps* du 24 avril 1887.

Histoire comique parut sous un premier titre : *Chevalier*, nouvelle, en 1894.

C'était l'âge d'or de la Suggestion.

PSYCHIOPATHES

FÉLICIE NANTEUIL

(in *Histoire comique*)

C'était dans une loge d'actrice, à l'Odéon.

Le docteur Trublet, médecin du théâtre et aussi des actrices, qu'on appelait « Socrate », à cause de

sa face camuse et de sa parole subtile, interrogeait, car « il avait l'intelligence et le goût de la machine féminine », de ces petites âmes un peu vagues, *animulæ vagulæ*, du sexe affectif :

« — Quoi encore, ma chère enfant ?

Est-ce que je sais!... des étouffements... des vertiges... Tout d'un coup, une angoisse, comme si j'allais mourir. C'est même ça le plus pénible.

— Etes-vous prise quelquefois d'une soudaine envie de rire ou de pleurer, sans cause apparente, sans raison ?

— Ça, je ne peux pas vous dire, parce que, dans la vie, on a tant de raisons de rire ou de pleurer!...

— Etes-vous sujette à des éblouissements ?

— Non... Mais imaginez-vous, docteur, que je crois voir, la nuit, sous les meubles, *un chat* qui me regarde avec des yeux de braise.

— Tâchez de ne plus rêver de chat, dit M^{me} Michon (l'habilleuse de l'actrice) parce que c'est mauvais signe... Voir un chat, ça annonce trahison par des amis et perfidie de femme.

— Mais ce n'est pas en rêvant que je vois un chat ! C'est tout éveillée...

— Ma chère enfant, nous soignerons *l'estomac* et vous ne verrez plus de chats sous les meubles. »

Plus loin :

« — Docteur, vous dites que mes vertiges viennent de l'estomac : Vous êtes sûr ?

« Avant que Trublet eût pu répondre, M^{me} Douce (vieille comédienne usée) s'écria que les *vertiges* venaient toujours de *l'estomac*, et qu'elle avait au

sien, deux ou trois heures après les repas, des gonflements douloureux. »

D'autre part, M^{me} Nanteuil dit, de sa fille :

« La pàuvre enfant ! Elles ne sont pas bien grosses ses jambes. Félicie n'a pas une mauvaise santé. Mais il ne faut pas qu'elle se fatigue. Elle a souvent des vertiges, des migraines. Félicie est dégoûtée de tout, on ne sait que lui faire. »

Cet interrogatoire a le mérite de définir, tout de suite, le terrain, la constitution morbide de l'héroïne du roman, constitution idéo-obsessive, ébauche morbide d'une psychose émotive, à l'état naissant, avec maints stigmates neurologiques :

a) Angoisse cervicale : étouffements, « boule » émotive;

b) Angoisse précordiale : fausse angine de poitrine émotive;

c) Disposition spasmodique diffuse;

d) Vertiges névropathiques;

e) Hallucinations oniriques : le chat.

Le chat est un hôte familier des cerveaux névropathiques : on le rencontre dans Ball (*Leçons sur les maladies mentales* [1880]), dans Brierre de Baismont (*des hallucinations*, [1862]), dans Huxley, (*Leçons de physiologie élémentaire* [1866]) : observation rapportée dans *Histoire comique* par le docteur Trublet qui en fait un conte plaisant à Félicie Nanteuil pour la rassurer sur ses propres hallucinations. Et souvent, dans Anatole France : Sylvestre Bonnard voit un *chat* dans les hallucinations qui marquent l'entrée en scène de sa pneumonie : « Et cette

belle miniature, dans laquelle un des plus suaves élèves de Jehan Fouquet s'est représenté, ceint de la cordelière des fils de Saint-François, offrant à genoux son livre au bon duc d'Angoulême, qui donc l'a ôtée de son cadre, pour mettre à la place une grosse tête de *chat* qui me regarde avec des yeux phosphorescents? »

Les hallucinations zoopsiques d'Hélène Haviland en proie à la « fièvre cérébrale », perceptions à la fois visuelles et tactiles, contiennent pareillement un chat : « Quelque chose de chaud, qu'elle écartait sans cesse avec horreur, lui pesait sur la poitrine, à l'étouffer. C'était un *chat* rouge avec des yeux qui changeaient de couleur. »

Dans la nouvelle, *Adrienne Buquet*, « récit profitable » inclus dans *Crainquebille*, et qui est dédiée au docteur Georges Dumas, le docteur Laboullée essaye de rassurer l'inquiétude de son ami Buquet, à l'occasion d'une hallucination visuelle éprouvée par sa femme Adrienne au milieu d'une crise hystérique, par cette réflexion : « Ne vous inquiétez pas ; ces troubles ne sont pas graves ; peut-être viennent-ils d'une affection de l'estomac... J'ai connu à la Charité un sujet gastralgique qui voyait des chats sous les meubles. »

L'estomac était volontiers considéré comme le principal coupable dans les scènes hallucinatoires : son rôle s'impose à l'esprit du docteur Laboullée, dans les désordres psychopathiques d'Adrienne Buquet. Pareillement, les hallucinations de Félicie Nanteuil sont rapportées à un désordre gastrique

par le docteur Trublet. On lisait cette étiologie dans l'ouvrage de Brierre de Boismont (*des hallucinations*): « Une mauvaise disposition des organes digestifs, en réagissant sur le cerveau et ses membranes, a souvent donné lieu à des hallucinations. Il en est de même des congestions, des inflammations des organes ». Pathogénie volontiers admise. Et c'est précisément au « mauvais état des organes digestifs, à une fatigue diffuse », à « une tendance à la congestion », que le docteur Trublet lui-même attribue une hallucination personnelle dont il fera plus tard le récit à Félicie. Avec, en outre, cette circonstance qu'il avait « la tête très basse » — « attitude qui favorise singulièrement les hallucinations », ajoute le docteur Trublet, notion que partage Brierre de Boismont qui en cite une observation. Pour ce qui est des « vertiges », le coupable était encore l'estomac et c'était notion vulgaire. Ce l'est encore.

« Les vertiges viennent toujours de l'estomac », affirme M^{me} Douce. « Toujours » est de trop. Aussi bien France n'a-t-il pas mis cette affirmation dans la bouche du docteur Trublet qui a été devancé un peu inconsidérément par la vieille comédienne. Mais sans doute n'eût-il pas tenu langage bien différent : car, c'est environ les années 1865, soit une trentaine d'années avant la publication de *Histoire comique* ou plutôt de *Chevalier* (nouvelle) qui fut le titre primitif, que Trousseau décrivait, à l'Hôtel-Dieu, le vertige stomacal (*vertigo a stomacho læso* — l'ancien *vertigo per consensum ventriculi*) avec ou sans hallucinations, avec des douleurs gas-

triques qui ne sont jamais plus violentes qu'après l'ingestion des aliments.

Les symptômes vertigineux étaient signalés, en général, non au cours de la digestion, mais longtemps après, et Trousseau enseignait que leur traitement était celui-là même de la dyspepsie, enseignement dont le docteur Trublet vient de se montrer l'écho, au cours de la consultation donnée à Nanteuil, en proposant de traiter la cause pour avoir raison de l'effet.

Le terrain étant défini, nous allons voir se dérouler les péripéties d'un syndrome d'anxiété ou d'angoisse, à caractère plus ou moins subconscient, évoluant dans un milieu particulièrement favorable, où la fatigue et le surmenage, l'hétéro-intoxication et l'auto-intoxication sont la règle — à la suite d'un choc moral violent — et conduit, de traumatisme psychique en traumatisme psychique, à travers des reviviscences hallucinatoires de l'émotion première, des circonstances sexuelles qui accumulent et irritent la tension génésique, vers l'explosion névropathique terminale qui la signe et la caractérise : une crise hystériforme. Nous serons les témoins de la lutte d'une obsédée contre l'idée parasite, automatique, irrésistible, discordante avec le cours régulier des pensées et d'ailleurs sainement appréciée, qui s'impose de vive force à la conscience par cette sorte « d'effraction de la volonté » dont parle Séglas ; qui, lasse de lutter, vient chercher auprès d'un médecin de confiance, à la manière du neurasthénique, un soulagement momentané. Nous verrons entrer en

jeu ses moyens de défense : les effets de cette lutte et de ces réactions de défense étant, d'ailleurs, d'aggraver l'état obsédant par la concentration de l'attention sur l'idée à chasser qui n'en devient que plus vive et plus nette, et par l'addition à l'anxiété primitive, origine même de l'obsession, d'une anxiété secondaire ou concomitante, résultant d'un conflit douloureux de la volonté et de cette idée.

Nous verrons, d'autre part, France habile à démêler le contenu du subconscient, à saisir la valeur pathogénique de ses apports dans le psychisme, expert à interroger les rêves et à faire jouer cette nouvelle clé des songes qui a pris nom psychanalyse, que d'aucuns pensent que Freud a imaginée, dans l'oubli où ils laissent les maîtres mêmes du célèbre psychiatre de Vienne, et les maîtres de tous : Charcot et Pierre Janet. Nous le verrons, enfin, conduit à une thérapeutique suggestive et de bon aloi.

La jeune actrice est devenue la maîtresse d'un aimable diplomate, Robert de Ligny, ce qui éveille et attise la jalousie d'un amant antérieur : l'acteur Chevalier. Le jaloux tourmente, menace, crée l'idée obsédante chez l'infidèle :

« — C'est la dernière fois que nous causons nous deux. Félicie, avant qu'il y ait un malheur, je dois t'avertir. Je ne peux pas te forcer à m'aimer. Mais je ne veux pas que tu en aimes un autre. Pour la dernière fois, je te conseille de ne pas revoir M. de Ligny. Je t'empêcherai d'être à lui.

« — Tu m'empêcheras, toi? pauvre ami ! »

« Plus doucement encore, il répondit : je le veux,

je le ferai. On obtient ce qu'on veut; seulement, il faut y mettre le prix. »

Voilà, chez une prédisposée, un premier élément de suggestion appelé à porter des fruits.

Cette scène conduit à une crise de larmes.

« Elle revoyait Chevalier, l'implorant d'une voix lamentable, avec un air de pauvre.

« Elle ne put rien manger. Elle avait des étouffements. Le soir, une angoisse si cruelle la prit aux entrailles qu'elle eut peur de mourir. » Nous reconnaissons l'angoisse épigastrique ou précordiale, la fausse angine de poitrine émotive.

Promenade avec de Ligny. Au retour, à sa porte : « Brusquement elle se rejeta en arrière.

« — Là ! là ! entre les arbres... Il nous a vus... il nous guettait.

« — Qui donc ?

« — Un homme... que je ne connais pas.

« Elle venait de reconnaître Chevalier. »

La voilà tremblante. Elle a peur.

Puis, c'est le suicide de Chevalier.

« Elle ouvrit la porte et, aussitôt, elle recula en poussant un grand cri. Elle venait de voir Chevalier sur le perron, les bras étendus, long, noir, dressé comme une croix. Il tenait un revolver à la main. L'arme ne brillait pas. Pourtant elle la vit très distinctement...

« — Ecoutez, et n'approchez pas ! cria Chevalier d'une voix forte. Je vous défends d'être l'un à l'autre. C'est ma dernière volonté. — Adieu, Félicie !

« Et il mit dans sa bouche le canon du revolver.

« Blottie au mur du couloir, elle ferma les yeux... Quand elle les rouvrit, Chevalier était couché sur le côté, en travers de la porte. Il avait les paupières grandes ouvertes, l'air de regarder et de rire. Un filet de sang coulait de sa bouche, sur la dalle du perron. Un tremblement convulsif agitait son bras. Puis, il ne bougea plus. Replié sur lui-même, il avait l'air plus petit qu'avant. »

Voilà le choc moral, violent, l'ébranlement émotif capable de nourrir les idées obsédantes et les crises anxieuses à venir, la « phobie traumatique » de Freud.

Dès lors, Nanteuil vit au milieu des terreurs et des hallucinations représentatives :

« Nanteuil parut..., blanche comme un linge, les yeux battus, les jambes molles. Elle avait passé une nuit pleine d'épouvante. Tout éveillée, elle avait vu le mort entrer dans sa chambre. »

Elle demande secours et protection à son médecin ordinaire :

« — Mon petit Socrate, j'ai passé une nuit affreuse. Je... Je l'ai vu... »

« — Pendant votre sommeil ? »

« — Non, tout éveillée. »

« — Vous êtes sûre que vous ne dormiez pas ? »

« — J'en suis sûre. »

« Il pensa lui demander si la vision avait parlé. Mais il retint la question sur ses lèvres, de peur de suggérer à un sujet si sensible des hallucinations de l'ouïe, qu'en raison de leur caractère impérieux, il redoutait bien plus que les hallucinations de la

vue. Il savait la docilité des malades à obéir aux ordres que des voix leur donnent. »

Voilà qui est d'un médecin averti :

D'une part, il est curieux de connaître si aux hallucinations visuelles de sa malade se sont ajoutées des hallucinations auditives, — car il s'efforce de peser la gravité du cas et de faire un pronostic, — au courant qu'il est de cette notion psychiatrique capitale, que, si l'hallucination visuelle appartient, en général, aux psycho-névropathies et surtout aux états toxi-infectieux confusionnels, curables et passagers, l'hallucination auditive signifie, au contraire, délire lucide, et chronicité, trouble mental rebelle, exprimant une disposition psychique foncière, destinée à durer autant que l'esprit même du malade.

D'autre part, il redoute, à la manière d'un élève de Bernheim ou de Babinski, chez un sujet suggestible, les effets de la suggestion des symptômes et la culture des psychoses.

Et il met en œuvre, sans plus tarder, une thérapeutique de persuasion, de première indication dans les états névropathiques, agent thérapeutique (*πειθω*, je persuade) qui a valu son nom à l'un d'entr'eux qui lui est le plus soumis et tant il y est essentiel : le pithiatisme (*πειθω*, *ιατός*, guérissable par la persuasion.)

« Renonçant à interroger Félicie, il s'avisa, à tout hasard, de lever les scrupules de conscience qui pouvaient la troubler. Toutefois, ayant observé que, d'ordinaire, le sentiment de la responsabilité morale est faible chez les femmes, il n'y fit pas grand effort et se contenta de dire légèrement : « Ma chère enfant,

« il ne faut point vous croire responsable de la mort
« de ce malheureux. Le suicide passionnel est l'aboutis-
« tissant fatal d'un état pathologique. Tout individu
« qui se suicide devait se suicider. Vous n'êtes que la
« cause occasionnelle d'un accident déplorable assu-
« rément, mais dont il ne faut exagérer l'importance. »

« Il jugea que c'en était assez sur ce point et s'appliqua tout de suite à dissiper les terreurs dont elle était environnée. Il s'efforça de la persuader, par des raisonnements simples, qu'elle voyait des images sans réalité, purs reflets de sa propre pensée. »

Voilà bien interprétées les hallucinations de l'obsédée, qui consistent dans la matérialisation de l'obsession, dans la transformation de l'idée émotive en sensation extériorisée, en un mot, dans la production d'une idée-image, d'où le nom d'hallucinations représentatives donné par Régis à ces hallucinations qui rentrent dans la catégorie des pseudo-hallucinations de Kandinsky.

« Pour illustrer sa démonstration, il lui conta une histoire rassurante :

« Un médecin anglais, lui dit-il, soignait une dame, comme vous très intelligente, qui, comme vous, voyait des chats sous les meubles et était visitée par des fantômes. Il la persuada que ces apparences ne répondaient à rien. Elle le crut et ne se troubla point. « Un jour, qu'après une longue retraite elle reparaissait dans le monde, entrant dans un salon, elle vit la maîtresse de la maison qui lui montrait un fauteuil et l'invitait à s'asseoir. Elle vit aussi, dans ce fauteuil, un vieux gentleman narquois. Elle se dit

que, de ces deux personnes, l'une était nécessairement imaginaire et, décidant que le gentleman n'existait pas, elle s'assit dans le fauteuil. En touchant le fond, elle respira. A compter de ce jour, elle ne vit plus aucun fantôme d'homme ni de bête. Avec le vieux gentleman narquois, elle les avait étouffés tous sous son séant.

« La voyant ainsi accablée et morne, il lui représenta que ces troubles de la vision n'étaient ni rares ni bien graves et qu'ils se dissipaient promptement sans laisser de traces. »

Affirmation que l'on retrouve dans Brierre de Boismont : « Les hallucinations isolées, qui apparaissent tout à coup chez des individus qui n'avaient aucun signe de folie, guérissent promptement.

« La fréquence des hallucinations de la vue chez les personnes saines d'esprit est un fait d'observation. »

Pour ajouter à l'effet de la persuasion, il va jusqu'à lui conter une vision personnelle, du temps lointain qu'il était médecin au Caire.

« Il l'exhorta de nouveau à ne pas se laisser effrayer par des fantômes. Les morts ne reviennent pas. Quand l'un d'eux vous apparaît, soyez assurée que vous voyez une imagination de votre cerveau.

« Elle demanda :

« — Pouvez-vous me garantir qu'il n'y a rien après la mort ? »

« — Mon enfant, il n'y a rien après la mort qui puisse vous effrayer. »

A cette psychothérapie diverse et avisée, il ajoute

quelques conseils d'hygiène, nécessaires à une surmenée : « Se ménager, mener une vie calme et rafraîchissante, prendre du repos. »

Le traitement est complet.

Après les obsèques de Chevalier, elle accompagne de Ligny dans un restaurant :

« Tout à coup, regardant devant elle avec des yeux pleins d'épouvante, elle se rejeta en arrière, pâlit et poussa un cri aigu. Puis ses paupières battirent, et elle murmura qu'elle étouffait.

« Robert lui ouvrit son corsage et lui mouilla les tempes d'un peu d'eau.

« Elle dit :

« — Un prêtre ! j'ai vu un prêtre... Il était en surprise... Ses lèvres remuaient et ne faisaient pas de bruit... Il m'a regardée. »

La voici encore avec de Ligny, dans une chambre meublée, cette fois.

« Alors, doucement, timidement, elle se coula dans le lit. Mais, à peine y était-elle étendue, qu'elle s'accouda à l'oreiller, et, le cou tendu, la bouche entr'ouverte, écouta.

Il lui sembla entendre ce bruit léger de pas qu'elle avait entendu dans la maison du boulevard de Villiers. Elle courut à la fenêtre, vit l'arbre de Judée, la pelouse, la grille. Sachant ce qu'elle allait voir encore, elle voulut se cacher la tête dans les mains. Mais elle ne put soulever les bras, et le visage de Chevalier se dressa devant elle. »

Elle était rentrée chez elle avec une fièvre ardente.

Le surmenage continue. Un calme relatif s'établit

à la faveur de l'encombrement de la conscience par des idées étrangères à la mort de Chevalier. Puis, « un matin, tandis qu'assise devant sa toilette elle se peignait les cheveux, comme le temps était sombre, elle avança la tête vers la glace, et elle y vit, non pas son visage, mais celui du mort. Un filet de sang lui coulait d'un coin de la lèvre, il riait et la regardait ».

Mais l'actrice n'a pas accepté avec une passivité absolue ses accès obsédants et ses hallucinations, et nous découvrons, çà et là, des réactions de défense :

Elle a travaillé à les prévenir :

Quand était en suspens la question de l'inhumation religieuse du suicidé :

« Il faut qu'il aille à l'église, docteur. »

Ce n'était pas là l'expression d'un sentiment religieux. Mais « ... elle espérait que, porté à l'église, aspergé d'eau bénite, Chevalier serait apaisé, deviendrait un bon mort et ne la tourmenterait plus. Elle craignait, au contraire, que, privé de bénédictions et de prières, il n'errât sans cesse autour d'elle, maudit et malfaisant. Et, plus simplement, dans sa peur de le revoir, elle voulait que les prêtres aussi prissent soin de l'enterrer, que tout le monde s'y mît pour qu'il le fût davantage, autant qu'il était possible et tout à fait. »

Un jour, Robert lui dit d'une voix amère :

« — Tu as été avec lui, autrefois.

« Elle se tut et ne nia pas...

« Elle avait peur d'offenser le mort. Elle pensait

que le renier ce serait lui faire tort, lui retrancher sa part, l'irriter. Elle se tut, craignant de le voir venir s'accouder à la table, avec son rire fixe et sa tête trouée, et de l'entendre dire, de sa voix plaintive : « Félicie, tu n'as pas oublié, pourtant, notre petite chambre de la rue des Martyrs !... »

— Un autre jour, elle se refuse à son amant :

« Pas aujourd'hui..., demain... »

« Elle avait jugé nécessaire de faire ce sacrifice au mort jaloux. »

Enfin,

« Elle se décida à faire ce qu'elle croyait utile et bon », et c'est une scène de conjuration animée et touchante :

« Elle prit une voiture et alla le voir. En passant sur le boulevard Saint-Michel, elle avait acheté chez la fleuriste une botte de rose. Elle les lui apportait. Elle se mit à genoux devant la petite croix noire qui marquait l'endroit où on l'avait mis. Elle lui parla et le pria d'être raisonnable, de la laisser tranquille. Elle lui demanda pardon de l'avoir traité autrefois avec dureté : On ne s'entend pas toujours dans la vie. Mais il devait comprendre maintenant et pardonner. A quoi lui servait-il de la tourmenter ? Elle ne demandait pas mieux que de garder de lui un bon souvenir. Elle irait le voir de temps en temps. Mais, qu'il renonçât à la poursuivre et à l'effrayer. Elle s'efforça de le flatter et de l'endormir par de douces paroles :

« — Je comprends que tu aies voulu te venger. C'est naturel. Mais tu n'es pas méchant, au fond.

Ne sois plus fâché. Ne me fais plus peur. Ne viens plus. Je viendrai, moi, je viendrai souvent. Je t'apporterai des fleurs. »

« Elle avait bien envie de le tromper, de l'endormir par de fausses promesses, de lui dire : « Reste, ne t'agite plus, reste, et je te jure de ne plus rien faire qui te déplaie, je te promets d'obéir à ta volonté. » Mais elle n'osait pas mentir sur une tombe, et elle était sûre que ce serait inutile, que les morts savent tout.

« Un peu lasse, elle prolongea quelques moments encore, plus mollement, ses supplications et ses prières, et elle s'aperçut que l'horreur que lui causaient les tombes, elle ne l'éprouvait pas, cette fois, et qu'elle n'avait pas peur du mort. Elle en chercha la raison et découvrit qu'il ne l'effrayait pas parce qu'il n'était pas là.

« Et elle songea :

« — Il n'est pas là ; il n'est jamais là ; il est partout, excepté où on l'a mis. Il est dans les rues, dans les maisons, dans les chambres.

« Et elle se leva désespérée, sûre, maintenant, de le rencontrer partout, excepté dans le cimetière. »

Comme on est en droit de s'y attendre, loin de s'amender, l'état mental de la malade s'aggrave, cet effort de défense ayant concentré plus que jamais son attention sur l'idée parasite.

« Longtemps elle se refusa à son amant.

« Elle souffrait autant que lui de ne point se donner. Mais elle craignait de voir revenir le mort. Elle

trouva des prétextes gauches pour différer les rendez-vous, et puis elle avoua qu'elle avait peur. »

Elle apparaît dans un état permanent de tension émotive, d'attente anxieuse, à caractère diffus.

« Elle regarda, par la fenêtre, la pelouse et les grands arbres !

« — Qu'est-ce que c'est, demanda-t-elle, que cette grosse boule sombre, dans le peuplier ?

« — C'est du gui, ma chérie.

« — On dirait un animal pelotonné autour de la branche, et qui la ronge. C'est désagréable à voir...

« Il se passait encore en elle et autour d'elle des choses troublantes. Dans la rue, un barbet la suivait qui apparaissait et s'évanouissait tout à coup. Un matin, qu'elle était couchée, sa mère lui dit : « Je vais chez la modiste », et sortit. Deux ou trois minutes après, Félicie la vit, qui rentrait dans la chambre comme si elle y avait oublié quelque chose. Mais l'apparition s'avança sans regard, sans paroles, sans bruit et disparut en touchant le lit. Elle eut des illusions plus inquiétantes : un dimanche, elle jouait en matinée, dans *Athalie*, le rôle du jeune Zacharie. Quand elle entra en scène, elle vit distinctement Louise Dalle, coiffée du turban de Jozabeth, charger un revolver devant le trou du souffleur. Elle eut le jugement assez ferme et l'esprit assez présent pour écarter cette vision absurde, qui disparut. Mais elle dit ses premiers vers d'une voix éteinte. »

Ligny, lui, la presse de reprendre la vie d'autrefois.

Un jour « il l'entraîna sur le divan. Elle le sentait qui, glissant à ses pieds, coulait sur elle des mains

inhabiles d'impatience, et elle le laissait faire, inerte, découragée, prévoyant que c'était inutile. Les oreilles lui tintaient comme une clochette. Le tintement cessa et elle entendit à sa droite une voix étrange, claire, glaciale, dire : « Je vous défends d'être l'un « à l'autre. » Il lui sembla que la voix parlait de haut dans une lueur, mais elle n'osa tourner la tête. C'était une voix inconnue. Involontairement, et malgré elle, elle chercha à se rappeler sa voix à lui, et s'aperçut qu'elle en avait oublié le son, qu'elle ne pourrait jamais le retrouver. Elle pensa : « C'est peut-être la voix qu'il a maintenant. » Effrayée, elle ramassa vivement sa jupe sur ses genoux. Mais elle se retint de crier et ne parla pas de ce qu'elle venait d'entendre, de peur qu'on ne la crût folle et parce qu'elle discernait tout de même que ce n'était pas réel ».

Remarquons, en passant, l'addition aux hallucinations visuelles habituelles, d'hallucinations auditives, en l'espèce une hallucination auditive élémentaire, tout d'abord, puis une hallucination auditive verbale unilatérale (voix inconnue, mais vite attribuée au suicidé), événement qui ne saurait être indifférent, car il y a là un indice de chronicité et la raison d'un pronostic alarmant.

Remarquons aussi les efforts que fait la malade pour dominer ses hallucinations, en atténuer les effets émotifs et les dissimuler : moyens de défense de l'obsédée qui s'ajoutent à ses efforts pour les prévenir. Elle va jusqu'à appeler son amant à son secours :

« Mais chasse-le, toi ! Tu es un homme, tu sais ce qu'il faut faire. Chasse-le ! Tu l'as tué, ce n'est pas moi. C'est toi. Tue-le donc tout à fait... Je deviens folle. »

Déçu, frustré, humilié, Ligny finit par l'abandonner et gagne l'ambassade de La Haye.

Et Félicie de devenir sombre, maussade et chagrine. Sa santé générale s'altère. Son amour s'irrite et devient douloureux.

« Elle se desséchait, en proie aux images brûlantes », bourdonnements d'oreilles, palpitations, rumination érotique.

« Elle se sentait à l'estomac des brûlures. Elle souffrait d'étouffements; parfois, sans cause, une angoisse invincible la prenant aux entrailles, son cœur battait d'un mouvement fou, et elle craignait de mourir. »

Le docteur Trublet la soignait avec une prudence attentive. Et nous le voyons, ici, faire appel à toutes les ressources de la persuasion, de l'hétéro et de l'auto-suggestion :

Il fait d'abord appel à sa raison. « Un jour, il parvint à lui faire comprendre la manière dont les images se forment dans le cerveau et comment ces images ne correspondent pas toujours à des objets extérieurs, ou du moins n'y correspondent pas toujours avec exactitude.

« Les hallucinations, ajouta-t-il, ne sont le plus souvent que de fausses perceptions. On voit ce qui est, mais on le voit mal, et l'on fait d'un plumeau une tête hérissée; d'un œillet rouge, la gueule d'un

monstre; d'une chemise, un fantôme dans son linceul. Insignifiantes erreurs! »

Mais cette définition est bien plutôt celle de l'illusion, car il est classique, depuis Esquirol et Ball, de définir l'hallucination : une perception sans objet, une erreur totale des sens, une perception extériorisée; l'illusion, une perception avec objet, mais erronée, une erreur partielle des sens, ou, si l'on veut, avec Régis, la fausse perception d'une sensation réelle. Et on ne cesse de répéter la comparaison ingénieuse de Lasègue :

« L'illusion est à l'hallucination ce que la médisance est à la calomnie. L'illusion s'appuie sur la réalité, mais elle la brode; l'hallucination invente de toutes pièces, elle ne dit pas un mot de vrai. »

Mais, à vrai dire, il est une circonstance atténuante pour le médecin de France : cette distinction, très nette dans les cas extrêmes, l'est beaucoup moins dans une foule de cas intermédiaires et les psychiatres ne sont pas rares qui se demandent, avec Chaslin, si hallucinations et illusions sont de pathogénie tellement différente : « L'hallucination ayant toujours une sollicitation occasionnelle, extérieure au centre sensoriel, soit dans le monde extérieur, soit dans les terminaisons nerveuses du patient. »

A la théorie psychique de l'hallucination, considérée comme phénomène purement intellectuel, comme la reviviscence d'une idée, s'est substituée d'abord la théorie psycho-sensorielle de Baillarger, qui voit en elle un phénomène mixte, c'est-à-dire

constitué à la fois par un élément sensoriel et un élément psychique; puis la théorie physiologique de Tamburini et de Séglas, qui place la cause fondamentale des hallucinations dans un état d'excitation des centres sensoriels corticaux, ayant pour point de départ, aussi bien les organes périphériques de la sensibilité que les voies conductrices ou les centres eux-mêmes. Et tant d'autres théories se pressent, de Rancoroni, de Tanzi, qui innocentent fort les incertitudes de France !

A cette psychothérapie rationnelle, aux appels à la raison, la malade obéit :

« Elle trouva dans ces raisons la force de mépriser et de dissiper ses visions de chiens, de chats ou de personnes vivantes et familières. Mais elle craignait de revoir le mort. Et les terreurs mystiques, nichées dans des plis obscurs de son cerveau, étaient plus fortes que les démonstrations du savant. »

Le bon Socrate renforce sa thérapeutique :

« Prendre des distractions, voir des amis, et, de préférence, des amis agréables, et fuir, comme ses deux plus perfides ennemis, l'ombre et la solitude. » Et il ajouta cette prescription : « Surtout évitez les personnes et les choses qui peuvent avoir quelque rapport avec l'objet de vos visions. » Et il met en œuvre la persuasion : il affirme la guérison — et la suggestion, puisque ce qui a été créé par la suggestion est de nature à être détruit par la suggestion.

« — Alors vous me guérirez, mon bon Socrate ?

« — Vous vous guérirez vous-même, mon enfant. Vous vous guérirez, parce que vous êtes laborieuse,

raisonnable et courageuse. Mais oui, vous êtes à la fois peureuse et brave. Vous avez peur du danger, mais vous avez du cœur à vivre. Vous guérirez parce que vous n'êtes pas en sympathie avec le mal et la souffrance. Vous guérirez parce que vous voulez guérir.

« — Vous croyez qu'on guérit quand on veut ?

— Quand on veut d'une certaine façon, intime et profonde, quand ce sont nos cellules qui veulent en nous, quand c'est notre inconscient qui veut ; quand on veut avec la volonté sourde, abondante et pleine de l'arbre vigoureux qui veut reverdir au printemps ».

Mais la guérison n'est pas acquise : c'est à des troubles de la sensibilité intérieure que se rattachent maintenant, commente Rémond (de Metz), les phénomènes d'obsession et l'idée d'une action occulte des portraits du mort :

« Tout à coup elle pensa à Chevalier et elle sentit comme une influence de lui qui se coulait le long des murs de la chambre. Elle crut voir que la clarté de la veilleuse en était obscurcie. C'était moins qu'une ombre et c'était inquiétant. L'idée la traversa tout à coup que cette chose subtile venait des portraits du mort. »

Elle en fait le compte, les recherche, les découvre, les détruit par le feu.

Quand les portraits se furent envolés dans la flamme, sans forme ni matière, « elle respira largement ». « Elle croyait bien, cette fois, avoir ôté

au mort jaloux la substance de ses apparitions et s'être délivrée de l'obsession. »

La destruction des portraits constitue, en fait, un geste libérateur. Il a provoqué une suggestion qui agit en sens inverse des précédentes, et réalise ce que la visite au cimetière n'avait pu faire. Sous l'influence de cette modification bienfaisante du contenu de son subconscient, ou, pour mieux dire, grâce à cette acquisition récente qui est venue se superposer, avec sa valeur libératrice, aux acquisitions terrifiantes, plus anciennes et ainsi refoulées, l'état de Nanteuil s'améliore.

La distraction professionnelle y ajoute ses heureux effets. Elle vivait dans une fièvre de travail, quand Ligny annonça son retour. Rendez-vous dans une garçonnière.

« — Tu es guérie maintenant ?

« — Oui, oui, je suis guérie.

« Elle se jeta au côté de son ami. Abandonnée et souple, elle renversa la tête, offrant aux baisers ses yeux voilés de cils ombreux et sa bouche entr'ouverte où luisait un humide éclair.

« Tout à coup elle se dressa sur ses genoux. Ses prunelles fixes étaient pleines d'une horreur indicible. De sa gorge sortit un cri rauque, suivi d'une plainte douce et longue comme un son d'orgue. Elle montra du doigt, en détournant la tête, la fourrure blanche étendue au pied du lit.

« — Là ! Là !... Il est couché en chien de fusil, la tête trouée... Il me regarde en riant, avec du sang au coin de la bouche...

« Ses yeux, grands ouverts, roulèrent tout blancs. Son corps se tendit en arc, et, quand il eut repris sa souplesse, elle tomba comme morte. »

Ainsi éclate la diagnostic qui a rôdé au long de cette véritable observation médicale, conduite avec tant de sens clinique : la crise hystérique dont nous avons senti la longue incubation, avec *l'aura hysteria*, le cri, l'opisthotonos, l'arc de cercle de tous les temps, depuis la pythie de Delphes, comme il est reproduit sur les murs de la Salpêtrière et dans cette estampe du xvii^e siècle que rappelle Laignel-Lavastine, dans ses *Leçons cliniques de la Pitié* (1927), le retour rapide à l'activité physique et intellectuelle.

Mais crise hystérique réduite à la période tonique, épileptoïde de *l'hysteria major*, suivie bientôt de la résolution musculaire, et privée de la phase de clownisme, des attitudes illogiques, des attitudes passionnelles, et des poses plastiques du tableau d'André Bouillet (*Une leçon clinique à la Salpêtrière*).

C'est que les hystériques d'Anatole France, bien que contemporaines des scènes théâtrales et dramatiques de la Salpêtrière, semblent n'être pas de « la bonne époque », mais plus rapprochées de nous, assagies déjà par le sens critique de Babinski et de l'Ecole de Nancy. France semble leur avoir imposé son sens de la mesure et des bienséances, avec l'accent de la sincérité.

Dès lors, c'est fini : Nanteuil et Ligny ne seront plus jamais l'un à l'autre. Le mort ne veut pas.

Où sa psycho-névrose conduira-t-elle la jeune malade?

— Vers une guérison définitive ou intermittente?

— Versera-t-elle dans la folie : délire systématisé ou mélancolie anxieuse, pour finir dans la démence ou par le suicide, à la manière de son persécuteur?

Satire Médicale

..... *Je soutiens*
Qu'il faut de tout aux entretiens.

LA FONTAINE

Apollon ne tend pas toujours son arc pour punir.
Quelquefois il réveille sa lyre endormie.

OÙ L'ON VOIT, A PROPOS D'UN ROI NEURASTHÉNIQUE,
QU'IL Y A MÉDECIN ET MÉDECIN

Il y a :

« Cet excellent docteur Nozière », pétri de désintéressement et d'humilité, étranger aux affaires, enclin aux spéculations pures;

« Ce bon Socrate », à la philosophie sceptique, bienveillante et sereine, lui aussi rebelle à tout négoce et trafic, se répandant volontiers en idées générales;

« Le médecin de campagne, » à l'apostolat à la fois sévère et charitable, véritablement courbé sur son sillon.

Le docteur Fornerol, « infatigable visiteur des
« souffrants, qui apportait avec lui l'espérance et
« le réconfort » — « ami de tous ses concitoyens ».

Mais il y a les autres :

A côté des petits, vers qui penche plus volontiers la sympathie et qui semblent n'avoir pas de buts « temporels », qui croient n'avoir rien donné aux malheureux quand ils ne se sont pas donnés eux-mêmes, il y a les grands, les superbes, que guettent l'*invidia medicorum* et la critique maligne.

Les grands, le Parisien France ne pouvait les ignorer. Il aimait trop les médecins pour ne les point châtier à l'occasion, en leur disant leurs vérités, pour rester aveugle à leurs travers et pour que sa verve épargnât un « caractère » bien parisien : le « patron », le pontife, l'officiel, le prince de la science. Ce type, ses relations l'offraient volontiers à son examen et à sa critique : avenue de la Reine-Hortense, aujourd'hui avenue Hoche, passaient Charcot, Debove, Pozzi, Georges Dumas, Albert Robin. Widal lui parlait de Pasteur; Etienne Burnet, des progrès de la bactériologie; Guglielmo Ferrero, gendre de Lombroso, l'entretenait de la *nuova scuola* anthropologique. Le docteur Couchoud était son ami. Il fréquentait Péan, Richet, Roubinovitch, Gosset. Bouchard, Doyen, Dieulafoy, Grasset, Déjerine, Brissaud, Dupré, Maurice de Fleury éblouissaient.

Quel précieux champ d'observation dans les salons de M^{me} de Loynes où le présenta Jules Lemaitre, chez M^{me} Aubernon (rue d'Astorg) et surtout chez M^{me} de Caillavet, qui fut pour Anatole France ce que M^{me} Récamier fut pour Chateaubriand, M^{me} de Loynes pour Jules Lemaitre.

Balzac avait déjà étudié avec dilection les grands dignitaires de la médecine :

C'est le chirurgien Desplein qui « passa comme un météore dans la science » et qui s'en alla sans héritiers, emportant tout avec lui, car, dit Balzac, « la gloire des chirurgiens ressemble à celle des acteurs, qui n'existent que de leur vivant... » comparables encore aux grands chanteurs, aux virtuoses « héros du moment », « génies transitoires ».

C'est Horace Bianchon, « un des flambeaux de l'Ecole de Paris », l'enfant gâté de Balzac, qu'il a pétri de toutes les qualités, et si vivant dans son esprit et dans son cœur, qu'on raconte que, à son lit de mort, les médecins appelés lui donnant l'impression de l'indécision et de l'ignorance de son tempérament, le grand romancier s'écria : « Que ne m'amenez-vous Bianchon : il me connaît, lui ! »

C'est Minoret, médecin de l'empereur, membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, chevalier de l'ordre de Saint-Michel.

Ce sont Brisset, l'organiciste, Cameristus, le vitaliste et Maugredie, l'empirique, les représentants des trois systèmes de philosophie médicale entre lesquels flottaient les connaissances humaines du temps et que Balzac a mis en présence dans *la Peau de chagrin*.

Leur consultation au chevet de Raphaël de Valentin, atteint de tuberculose pulmonaire, ne laisse pas de rappeler celle de Machellier, de Saumon et de Rodrigue auprès du neurasthénique Chris-

tophe V. (*La Chemise*, conte inclus dans l'ouvrage qui a pour titre *les Sept femmes de la Barbe bleue*).

Chercher, sous les noms imaginés par le romancier, les personnages réels, est jeu plein d'attraits.

Dans le Desplein de Balzac, on s'accorde à reconnaître Dupuytren, qui, en vérité, n'est pas mort tout entier.

La plupart des peintres de caractères ont suscité des chercheurs de clés et, d'ailleurs, opposé à ces curiosités de véhémentes protestations.

Dans le préface du discours de réception à l'Académie française, La Bruyère se défend de faire des personnalités dans *les Caractères* :

« J'ai pris un trait d'un côté et un trait d'un autre, dit-il; et, de ces divers traits, qui pouvaient convenir à une même personne, j'en ai fait des peintures vraisemblables. »

Molière, pareillement, se défend de toucher aux personnes : « Ses personnages, dit-il, sont des « fantômes » où son imagination groupe les traits observés de divers côtés, types généraux dont les copies foisonnent autour de nous. » (*Critique de l'Ecole des femmes*.)

« Pour ce qui est de France, il convient, avant de se s'engager dans une voie séduisante — nous écrivait Jacques Lion, à qui rien de ce qui touche le maître n'est étranger et qui a donné à ses soins, à son pieux attachement, la devise *Franciæ lumini sacrum* — il convient de « partir de ce principe qu'il n'y a, à proprement parler, pas de portrait de personnage réel dans l'œuvre d'Anatole France, cette

manière étant tout à fait contraire à son habitude et à son caractère. Choulette n'est pas Verlaine, puisqu'il est aussi Nicolardot. Colomban n'est pas seulement Zola. Bergeret n'est pas toujours (il s'en faut) Anatole France. Thérèse Martin-Bellême n'est qu'un reflet de M^{me} Arman de Caillavet, et le docteur Trublet fait à peine penser au docteur Maurice de Fleury. »

N'empêche que, dans cette petite comédie de mœurs qu'est *la Chemise*, s'il convient de discerner dans l'aéropage convié autour du roi Christophe V et, au sens de Jacques Lion, moins des portraits psychologiques réels que « des réminiscences d'aspect physique, de traits de caractère, de spécialisation médicale ou de thérapeutique, » qui se superposent dans la mémoire, se fondent et se composent en portrait, on ne saurait se défendre, sans renouveler le jeu du temps des *Caractères* et des sermons de Bourdaloue, d'évoquer certains personnages bien connus, de trouver des noms à certains croquis, à certaines esquisses de silhouettes contemporaines, de déchiffrer enfin ces portraits qu'on pourrait dénommer « composites », par assimilation à cet ordre d'architecture inventé par les Romains, où le chapiteau, ayant, au bas, les feuilles d'acanthé corinthiennes, se termine, en haut, par la volute ionique.

Et prenons garde, sans plus tarder, que les types médicaux de France sont peints par un observateur plus amusé qu'amer, de qui la satire sera bénigne

et l'ironie philosophique pénétrée de l'indulgence et de la douceur coutumières.

S'ils ont des travers, ils sont loin d'affecter les dehors de ces hommes d'affaires de qui Cicéron disait : *Omnes vias pecuniæ norunt*. « Ingénieux mélange de nature », parce que créatures humaines, s'ils contiennent des imperfections, ils peuvent contenir des trésors et, à la manière des « princes » de Balzac, réaliser des hommes de bien, et, en vérité, des « maîtres ».

Aux derniers jours de sa vie, France n'a jamais pour eux que des appellations pleines de sérieuse considération avec, sans doute, la nuance ironique qui survit à sa santé : « Ses médecins sont des Hippocrate et des Galien, conte Jean-Jacques Brousson. Le sien — il en change assez souvent — c'est toujours « mon sauveur », « l'homme qui m'a tiré des portes du tombeau. »

Mais, étudions la maladie du roi et assistons à la consultation.

« Quatrefeuilles, soupira le roi, je me suis plu d'abord à me fatiguer, puis à me reposer. Maintenant, je ne trouve d'agrément ni à l'un, ni à l'autre. Toute occupation a pour moi le vide de l'oisiveté, et le repos me lasse comme un pénible travail... »

« ... Christophe V ne goûtait nulle joie au monde. Plongé dans un abattement profond, il lui arrivait souvent de dire : « J'ai constamment des verres noirs devant les yeux, et sous les cartilages de mes côtes, je sens un rocher où s'assied la tristesse. »

« Il perdait le sommeil et l'appétit... Il se plaignait

de maux de reins et de pesanteurs d'estomac, se sentait faible, avait la respiration courte et des battements de cœur.

« Par moments, les insipides bouffées d'une chaleur molle lui montaient au visage.

« Je ressens, disait-il, un mal sourd, continu, tranquille, auquel on s'habitue, et que traversent, de temps à autre, les éclairs d'une douleur fulgurante. De là ma stupeur et mon angoisse. »

« La tête lui tournait, il avait des éblouissements, des migraines, des crampes, des spasmes et des élancements dans les flancs, qui lui coupaient la respiration » : Voilà plus de « stigmates » que n'en sut découvrir Charcot.

Les deux premiers médecins du roi, le docteur Saumon et le professeur Machellier, diagnostiquèrent la neurasthénie.

Aussi bien étaient-ils enclins à ce diagnostic parce qu'ils savaient d'un prince *mulierarius* pour qui il n'était de plaisir que de fatigue et de surmenage, et qui, en femmes, aimait longtemps la nouveauté, jusqu'au jour où il s'aperçut qu'une femme nouvelle n'était plus une nouveauté et que le changement lui-même avait sa monotonie.

« Unité morbide mal dégagée, dit le docteur Saumon. Entité nosologique insuffisamment définie, par là même insaisissable...

Le professeur Machellier l'interrompit :

« — Dites, Saumon, véritable Protée pathologique qui, comme le Vieillard des mers, se transforme sans cesse sous l'étreinte du praticien et revêt les

figures les plus bizarres et les plus terrifiantes; tour à tour vautour de l'ulcère stomacal ou serpent de la néphrite, soudain elle dresse la face jaune de l'ictère, montre les pommettes rouges de la tuberculose ou crisper des mains d'étrangleuse qui feraient croire qu'elle a hypertrophié le cœur; enfin, elle présente le spectre de tous les maux funestes au corps humain, jusqu'à ce que, cédant à l'action médicale et s'avouant vaincue, elle s'enfuit sous sa véritable figure de singe des maladies. »

Neurasthénie ! Affection devenue aussi suspecte et aussi rare que l'hystérie, mais qui, depuis Beard, qui a créé le mot en 1868, Huchard qui l'a vulgarisée en 1883, Charcot en 1888-1889, a été l'euphémisme le plus en faveur auprès des malades, parce que vague et imprécis, adaptable à toutes les circonstances, dissimulateur facile, complaisant et quasi-élégant de maints désordres psychiques, offensants pour l'amour-propre ou la réputation, et auprès du médecin, qui trouvait en lui un masque commode à sa méconnaissance de la psychiatrie.

Et comme il est dans le destin des psycho-névroses, en attendant le pire, d'être « démembrées » et moquées, son tour est venu après l'hystérie et, principalement par l'œuvre de Maurice de Fleury (1923), ses membres épars ont été dispersés vers la paralysie générale, la confusion mentale, la cyclothymie et, singulièrement, la dépression mélancolique, si bien qu'on ose à peine prononcer son nom primitif.

Mais, en vérité, France a mis, à plaisir, dans la maladie de Christophe V tout ce que peut contenir

la neurasthénie qui, gouffre sans fond, ne refusait rien.

Les médecins consultants lui accolent les épithètes à la mode de « Protée pathologique » et de « singe des maladies », qui étaient plutôt, cependant, la propriété de l'hystérie. L'hystérie-protée régnait à la Salpêtrière avec l'hystérie-singe, dont Bodin, l'un des plus farouches persécuteurs des hystériques, avait pu dire, dès le xvi^e siècle, qu'elle était toujours une dans le temps et dans l'espace : « comme un singe est toujours un singe, qu'il soit habillé de toile ou de pourpre ».

Mais ces qualificatifs débordaient volontiers sur la maladie de Beard : « S'il est une maladie protéiforme, disait Huchard, changeante et mobile dans ses manifestations, capricieuse dans ses allures, inconstante dans sa durée et son intensité, c'est bien le nervosisme chronique ou neurasthénie... Maladie confuse, vague, indécise, sans limites fixes, remarquable par la richesse de ses manifestations (*non morbus, sed morborum cohors*), la multiplicité des souffrances, spasmes, viscéralgies, malaises sans nom qui finissent par constituer ce qu'un médecin, connu pour son état névropathique, appelait le supplice des nerfs (*supplicium neuricum*). Chez ces malades, l'état de souffrance est général. Tous les organes peuvent être atteints tour à tour, sans altération matérielle, souvent sans localisation possible, si bien qu'on peut dire de cet état nerveux ce que Mead disait de l'hypocondrie : « *non unam sedem habet, sed morbus totius corporis est.* » .

Tel va nous apparaître notre royal malade :

« Il me semble, dit un jour, à ses médecins, Christophe V, étendu sur une chaise longue, il me semble qu'une nichée de rats me grignotent les entrailles, pendant qu'un nain horrible, un kobold en capuchon, tunique et chausses rouges, descendu dans mon estomac, l'entame à coups de pic et le creuse profondément.

« — Sire, dit le docteur Saumon, c'est une douleur sympathique.

« — Je la trouve antipathique, répondit le roi.

« Le professeur Machellier intervint :

— Ni l'estomac, Sire, ni l'intestin de Votre Majesté n'est malade, et, s'ils vous causent une souffrance, c'est, disons-nous, par sympathie avec votre plexus solaire, dont les innombrables filets nerveux, emmêlés, embrouillés, tiraillent dans tous les sens l'intestin et l'estomac, comme autant de fils de platine incandescent.

« — La neurasthénie, dit Machellier, véritable Protée pathologique... »

Mais le roi les congédia tous deux.

« Le docteur Saumon était beau, gracieux, charmant, aimé des dames en qui il s'aimait. Savant élégant, médecin mondain, il reconnaissait encore l'aristocratie dans un cœcum et dans un péritoine, et observait exactement les distances sociales qui séparent les utérus.

« De belles moustaches couronnaient son sourire éternel et victorieux.

« Il préconisa le sulfure de carbone et le chlorure de méthyle. »

— C'est Bouchard, avance le professeur Rémond (de Metz) : il le devine aux traits d'ordre mondain et à ce sulfure de carbone qui appartenait à l'arsenal thérapeutique de la dilatation de l'estomac, des fermentations des voies digestives — ajoutons, de la neurasthénie elle-même, puisque, pour Bouchard, l'auto-intoxication par dilatation gastrique déterminait volontiers l'épuisement du système nerveux.

Et retenons encore que le chlorure de méthyle, que Debove, dès 1884, avait vanté dans le traitement des névralgies et dont Bailly (de Chambly) avait facilité l'application en imaginant le stypage, était volontiers prescrit par Bouchard, aussi bien que par Widal, Dieulafoy, Bucquoy, Féréol, Lailler, Pozzi.

Mais pourquoi ce docteur Saumon ne serait-il pas Dieulafoy?

La Chemise est de 1909 et le séduisant, l'irrésistible Dieulafoy, qui avait pris possession, dès 1887, de la chaire de Peter, était dans toute sa gloire.

Versé, lui aussi, dans les élégances mondaines, n'eut-il pas le privilège, environ les années 1867, d'être embrassé par l'impératrice, jalouse de marquer son admiration, au cours d'une épidémie de diphthérie, à l'interne qu'on voulut bien offrir à son auguste baiser, en l'hôpital qui portait son nom?

« Le professeur Machellier, petit, gros, court, en forme de pot, parleur abondant, était plus fat que son collègue Saumon. » Plus loin, France

ajoute à sa physionomie « deux cornes de cheveux noirs collés sur le crâne. »

« Il avait les mêmes prétentions et plus de peine à les soutenir. Ils se haïssaient; mais, s'étant aperçus qu'en se combattant l'un l'autre ils se détruisaient tous deux, ils affectaient une entente parfaite et une communion plénière de pensées : l'un n'avait pas plutôt exprimé une idée, que l'autre la faisait sienne. Bien qu'ayant de leurs facultés et de leur intelligence une mésestime réciproque, ils ne craignaient pas de changer entre eux d'opinion, sachant qu'ils n'y risquaient rien et ne perdraient ni ne gagneraient au change, puisque c'étaient des opinions médicales.

Au début, la maladie du roi ne leur causait pas d'inquiétude. Ils comptaient que le malade en guérirait pendant qu'ils le soigneraient et que cette coïncidence serait notée à leur avantage. »

Le professeur Machellier, lui, était pour les opiacés, le chloral et les bromures.

— « C'est Charcot, » dit Rémond (de Metz).

Les bromures n'étaient-ils pas l'arme favorite de l'école de la Salpêtrière, qui la dirigeait volontiers contre ce « Protée » qu'était l'hystérie?

Mais, pourquoi pas Debove? Car nous avons peine à reconnaître, dans le portrait physique de France, ce « conquérant pacifique au masque de César » que peint Maurice de Fleury dans *le Médecin (trois médailles)*.

Or, « à cette époque, le docteur Rodrigue étonnait l'univers. On le voyait presque en même temps dans

tous les pays du globe. Il faisait payer ses visites d'un prix tel que les milliardaires reconnaissent sa valeur. Ses confrères du monde entier, quoi qu'ils pussent penser de son savoir et de son caractère, parlaient avec respect d'un homme qui avait porté à une hauteur inouïe jusque-là les honoraires des médecins; plusieurs préconisaient ses méthodes, prétendant les posséder et les appliquer à prix réduits et contribuaient ainsi à sa célébrité mondiale. Mais, comme le docteur Rodrigue se plaisait à exclure de sa thérapeutique les produits de laboratoire et les préparations des officines pharmaceutiques, comme il n'observait jamais les formules du Codex, ses moyens curatifs présentaient une bizarrerie déconcertante et des singularités inimitables. » C'était « le docteur mondial ».

« Il était plus jeune et plus beau que le docteur Saumon, avec un air plus fier et plus noble.

« Par respect pour la nature, à laquelle il obéissait en toutes choses, il laissait croître ses cheveux et sa barbe, et ressemblait à ces philosophes antiques que la Grèce a figurés dans le marbre. »

« C'est Doyen, » pense Rémond (de Metz).

Il se peut. Mais le docteur Dide (de l'asile d'aliénés de Braqueville-Toulouse), avec qui je me suis entretenu du problème, voit plutôt dans Rodrigue un « produit complexe » qui évoque à la fois : Grasset ou Déjerine, par le physique; Widai, par la situation mondiale; Dupré, par la fantaisie thérapeutique. Mais, s'il fallait choisir, c'est à un autre qu'il faudrait songer : « au médecin artiste, spirituel, déconcertant,

prodigieusement doué que fut Brissaud et qui représenterait la synthèse la plus vraisemblable. »

« Ce charmant Brissaud », aux termes de Maurice de Fleury, « incarnation même de la science, de l'intelligence, de la gaieté de ce pays. »

Le docteur Rodrigue est proposé au roi. Mais Christophe V s'en tient à ses médecins ordinaires : « Je les connais, dit-il, je sais qu'ils ne sont capables de rien ; tandis que je ne sais pas ce dont est capable ce Rodrigue. »

« Une nuit, il jeta par la fenêtre leurs potions, leurs globules et leurs poudres, qui remplissaient la chambre d'une odeur fade et triste. »

Et, ici, le royal malade rencontre ce docteur Dumont (de Montreux), modèle du genre neurasthénique, qui insistait lui-même, dans ses lettres nombreuses et prolixes (*Lettres névropathiques* [1877]) sur l'inefficacité de « tous les ingrédients que nous faisons bouillir, filtrer, concasser et moudre » :

« Insinuer, disait ce malade éclairé, insinuer à un malade qui vient de défiler un chapelet de douleurs, qu'il n'est pas malade, est un non-sens ; et donner en même temps à ce non-malade une ordonnance de remèdes ou de drogues, est une dérision. »

Le royal neurasthénique eut dû, néanmoins, retenir la prescription avisée d'hygiène physique et morale de ses médecins ordinaires : « vie sévère (*quibus nervi dolent Venus inimica*), régime tonique, exercice en plein air, emploi raisonné de l'hydrothérapie ». Il ne manque à cette judicieuse ordonnance que

quelque psychothérapie, capable de calmer et de fortifier cette faiblesse irritable.

« Mais, non seulement il ne fit plus rien de ce qu'ils lui ordonnaient, mais encore il prit grand soin d'observer au rebours leurs prescriptions : il demeurait étendu quand ils lui recommandaient l'exercice, s'agitait quand ils lui ordonnaient le repos, mangeait quand ils le mettaient à la diète, jeûnait quand ils préconisaient la suralimentation et montrait à M^{me} de La Poule une ardeur si inusitée qu'elle n'en pouvait croire le témoignage de ses sens et pensait rêver. Pourtant, il ne guérissait point, tant il est vrai que la médecine est un art décevant et que ses préceptes, en quelque sens qu'on les prenne, sont également vains. Il n'en allait pas plus mal, mais il n'en allait pas mieux. »

Boutade à l'endroit de la thérapeutique en général, mais qui se doit entendre seulement de la thérapeutique particulière à la neurasthénie ! car c'est précisément le propre des états neurasthéniques — où tout est contradictoire — de répondre aux agents thérapeutiques par des réactions inattendues. Les doses médicamenteuses n'ont plus leurs effets ordinaires. Le réactif, qui est le malade, ne répond pas, répond mal ou paradoxalement aux sollicitations thérapeutiques. C'est ce que Huchard a appelé : l'ataxie thérapeutique. Comment, en ces rencontres étonnantes, démêler ce qui est un effet de l'art et ce qui vient de la fortune, ce qui est l'effet du médecin, de ce qui vient de la maladie ?

Or, ses douleurs abondantes et variées ne quit-

taient pas le royal malade. « Il se plaignait de ce qu'une fourmilière s'était établie dans son cerveau et que cette colonie industrielle et guerrière y creusait des galeries, des chambres, des magasins, y transportait des vivres, des matériaux, y déposait des œufs par milliards, y nourrissait les jeunes, y soutenait des sièges, donnait, repoussait des assauts, s'y livrait des combats acharnés. Il sentait, disait-il, quand une guerrière tranchait, de ses mandibules acérées, le dur et mince corselet de l'ennemie. »

Mais, ce sont là altérations de la sensibilité interne (délire de zoopathie interne) qui ne laisse pas d'orienter notre esprit vers cette maladie de la cénesthésie qui a nom mélancolie.

Le roi redemande des potions et se remet au régime. Il prend avec zèle des pilules de nitrate d'aconitine « qui étaient alors dans leur claire nouveauté et leur radieuse jeunesse ».

En ces temps, l'aconitine, en dépit du caractère délicat de sa posologie et de son administration, paraissait indiquée dans la plupart des maladies où il convenait d'atténuer la sensibilité, si son action analgésique apparaît, aujourd'hui, élective et manifeste exclusivement dans la sphère du trijumeau.

Cette thérapeutique déterminait « un tel accès de suffocation que la langue lui sortait de la bouche et les yeux de la tête — symptômes qui peuvent bien être ceux d'une intoxication par l'azotate d'aconitine, due, soit à l'intolérance du malade, soit à une exagération des doses, car très étroite est la marge qui sépare la dose thérapeutique de la dose

toxique. — Intoxication capable de provoquer, en effet, des troubles respiratoires, angoisse, dyspnée, avec des sensations bien caractéristiques du côté de la langue, de la bouche et de la face.

« On mettait son lit debout comme une horloge et son visage congestionné y faisait un cadran rouge. » Attitude, au demeurant, peu indiquée chez un intoxiqué par l'aconitine, qui s'accommoderait plus volontiers de la station couchée.

« — C'est le plexus cardiaque qui est en pleine révolte, dit le professeur Machellier.

« — En grande effervescence, ajouta le docteur Saumon. »

L'aconitine à dose toxique entraîne, en effet, des désordres cardiaques, accélère les mouvements du cœur et en trouble le rythme.

Une croisière procura quelque sédation. « Hors quelques migraines, des névralgies, des rhumatismes et l'ennui de vivre, il se porta passablement. L'automne le rendit à ses anciennes tortures. Il endurait l'horrible supplice d'un homme pris dans les glaces depuis les pieds jusqu'à la ceinture et le buste enveloppé de flammes. Pourtant, ce qu'il subissait avec plus d'horreur encore et d'épouvante, c'était des sensations qu'il ne pouvait exprimer, des états indicibles. Il y en avait, disait-il, qui lui faisaient dresser les cheveux sur la tête. Il était dévoré d'anémie et sa faiblesse croissait chaque jour, sans diminuer sa capacité de souffrir. »

Il fallut bien songer au docteur Rodrigue.

« Le docteur Rodrigue était, à ce moment-là, signalé au Cap, à Melbourne, à Saint-Pétersbourg. »

Câblogrammes, radiogrammes se saisissent de lui, et « le docteur mondial, après avoir fait à ses collègues Saumon et Machellier une visite de déférence insolente, se présenta au palais ». Avec lui, nous entrons dans la psychothérapie : méthode dont France n'ignore ni l'efficacité, ni le grand âge, si nous ouvrons *Thaïs* :

« Flavien, disciple de Paphnuce, s'approcha de Cotta et dit :

« — Illustrissime Seigneur, ce saint homme prend les péchés du monde et guérit les maladies.

« — Par Jupiter ! tu l'entends, Aristée, s'écria Cotta. Le néphélococcygien exerce, contre toi, la médecine ! Que dis-tu d'un confrère si élevé ?

« Aristée secoua la tête :

« — Il est possible qu'il guérisse mieux que je ne fais moi-même certaines maladies, telles, par exemple, que l'épilepsie, nommée vulgairement mal divin, bien que toutes les maladies soient également divines ; car elles viennent toutes des dieux. Mais la cause de ce mal est en partie dans l'imagination, et tu reconnaîtras, Lucius, que ce moine ainsi juché sur cette tête de déesse, frappe l'imagination des malades plus fortement que je ne saurais le faire, courbé dans mon officine, sur mes mortiers et sur mes fioles. Il y a des forces, Lucius, infiniment plus puissantes que la raison et que la science.

« — Lesquelles ? demande Cotta.

« — L'ignorance et la folie, répondit Aristée. »

Ayant examiné le roi :

« Sire, dit le docteur Rodrigue, les médecins qui parlent des maladies, comme les aveugles des couleurs, disent que vous avez une neurasthénie ou faiblesse des nerfs. Mais, quand ils auront reconnu votre mal, ils n'en seront pas plus propres à le guérir, car un tissu organique ne se peut reconstituer que par les moyens que la nature a employés pour le constituer, et ces moyens ils les ignorent. Or, quels sont les moyens, quels sont les procédés de la nature? Elle ne connaît ni la main, ni l'outil; elle est subtile, elle est spirituelle, elle emploie à ses plus puissantes, à ses plus massives constructions, les particules infiniment ténues de la matière, l'atome, le protyle. D'un impalpable brouillard elle fait des rochers, des métaux, des plantes, des animaux, des hommes. Comment? — par attraction, gravitation, transpiration, pénétration, imbibition, endosmose, capillarité, affinité, sympathie. Elle ne forme pas un grain de sable autrement qu'elle n'a formé la voie lactée : l'harmonie des sphères règne dans l'un comme dans l'autre; ils ne subsistent tous deux que par le mouvement des parcelles qui les composent et qui est leur âme musicale, amoureuse et toujours agitée. Entre les étoiles du ciel et les poussières qui dansent dans le rayon de soleil qui traverse cette chambre, il n'y a aucune différence de structure, et la moindre de ces poussières est aussi admirable que Sirius, car la merveille dans tous les corps de l'univers est l'infiniment petit qui les forme et les anime. Voilà, comment travaille la

nature. De l'imperceptible, de l'impalpable, de l'impondérable, elle a tiré le vaste monde accessible à nos sens et que notre esprit pèse et mesure, et ce dont elle nous a faits nous-mêmes est moins qu'un souffle. Opérons comme elle au moyen de l'impondérable, de l'impalpable, de l'imperceptible, par attraction amoureuse et pénétration subtile. Voilà le principe. Comment l'appliquer au cas qui nous occupe? Comment redonner la vie aux nerfs épuisés? C'est ce qu'il nous reste à examiner.

« Et d'abord, qu'est-ce que les nerfs? — Si nous en demandons la définition, le moindre physiologiste, que dis-je? un Machellier, un Saumon nous la donnera. Qu'est-ce que les nerfs? — Des cordons, des fibres qui partent du cerveau et de la moelle épinière et vont se distribuer dans toutes les parties du corps pour transmettre les excitations sensorielles et faire agir les organes moteurs. Ils sont donc sensation et mouvement. Cela suffit pour nous en faire connaître la constitution intime, pour nous en révéler l'essence : de quelque nom qu'on la nomme, elle est identique à ce que, dans l'ordre des sensations, nous appelons joie, et, dans l'ordre moral, bonheur. Où se trouvera un atome de joie et de bonheur, là se trouvera la substance réparatrice des nerfs. Et quand je dis un atome de joie, je désigne un objet matériel, une substance définie, un corps susceptible de passer par les quatre états, solide, liquide, gazeux et radiant; un corps dont on peut déterminer le poids atomique. La joie et la tristesse, dont les hommes, les animaux et les plantes éprouvent

les effets depuis l'origine des choses, sont des substances réelles; elles sont matière, puisqu'elles sont esprit, et que, sous ses trois aspects, mouvement, matière, intelligence, la nature est une. Il ne s'agit donc plus que de se procurer en quantité suffisante des atomes de joie et de les introduire dans l'organisme par endosmose et aspiration cutanée. C'est pourquoi je vous prescris de porter la chemise d'un homme heureux.

« — Quoi! s'écria le roi, vous voulez que je porte la chemise d'un homme heureux?

« — Sur la peau, Sire, afin que votre cuir aride aspire les particules de bonheur que les glandes sudoripares de l'homme heureux auront exhalées par les canaux excréteurs de son derme prospère. Car vous n'ignorez pas les fonctions de la peau : elle aspire et expire et opère des échanges incessants avec le milieu où elle est placée.

« — C'est le remède que vous m'ordonnez, Monsieur Rodrigue?

« — Sire, on n'en saurait ordonner de plus rationnel. Je ne trouve rien dans le Codex qui le puisse remplacer. Ignorant la nature, incapables de l'imiter, nos potards ne fabriquent dans les officines qu'un petit nombre de médicaments, toujours redoutables et non pas toujours efficaces. Les médicaments que nous ne savons pas faire, il faut bien les prendre tout faits, comme les sangsues, le climat de la montagne, l'air de la mer, les eaux thermales naturelles, le lait d'ânesse, la peau de chat sauvage et les humeurs exsudées par un homme heureux... Ne

savez-vous donc pas qu'une pomme de terre crue qu'on porte dans sa poche ôte les douleurs rhumatismales? Vous ne voulez pas d'un remède naturel; il vous faut des remèdes artificiels ou chimiques, des drogues; il vous faut des gouttes et des poudres : vous avez donc beaucoup à vous en louer, de vos poudre et de vos gouttes?... »

« Le roi s'excusa et promit d'obéir.

« Le docteur Rodrigue, qui avait déjà gagné la porte, se retourna :

« Faites-la légèrement chauffer, dit-il, avant de vous en servir. »

Et, tandis que les plus habiles fonctionnaires de la Cour s'évertuent à découvrir la chemise médicale et salutaire, le roi n'allait pas mieux. « La neurasthénie, semblable au Vieillard des mers, prenait, pour le terrasser, des formes diversement terribles. Il se plaignait de sentir tous ses organes, devenus erratiques, se mouvoir sans cesse dans son corps et se transporter à des places inaccoutumées, le rein au gosier, le cœur au mollet, les intestins dans le nez, le foie dans la gorge, le cerveau dans le ventre.

« — Vous n'imaginez pas, ajoutait-il, combien ces sensations sont pénibles et jettent de confusion dans les idées. »

Et quand, enfin, l'homme heureux est découvert — d'ailleurs dépourvu de chemise — nous laissons le roi en proie aux révoltes de son grand sympathique, aux hallucinations cénesthésiques et « dans un état de prostration dont s'alarmait la Cour », en dépit des

plus savantes consultations et des harangues les mieux nourries.

— MORALE : « Les plus beaux traits d'une sérieuse morale sont moins puissants, le plus souvent, que ceux de la satire, et rien ne reprend mieux la plupart des hommes que la peinture de leurs défauts. » (Molière, préface de *Tartufe*.)

AUTRE AMUSEMENT SATIRIQUE

LA SUGGESTIBILITÉ DE M. PIGEONNEAU, DE L'INSTITUT
(in *Balthasar*)

Dans son modeste logis de la « docte » rue Saint-Jacques, du haut duquel il découvre la cime des arbres du Luxembourg, M. Pigeonneau est plongé dans son labeur archéologique, en face d'une statuette représentant la déesse Pacht avec sa tête de chat. Une jeune américaine, miss Morgan, naguère si attentive, en compagnie de son médecin Daoud, fort entêté de magnétisme, d'hypnotisme et de suggestion, à la lecture par M. Pigeonneau, en réunion académique, d'un mémoire sur la toilette d'une dame égyptienne du moyen empire, s'introduit dans son cabinet de travail.

Elle attend de l'archéologue qu'il l'aide à composer un costume égyptien pour un bal costumé, d'une vérité exacte et d'une beauté nitide, stupéfiante.

Ce dernier va s'en défendre. — Mais la visiteuse s'est déjà envolée, après l'avoir invité à se rendre chez elle.

« — Je n'irai point chez cette folle », se dit M. Pigeonneau.

« Le lendemain, il sonnait à la porte de son hôtel.

« — Je savais bien que vous viendriez, Monsieur Pigeonneau.

« Je balbutiai un compliment :

« — Comment refuser à une si charmante personne?

« — Oh ! ce n'est pas parce que je suis jolie qu'on ne me refuse rien. — Mais j'ai des secrets pour me faire obéir...

« — Monsieur Pigeonneau, vous êtes un aimable homme.

« — Faites-moi un petit conte, et je vous aimerai beaucoup, beaucoup, beaucoup...

« — Je ne saurais, lui répondis-je.

Elle haussa ses belles épaules et s'écria :

« — De quelle utilité serait donc la science, si elle ne servait à faire des contes? Vous me ferez un conte, Monsieur Pigeonneau. »

L'académicien se retire, portant en lui l'ordre donné.

Plus tard, les premiers jours du nouvel an, il reçoit un petit chat gris, d'une espèce orientale, accompagné de ces mots :

« Cher Monsieur,

« Je vous envoie un petit chat que le docteur Daoud a rapporté d'Egypte et que j'aime beaucoup. Traitez-le bien par amour pour moi. Baudelaire, le plus

grand poète français après Stéphane Mallarmé, a dit :

Les amoureux fervents et les savants austères
Aiment également, dans leur mûre saison,
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,
Qui, comme eux, sont frileux et, comme eux, sédentaires.

« Je n'ai pas besoin de vous rappeler que vous devez me faire un conte. — Vous me l'apporterez le jour des Rois. Nous dînerons ensemble.

« ANNIE MORGAN.

« *P.S.* — Votre petit chat se nomme Porou. »

Dès lors, l'injonction de miss Morgan, qui a forcé l'entrée de la conscience de l'académicien, et élu domicile dans son subconscient, attend l'occasion de mettre en mouvement son activité automatique. L'ordre sera exécuté.

« Je me demandais en moi-même :

« — Qu'est-ce que cela veut dire?

« Mais je renonçai bientôt à y rien comprendre. Je suis bien bon, me dis-je, de chercher un sens aux folies d'une jeune détraquée. Travaillons. Quant à ce petit animal, madame Magloire, ma gouvernante, pourvoira à ses besoins. Je me remis à un travail de chronologie d'autant plus intéressant pour moi que j'y malmène, quelque peu, mon éminent confrère, M. Maspero. Porou ne quitta pas ma table. Assis sur son derrière, les oreilles droites, il me regardait écrire. Chose incroyable, je ne fis rien de bon ce jour-là. Mes idées se brouillaient; il

me venait à l'esprit des bribes de chansons et des lambeaux de contes bleus. J'allai me coucher assez mécontent de moi. Le lendemain, je retrouvai Porou assis sur ma table et se léchant la patte. Ce jour-là encore, je travaillai mal. Porou et moi nous passâmes le plus clair des heures à nous regarder. Le lendemain alla de même et le surlendemain; bref, toute la semaine. J'aurais dû m'en affliger; il faut confesser que, peu à peu, je prenais mon mal en patience et même en gaieté. La rapidité avec laquelle un honnête homme se déprave est quelque chose d'effrayant. Le dimanche de l'Epiphanie, je me levai tout joyeux et je courus à ma table, où Porou m'avait précédé, selon sa coutume. Je pris un beau cahier de papier blanc, je trempai ma plume dans l'encre et j'écrivis en grandes lettres, sous le regard de mon nouvel ami : *Mésaventures d'un commissionnaire borgne*. Puis, sans que mes yeux quittassent le regard de Porou, j'écrivis tout le jour, avec une prodigieuse rapidité, un récit d'aventures si merveilleuses, si plaisantes, si diverses, que j'en étais moi-même tout égayé. Mon crocheteur borgne se trompait de fardeaux et commettait les méprises les plus comiques. Des amoureux, placés dans une situation critique, recevaient de lui, sans qu'il s'en doutât, un secours imprévu. Il transportait des armoires avec des hommes cachés dedans; et ceux-ci, introduits dans un nouveau domicile, effrayaient de vieilles dames. Mais comment analyser un conte aussi joyeux? Vingt fois j'éclatai de rire en l'écrivant. Si Porou, lui, ne riait pas, son air grave était

aussi plaisant que les mines les plus hilares. Il était sept heures du soir quand je traçai la dernière ligne de cet aimable ouvrage. Depuis une heure, la chambre n'était éclairée que par les yeux phosphorescents de Porou. J'avais écrit aussi facilement dans l'obscurité que je l'eusse pu faire à la clarté d'une bonne lampe. Mon conte une fois terminé, je m'habillai. Je mis mon habit noir et ma cravate blanche; puis, prenant congé de Porou, je descendis rapidement mon escalier et m'élançai dans la rue. Je n'y avais pas fait vingt pas que je me sentis tiré par la manche.

« — Où courez-vous ainsi, mon oncle, comme un somnambule?

« C'était mon neveu Marcel qui m'interpellait de la sorte, un honnête et intelligent jeune homme, interne à la Salpêtrière. On dit qu'il réussira dans la médecine. Et, de fait, il aurait l'esprit assez bon s'il se défiait davantage de son imagination capricieuse.

« — Mais, lui répondis-je, je vais porter un conte de ma façon à Miss Morgan.

« — Quoi! mon oncle, vous faites des contes et vous connaissez miss Morgan? Elle est bien jolie. Connaissiez-vous aussi le docteur Daoud qui la suit partout?

« — Un empirique, un charlatan!

« — Sans doute, mon oncle, mais à coup sûr un expérimentateur extraordinaire. Ni Bernheim, ni Liégeois, ni Charcot lui-même n'ont obtenu les phénomènes qu'il produit à volonté. Il produit l'hypnotisme et la suggestion sans contact, sans

action directe, par l'intermédiaire d'un animal. Il se sert ordinairement pour ses expériences de petits chats à poils ras. Voici comment il procède : il suggère un acte quelconque à un chat, puis il envoie l'animal dans un panier au sujet sur lequel il veut agir. L'animal transmet la suggestion qu'il a reçue, et le patient, sous l'influence de la bête, exécute ce que l'opérateur a commandé.

« — En vérité, mon neveu ?

« — En vérité, mon oncle.

« — Et quelle est la part de miss Morgan dans ces belles expériences ?

« — Miss Morgan, mon oncle, fait travailler Daoud à son profit et se sert de l'hypnotisme et de la suggestion pour faire faire des bêtises aux gens, comme si sa beauté n'y suffisait pas.

« Je n'en entendis pas davantage. Une force irrésistible m'entraînait vers miss Morgan. »

C'est une charge à l'adresse de ceux que Rémond (de Metz) appelle les mystiques de la suggestion. C'est que la suggestion occupait, environ cette époque (M. Pigeonneau a paru dans « le Temps » du 9 janvier 1887), une grande place dans les esprits.

On en disputait en tous lieux et jusque dans le prétoire : de ses effets thérapeutiques, de son rôle dans les déterminations dites volontaires, de l'obéissance à brève ou longue échéance du suggestionné dans l'hypnose, aux injonctions reçues, et des conséquences médico-légales.

La Salpêtrière, avec Brouardel, Gilles de la Tourette, Delbœuf ; l'Ecole de Nancy, avec Bernheim,

Liébeault, Liégeois (de la Faculté de droit) s'échauffaient.

De l'existence des « crimes de laboratoire », c'est-à-dire des crimes suggérés expérimentaux, l'école de Nancy ne doutait pas de conclure à la possibilité de crimes réels, que repoussait la Salpêtrière.

Il était bon que l'ironie vînt rapetisser ce qui s'hypertrophiait démesurément : Rémond (de Metz) rapporte plaisamment qu'on disait que si Bernheim pouvait suggérer à Liégeois, ultra-économe de réputation, de verser une grosse somme d'argent au bureau de bienfaisance, et qu'il s'exécutât, la valeur de la suggestion hypnotique en eût tiré une démonstration sans réplique.

Il était bon que, en cette période de grandeur d'une nouvelle idole — que devait suivre, comme à l'ordinaire, la décadence — l'ironie vînt altérer un injuste rayonnement, l'ironie, « gaieté de la réflexion et joie de la sagesse », sans laquelle le monde serait, au sentiment du « bon maître », comme « une forêt sans oiseaux ».

Le chapitre des hallucinations

Les troubles des perceptions occupent une grande place dans ce qu'on pourrait appeler la sémiologie francienne.

L'œuvre de France est peuplée d'hallucinés :

Hallucinations sensorielles des psychopathes,

Hélène Haviland, dans *Jocaste*;

Félicie Nanteuil, dans *Histoire comique*;

Adrienne Buquet, dans *Crainquebille et plusieurs autres récits profitables*.

Hallucinations cénesthésiques des névropathes,

Le roi Christophe V, dans *la Chemise*.

(*Les sept femmes de la Barbe-Bleue et autres contes merveilleux*.)

Hallucinations des états toxi-infectieux,

Délires hallucinatoires de l'abbé Jérôme Coignard et de Sylvestre Bonnard, au cours de leurs affections thoraciques.

Hallucinations des mystiques,

Paphnuce, dans *Thaïs* — Jeanne d'Arc.

Hallucinations hypnagogiques du petit Pierre.

Hallucinations lilliputiennes de Sylvestre Bonnard.

La curiosité de France s'est même étendue et amusée à nombre d'états mentaux encore mal définis : double vue, suggestion à distance, pressen-

timents véridiques, étranges synchronismes psychiques. Ne voulait-il pas qu'on créât au Collège de France une chaire de télépathie pour quelque élève de Charles Richet? — Mais nous nous détournerons de ce terrain que la science étudiait en ces temps avec plus de zèle que de succès.

Nous avons rencontré, au cours de ce travail, la plupart de ces hallucinés.

Pour ce qui est des mystiques, l'occasion nous est encore offerte de mettre en évidence l'esprit critique et averti de France.

Dans l'histoire du grand saint Antoine, le père des anachorètes, contée dans *la Vie littéraire*, et de Paphnuce, abbé d'Antinoë, contée dans *Thaïs*, se trouvent rassemblés tous les éléments caractéristiques des psychoses mystiques, de la pathogénie au traitement.

Là sont analysés, avec une abondance complaisante, les hallucinations qui se disputent l'esprit de ceux qui se sont retirés au désert pour y consumer leurs jours dans le renoncement, la misère et la pauvreté et pour dépouiller — en vain — l'homme de toute humanité. Anachorètes, ermites, cénobites, se débattent au milieu des visions et des pièges que l'Ennemi du genre humain tend aux serviteurs de Dieu. « En fuyant les hommes, on est sûr de rencontrer les esprits. Les déserts sont peuplés de fantômes. » La femme y est particulièrement active, parce que absente. Entendons le bienheureux Maël, de *l'Île des Pingouins* :

«... La femme est un piège adroitement construit : on y est pris dès qu'on l'a flairé.

« Hélas ! l'attrait délicieux de ces créatures s'exerce, de loin, plus puissamment que de près. Elles inspirent d'autant plus de désir qu'elles le contentent moins. De là ce vers d'un poète à l'une d'elles :

Présente je vous fûis ; absente je vous trouve.

« Aussi voyons-nous, mon fils, que les blandices de l'amour charnel sont plus puissantes sur les solitaires et les religieux que sur les hommes qui vivent dans le siècle. » — « Tout est péril au solitaire. » — « Le Diable (les libertins disent la Nature) est le plus grand peintre de scènes lascives. Il passe tous les maîtres de l'Italie et des Flandres pour les attitudes, le mouvement et le coloris. »

Phénomènes qui se trouvent heureusement traduits par les termes de « rumination érotique du continent », « onanisme cérébral », de Lacassagne.

« Il existe un rapport presque constant entre la folie religieuse et l'excitation sexuelle, à tel point qu'on pourrait croire que ce sont les mêmes cellules cérébrales qui président aux deux phénomènes », écrit Ball dans sa leçon sur « la folie religieuse ».

Les persécutés religieux sont tous ou presque tous des saint Antoine en état de tentation, dit Régis ; ce sont tous ou presque tous des persécutés génitaux.

L'influence du jeûne, de l'abstinence, de la continence, des pieuses mortifications y est nettement marquée, avec, aussi, l'action salutaire de l'alimentation et du travail.

Au désert, saint Antoine « se nourrissait seulement de pain et de sel, avec un peu d'eau. Il ne mangeait qu'une fois le jour, après le soleil couché et restait quelquefois deux ou trois journées sans prendre aucun aliment. Il passait souvent la nuit sans dormir et, s'il se reposait, c'était ou sur la terre nue ou sur des juncs ou sur un cilice.

C'est là qu'il commença à être tenté. »

Démons, femmes le jetaient dans un grand trouble. « Ses hallucinations le fatiguaient beaucoup. Il redoublait d'abstinence pour les combattre, ne se doutant pas que les jeûnes prolongés en fussent la seule cause. »

Pour s'engager d'un degré de plus dans la perfection, il alla se cacher dans un sépulcre : un de ces hypogées des anciens Egyptiens.

« Les diables l'y poursuivirent et il y fut encore plus tourmenté qu'auparavant. Sa jeunesse était loin d'être éteinte et les démons en prenaient avantage sur lui. »

« Si l'on avait un journal du séjour d'Antoine dans l'hypogée, un élève de Charcot ne manquerait pas de constater chez le saint homme une suite logique de désordres nerveux... Nous voyons qu'à l'hallucination chronique s'ajoutait parfois l'état cataleptique. Car, un matin, l'homme qui lui portait à à manger le trouva immobile, ne donnant pas signe de vie. Il le traîna dans l'église du plus proche village. Antoine y recouvra peu à peu l'usage de ses sens. Revenu à lui, il conta que des diables l'avaient

battu toute la nuit et demanda qu'on le remît tout de suite dans son sépulcre. »

Il y demeura jusqu'à l'âge de trente cinq ans. Après quoi, il s'enfonça dans les montagnes.

Les hallucinations l'y suivirent.

« Les démons lui apparaissaient sous des figures de lions, de tigres, de bêtes affreuses qui menaçaient de le dévorer. Il ne les craignait point. Pourtant il souffrait souvent de cruelles blessures qu'il attribuait de bonne foi à la dent et aux griffes de ces démons.

« On peut supposer sans invraisemblance qu'il se blessait ainsi en tombant foudroyé par les accès de la terrible maladie que les médecins du vieil empire memphite nommaient la « maladie divine », l'épilepsie. Mais il était largement payé de ses misères et de ses épouvantes.

« Il avait des extases. Tout à coup, le comble de l'édifice s'ouvrait, une clarté céleste environnait le saint homme. « A cette lumière, dit son biographe, saint Athanase, qui avait vécu près de lui, il reconnaissait la présence de son Sauveur ». Alors il s'écriait, avec la tendresse exquise, la familiarité naïve et les doux reproches des mystiques qui parlent à leur Dieu : « Où étiez-vous, mon bon Jésus ? où étiez-vous ? Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt guérir mes plaies ? »

En somme, Antoine est le prototype des solitaires de la Thébaïde, végétariens et visionnaires.

Ainsi, Paphnuce est-il la proie des chacals, des diables (démonopathie externe — obsession diabolique externe), des tentations, de la soif de Thaïs

dont « il croit voir la chair étinceler dans les lueurs des eaux, parmi les saphirs de la nuit », des pensées immondes, des monstrueux désirs. Hallucinations auditives : ricanements hideux et grands éclats de rire des démons, voix diverses et sons musicaux. Hallucinations tactiles, car les diables accompagnaient parfois de coups leurs railleries et leurs injures obscènes, qui s'ajoutent aux hallucinations visuelles qu'on sait exceptionnelles dans le délire-type de persécution (danseuses au son des violes, des flûtes, des harpes) et qui consomment le malheureux persécuté : « Vois, je suis mystérieuse et belle, lui dit une joueuse de cinnor. Aime-moi. Epuise dans mes bras l'amour qui te tourmente. Que te sert de me craindre ? Tu ne peux m'échapper : je suis la beauté de la femme. — Où penses-tu me fuir, insensé ?

« Tu retrouveras mon image dans l'éclat des fleurs et dans la grâce des palmiers, dans le vol des colombes, dans les bonds des gazelles, dans la fuite onduleuse des ruisseaux, dans les molles clartés de la lune, et, si tu fermes les yeux, tu la trouveras en toi-même. »

« Une nuit (car la nuit est l'amie des fantômes, des hallucinations onoriques), Paphnuce s'aperçut tout à coup que sa joue reposait sur le sein d'une femme. Il reconnut la joueuse de cinnor qui, dégagee à demi, soulevait sa poitrine. Alors, il étreignit désespérément cette fleur de chair tiède et parfumée et, consumé du désir de la damnation, il cria :

« Reste, reste, mon Ciel ! »

Toutes les variétés et tous les degrés d'hallucina-

tions psycho-motrices, simples ou combinées, décrites par Séglas, se retrouvent ici.

A toutes ces sensations hallucinatoires pénibles, sont opposés des moyens de défense.

Autour du stylite néphélococcygien s'agite tout un monde de névropathes, d'épileptiques, de choréiques, d'hystériques :

« Dès qu'ils apercevaient la stèle, ils étaient saisis de convulsions, se roulaient à terre, se cabraient, se mettaient en boule. Et, chose à peine croyable ! les assistants, agités à leur tour par un violent délire, imitaient les contorsions des épileptiques. Moines et pèlerins, hommes, femmes, se vautraient, se débattaient pêle-mêle, les membres tordus, la bouche écumeuse, avalant de la terre à poignée et prophétisant. »

Comme le grand saint Antoine, Paphnuce ne trouve, dans le redoublement de ses pratiques ascétiques, que le redoublement de ses épreuves hallucinatoires — notion d'ailleurs répandue en tous temps et en tous lieux.

« Il ne faut pas attendre un grand bien d'une pénitence excessive, dit judicieusement Palemon. Du temps qu'il était parmi nous, notre père Antoine avait coutume de dire : « L'excès du jeûne produit « la faiblesse et la faiblesse engendre l'inertie. Il est « des moines qui ruinent leur corps par des abstinences indiscretement prolongées. On peut dire de « ceux-ci qu'ils se plongent le poignard dans le sein « et qu'ils se livrent inanimés au pouvoir du démon. »

Me Jean Beaupère, un des juges de Jeanne d'Arc,

s'enquiert très judicieusement si Jeanne avait jeûné, la veille du jour où elle entendit ses voix pour la première fois, ce qui prouve que ce professeur insigne de théologie n'ignorait pas l'influence de l'inanition sur les hallucinations.

De même, nous verrons, plus tard, sainte Thérèse, soupçonnant que le jeûne était la seule cause des prétendues visions d'une religieuse, l'obliger à prendre de la nourriture et la guérir.

« Plus d'un mystique, privé momentanément de ses visions célestes, a fait renaître ses hallucinations en se livrant au jeûne, à l'abstinence, et à l'exaltation » écrit Ball, dans sa leçon sur *la folie religieuse*.

Le remède à ces maux s'impose : le travail et le mouvement.

Zozime, « ayant toujours à la pensée préféré l'action », « exerçant avec ses moines les professions de tisserand, d'architecte, de charpentier et même de scribe... » peut déclarer : « mes jours sont pleins de joie et mes nuits sont sans rêves ».

Pareillement le grand saint Antoine, qui n'était pas un contemplatif pur, mais travaillait et priait tour à tour, mélange d'extatisme, d'inertie et d'activité, contraste qui se retrouve, à treize siècles de distance, chez sainte Thérèse, recommandait l'allégresse comme une vertu : « L'arc trop tendu se rompt », disait-il.

« Le travail : souverain remède à l'éthique et à l'esthétique ! »

En analysant l'état mental de Jeanne d'Arc, traversé d'hallucinations diverses, de la vue, du

toucher, de l'odorat et surtout de l'ouïe, France étend son observation aux mystiques en général. Une méthode scientifique du meilleur aloi conduit ses investigations :

Il s'emploie à discerner l'essentiel du superficiel dans l'histoire de ces hallucinés.

Il sait retenir les ressemblances intimes et profondes, et accorder aux différences leur vrai sens de caractères extérieurs et contingents.

Il formule lui-même sa méthode :

« C'est le propre de l'esprit scientifique, dit-il, à cette occasion, de reconnaître dans le plus bel individu et dans le plus misérable avorton d'une même espèce, des caractères communs, attestant l'identité d'origine. »

C'est ainsi que France remarque les traits de ressemblance qui font des mystiques une même famille, le déterminisme étroit auxquels sont soumis ces hallucinés. Cet air de famille, il le met en évidence chez Jeanne d'Arc, Catherine de Sienne, sainte Collette de Corbie; Yves Nicolazic, le paysan de Kerna; Suzette Labrousse, l'inspirée de l'Eglise constitutionnelle.

Trois visionnaires surtout sont étroitement apparentés avec Jeanne :

Un vavasseur de Champagne, qui avait mission de parler au roi Jean;

Un maréchal-ferrant de Salon, qui avait mission de parler à Louis XIV;

Un paysan de Gallardon, nommé Martin, qui avait mission de parler à Louis XVIII.

Les éléments divers qui mènent les hallucinés à mission sont judicieusement analysés : l'obsession, l'idée fixe, la demande de secours : Nicolazic alla trouver le recteur de Plumeret qui le reçut fort mal et le renvoya rudement à son seigle et à ses bêtes ; l'obstination jusqu'au triomphe, la sincérité, la manifestation d'un « signe » de leur mission.

Jeanne, quand on l'arma, envoya chercher à Notre-Dame de Fierbois une épée marquée de cinq croix qui s'y trouvait effectivement.

Yves Nicolazic apporta, lui aussi, un signe de ce genre. Conduit par un cierge que tenait une main invisible, le bonhomme descendit dans un fossé, gratta la terre et en tira une statue de bois représentant Sainte-Anne.

En raison des hallucinations visuelles unilatérales que Charcot disait fréquentes dans l'hystérie, en raison du caractère d'extériorité des visions et des voix, de leur caractère impératif, de l'association d'hallucinations de l'odorat et du toucher, de leur netteté objective, de leur certitude subjective, le docteur G. Dumas prononce le mot « hystérie », mais comme à regret, et dans le sentiment d'un *noli me tangere*, car, aux traits qui rapprochent Jeanne des hystériques, il se hâte d'opposer ceux qui l'en éloignent. :

« De bonne heure, elle paraît être arrivée à disposer, par rapport à ses voix et à ses visions, d'une indépendance et d'une autorité relatives. » Ce qui n'est plus dans la manière classique des hystériques, en général assez passives par rapport à leur névrose et à

leurs hallucinations; mais qui serait un trait de caractère de bien des mystiques supérieurs qui furent en même temps des hystériques notoires.

Et ce trait permet au docteur Dumas de conclure que « si l'hystérie est intervenue chez Jeanne, ce n'a été que pour permettre aux sentiments les plus secrets de son cœur de s'objectiver sous forme de visions et de voix célestes; elle a été la porte ouverte par laquelle le divin — ou ce que Jeanne jugeait tel — est entré dans sa vie; elle a fortifié sa foi, consacré sa mission mais, par son intelligence, par sa volonté, Jeanne resta saine et droite, et c'est à peine si la pathologie nerveuse éclaire faiblement une partie de cette âme... ».

Mais Jeanne d'Arc, « la belle illuminée des champs, comme dit admirablement Louis Veuillot, cette fleur de lis si svelte, si robuste, si franche et si fraîche, et d'un si grand parfum » n'appartient-elle pas à la poésie? « pétrie de poésie, comme le lis de rosée » (*la Vie littéraire*], et si belle dans la légende, qui seule a droit à la vie (si on en croit son sens étymologique: *legendus*, ce qui doit être lu)?

OU L'ON VOIT QUE LES HALLUCINATIONS PRENNENT
VOLONTIERS, DANS L'ŒUVRE
D'ANATOLE FRANCE, ET CHEZ FRANCE LUI-MÊME,
LE CARACTÈRE LILLIPUTIEN.

Il est remarquable que le vocable « petit » semble tenir dans la terminologie psychiatrique de France, à l'occasion des hallucinations, la place que le voca-

ble « tout » tient dans le langage des paralytiques généraux; le mot « on », dans celui des persécutés; le mot « très », chez les neurasthéniques. Aux superlatifs, aux indéfinis, s'oppose un diminutif familier :

Ce ne sont, dans la vie érémitique de Paphnuce, que « petits » chacals.

« La nuit, au clair de lune, sept petits chacals se tenaient devant sa cellule, assis sur leur derrière, immobiles, silencieux, dressant l'oreille. Et l'on croit que c'était sept démons qu'il retenait sur son seuil, par la vertu de sa sainteté... »

« Les yeux encore cillés par le sommeil, il sentit un souffle humide et chaud lui passer sur le visage : un petit chacal, les deux pattes posées au chevet du lit, lui soufflait au nez son haleine puante et riait du fond de sa gorge. »

« Les sept petits chacals, retenus naguère sur le seuil, entrèrent à la file et s'allèrent blottir sur le lit... un huitième, un neuvième, trente, soixante, quatre-vingts. Ils se faisaient plus petits à mesure qu'ils se multipliaient et, n'étant pas plus gros que des rats, ils couvraient l'aire, la couche et l'esca-beau...

« Et il venait chaque jour de nouveaux chacals. »

« En rentrant dans sa cellule, il y trouva un étrange fourmillement. On eût dit des grains de sable agités par un vent furieux, et il reconnut que c'était des myriades de petits chacals. »

« Un jour, un diable, qui n'était pas plus haut que le bras, lui vola la corde dont il se ceignait les reins. »

Ainsi l'œuvre de *Thaïs* est-elle semée de figures lilliputiennes.

Sylvestre Bonnard nous conte, lui, l'histoire singulière de la fée minuscule :

« Pour en revenir au point où j'étais, je soupçonnais qu'une lourde somnolence pesait sur mon esprit. Je ne saurais dire depuis combien de temps mes regards étaient attachés sans cause sur ce vieil in-folio, quand ils furent captivés par un spectacle tellement extraordinaire qu'un homme totalement dépourvu d'imagination, comme je suis, devait lui-même en être vivement frappé.

« Je vis tout à coup, sans m'être aperçu de sa venue, une petite personne assise sur le dos du livre, un genou replié et une jambe pendante, à peu près dans l'attitude que prennent sur leur cheval les amazones d'Hyde-Park ou du bois de Boulogne. Elle était si petite que son pied ballant ne descendait pas jusqu'à la table sur laquelle s'étalait, en serpentant, la queue de sa robe «... Haute comme une bouteille et qui aurait disparu dans la poche de ma redingote... L'encrier était pour elle un bassin profond où elle eût noirci jusqu'à la jarrettière ses bas de soie rose à coins d'or.

«... Son costume, approprié à sa physionomie, était d'une extrême magnificence; il consistait en une robe de brocart d'or et d'argent et en un manteau de velours nacarat, doublé de menu vair. La coiffure était une sorte de hennin à deux cornes, que des perles d'un bel orient rendaient clair et lumineux

comme le croissant de la lune. Sa petite main blanche tenait une baguette. »

Sylvestre Bonnard discerne, en elle, une fée et sans doute c'en était une, sortie de son subconscient.

Dans *la Vie de Jeanne d'Arc* il ne manque pas de rapporter que la Pucelle « voyait des figures, en manière, a-t-elle dit, de choses multiples et minimes, comme des étincelles perçues dans un éblouissement ».

Et le docteur G. Dumas, dans sa lettre à Anatole France sur Jeanne d'Arc, écrit :

« D'après la déposition de M^e Pierre Maurice, au procès de condamnation (t. 1, p. 480), Jeanne aurait perçu les anges] sous forme de certaines choses minimes, *sub specie quarumdam rerum minimarum*, et ça été aussi le caractère de quelques hallucinations de sainte Rose de Lima (*Vie de sainte Rose de Lima*, par le P. Léonard Hansen, p. 179). »

On conte de Bernadette Soubirous qu'elle eut aussi des hallucinations du type lilliputien et qu'une demoiselle de petites dimensions lui apparut.

Faut-il à ce propos se rappeler que, chez France lui-même, les hallucinations ont revêtu souvent le caractère lilliputien? Et il s'en ouvre au docteur Paul-Louis Couchoud qui l'intéresse aux nouveautés de Raoul Leroy sur le syndrome lilliputien.

Il n'est, en outre, que de parcourir son autobiographie :

Le livre de mon ami, 1885 :

« Mais à peine étais je couché, que des personnages

tout à fait étrangers à ma famille se mettaient à défiler autour de moi. Ils avaient des nez en bec de cigogne, des moustaches hérissées, des ventres pointus et des jambes comme des pattes de coq. Ils se montraient de profil, avec un œil rond au milieu de la joue et défilaient, portant balais, broches, guitares, seringues et quelques instruments inconnus. Laid comme ils étaient ils n'auraient pas dû se montrer; mais je dois leur rendre une justice : ils se coulaient sans bruit le long du mur et aucun d'eux, pas même le plus petit et le dernier, qui avait un soufflet au derrière, ne fit jamais un pas vers mon lit. Une force les retenait visiblement aux murs le long desquels ils glissaient sans présenter une épaisseur appréciable. Cela me rassurait un peu; d'ailleurs, je veillais. Ce n'est pas en pareille compagnie, vous pensez bien, qu'on ferme l'œil. Je tenais mes yeux ouverts. Et pourtant (cela est un autre prodige), je me retrouvais tout à coup dans la chambre pleine de soleil, n'y voyant que ma mère en peignoir rose et ne sachant pas du tout comment la nuit et les monstres s'en étaient allés.

« — Quel dormeur tu fais ! disait ma mère en riant. »

Pierre Nozière, 1899 :

« La nuit, dans ma couchette, j'y voyais des figures étranges, et, tout à coup, la chambre si bien close, tiède, où mouraient les dernières lueurs du foyer, s'ouvrait largement à l'invasion du monde surnaturel. Des légions de diables cornus y dansaient des rondes; puis, lentement, une femme de marbre noir

passait en pleurant, et je n'ai su que plus tard que ces diabolins dansaient dans ma cervelle et que la femme lente, triste et noire était ma propre pensée.

Le petit Pierre, 1918 :

« Mon existence, à cette époque, était double. — Naturelle et banale, parfois fastidieuse durant le jour, elle devenait surnaturelle et terrible, la nuit. — Autour de mon petit lit, que de ses belles mains bordait sur moi ma mère, passaient, d'une allure grotesque et farouche, mais non sans rythme ni mesure, de petits personnages difformes, bossus, tortus, vêtus à une mode très ancienne, et tels enfin que je les ai retrouvés dans les gravures de Callot. Certes, je ne les avais point réinventés. Le voisinage de Mme Letord, marchande d'estampes qui étalait ses gravures sur le terrain vague où s'élève aujourd'hui l'Ecole des Beaux-Arts, explique cette rencontre. Cependant, mon imagination y mettait du sien; elle armait mes persécuteurs nocturnes de broches, de seringues, de petits balais et de divers autres ustensiles domestiques. Ils n'en défilaient pas avec moins de gravité, le nez fleuri de verrues et chaussé de lunettes rondes, au reste, très pressés et n'ayant pas l'air de me voir.

« Un soir, quand la lampe brûlait encore, mon père s'approcha de mon petit lit et me regarda avec le sourire exquis des hommes tristes qui sourient rarement. Je sommeillais déjà, il me chatouilla le creux de la main et me fit une petite amusette où je n'entendis rien, sinon ces mots : « Je te vends une vache ».

Et, ne voyant pas de vache, je demandai raisonnablement :

« — Papa, où est donc la vache que tu m'as vendue ? »

« Je m'endormis et revis mon père dans mon sommeil.

« Cette fois, il tenait dans le creux de sa main, une petite vache rousse et blanche, animée et vivante, et si vivante, que je sentais la chaleur de son souffle et une odeur d'étable. Durant bien des nuits, j'ai revu la petite vache rousse et blanche. »

Plus loin :

« ... Toutes les nuits, dans cette même chambre, avant de m'endormir, je voyais de mon lit une troupe de petits hommes à grosse tête, bossus, bancals, étrangement difformes, coiffés de feutres à plume, le nez chaussé d'énormes lunettes rondes, qui tenaient divers instruments tels que broches, mandolines, casseroles, tambours de basque, scies, trompettes, béquilles, dont ils tiraient des sons étranges, en dansant des danses grotesques. Leur apparition dans cette chambre, à cette heure, ne m'étonnait plus : je ne connaissais pas assez les lois de la nature pour savoir qu'elle y était contraire. Et, puisqu'elle se produisait régulièrement toutes les nuits, je ne la trouvais pas extraordinaire, mais elle m'effrayait, sans pourtant que ma peur fût assez forte pour m'arracher des cris.

« Ce qui calmait beaucoup mon épouvante, c'est que j'observais que ces petits musiciens rasaient le mur et n'approchaient point de mon lit. Telle était leur coutume. Ils ne faisaient pas mine de me voir

et je retenais mon souffle pour ne pas attirer leur attention. C'était assurément la bonne influence de ma mère qui les tenait éloignés de moi, et la vieille Mélanie n'exerçait pas, sans doute, le même empire sur ces esprits malins, car, en cette nuit affreuse où la diligence de la rue de Bouloi emportait mes chers parents vers de lointains rivages, ces petits musiciens s'aperçurent pour la première fois de ma présence.

L'un d'eux, qui avait une jambe de bois et un emplâtre sur l'œil, me montra du doigt à son voisin, et tous, l'un après l'autre, s'étant tournés vers moi, chaussèrent d'énormes bécicles. »

Ce sont là manifestations de cet hypnagogisme qui représente à l'enfant, plus volontiers qu'à l'adulte, aux confins du sommeil et de la veille, à la phase crépusculaire, et souvent à la faveur de certains états d'asthénie et de toxi-infection, des personnages divers, fantastiques ou grimaçants, que le sujet ait les yeux ouverts ou fermés.

Plus tard :

— Un jour, qu'il fait dans un petit bois de chênes, sous un arbre, au chant des oiseaux, la « lecture heureuse » de *La littérature française au Moyen âge*, de Gaston Paris (*la Vielittéraire*), France « ressent une sorte de trouble et comme une hallucination » : « Il me semble que cette vieille France que je viens de traverser si vite, cette terre bien-aimée, avec ses forêts, ses champs, ses blanches églises, ses châteaux et ses villes, était petite comme le pré que je découvre là-bas entre les branches. Il me semble que ces siècles de grands coups d'épée, de prières et de longues

chansons s'écoulèrent en quelques heures. Chevaliers, bourgeois, manants, clercs, trouvères, jongleurs, m'apparaissent comme ces insectes qui peuplent l'herbe à nos pieds. C'est une miniature dont mes yeux ont gardé l'impression, une miniature si fine qu'on pourrait découvrir les plus menus détails en regardant à la loupe.

Les contes de fées parlent d'une toile d'un tel artifice qu'elle tenait tout entière dans une coquille de noisette, et, sur cette toile, tous les royaumes de la terre étaient représentés, avec leurs rois, leur chevalerie, leurs villes et leurs campagnes. C'était l'ouvrage d'une fée. Tel que je me le représente sous mon chêne, le livre de Gaston Paris ressemble beaucoup à cette toile merveilleuse. Mes mains en sentent à peine le poids et j'y vois les figures de tous ceux qui, dans la douce France, aux âges de chevalerie et de clergé, parlèrent de combats, d'amour et de sagesse. Ce que j'admire, c'est la netteté du tableau. Je vois distinctement la terre, revêtue, comme dit le chroniqueur Raoul Glaber, de la robe blanche des églises... »

Faut-il deviner encore dans cette pseudo-hallucination une marque nouvelle de cette aptitude au rapetissement des objets, comme vus, en de certaines circonstances, « par le petit bout de la lorgnette ? »

France confessait au docteur Couchoud n'avoir jamais prêté attention au caractère lilliputien de ses hallucinations : les petits personnages de ses rêves d'enfant, il les retrouvait dans les gravures de Callot. L'idée de la petite fée de Sylvestre Bonnard lui venait

de l'amusement qu'il avait pris aux gravures du *Rabelais* de Gustave Doré.

N'empêche que la communication sur le syndrome des hallucinations lilliputiennes (*l'Encéphale*, 1921), du médecin en chef des Asiles de la Seine, le docteur Raoul Leroy, leur donne un attrait particulier.

On se souvient que Ball, de qui Anatole France feuilletait volontiers les *Leçons sur les maladies mentales*, rapporte l'histoire d'une « petite vache noire » qu'un médecin — qui finit par le suicide, dans un accès de lypémanie — apercevait auprès de lui, dès qu'il se retournait, et qui paraît fort apparentée avec la « petite vache rousse et blanche » qui traversait le sommeil de petit Pierre.

On se souvient de Bostock, ce médecin anglais qui nous a laissé l'histoire de ses propres hallucinations : il voyait, à certains moments, une multitude de petites figures humaines qui s'éloignaient par degrés, comme une suite de médaillons (rapporté par Ball).

On se souvient de l'observation célèbre du libraire Nicolaï qui, à la suite de vives et pénibles émotions, vit sa chambre se remplir d'une multitude de figures, représentant quelquefois des amis, mais le plus ordinairement des personnes inconnues. Les sangsues dissipèrent ces apparitions.

On se souvient d'Alfred de Musset : Nous tenons de son frère Paul que, sur le déclin d'une « fluxion de poitrine » soignée par Chomel, il eut des hallucinations et un « lilliputien (le mot est de Paul de Musset) se promena sur l'écritoire et sur les livres.... »

Et sans parler de l'œuvre immortelle de Swift dont le voyage à Lilliput a fourni à Raoul Leroy le nom du syndrome, nous savons combien la littérature est riche de contes de fées, de légendes, d'histoires de mirmidons, farfadets, lutins...

Remarquable est, à ce sujet, le délire de la jeune Mme Jonna, conté par Karin Michaelis :

« Elles venaient par milliers, en procession, à travers la chambre, les petites poupées à cinq öres, collectionnées à Norresundby; elles se balançaient sur un ruban blanc : — Tiens, comment était-il venu là, ce ruban blanc ? »

« — Elles accoururent toutes, elles arrivaient au lit, y grimpaient, couraient sur la chemise, sur le cou, le menton, le nez de Jonna et, l'une après l'autre, faisaient une belle révérence et chuchotaient : « J'ai à vous saluer de la part de votre mari. » »

A force de regarder par-dessus son nez, Jonna avait mal aux yeux. Mais leur air était si impertinent, à ces chétives poupées, qu'elle ne pouvait s'empêcher de rire. Enfin, l'une des poupées, qui était toute nue — les autres avaient le ventre entouré d'une bande jaune comme les cigares — prit un ton si plaintif et lamentable pour dire : « J'ai à vous saluer de la part de votre mari », que Jonna éclata en sanglots. Alors toutes les poupées s'enfuirent, tels des spectres quand sonne l'heure. »

Le syndrome des hallucinations lilliputiennes est constitué par l'existence, dans les états oniriques — en dehors de toute micropsie — d'hallucinations visuelles minuscules, colorées, avec un état affectif

généralement agréable, sans intervention, ordinairement, d'hallucinations auditives.

Ce syndrome, particulièrement net dans les états hypnagogiques, nous apparaît bien réalisé dans l'épisode de la fée de Sylvestre Bonnard, où nous rencontrons ses traits caractéristiques : la vivacité du coloris ; la mobilité du petit personnage ; l'agrément, l'enjouement ; la nature onirique (... je soupçonnai qu'une lourde somnolence pesait sur mon esprit...) »

L'esprit de Sylvestre Bonnard traduisait-il, par là, un état toxi-infectieux provoquant la double intervention des centres nerveux excités et du psychisme, lequel, avec les éléments du subconscient et de l'inconscient, forme l'hallucination, qui est un véritable délire, et ouvre leur vol aux souvenirs d'enfance peuplés de poupées et de fées?

Médecine légale

AUTOUR DES SUICIDÉS D'ANATOLE FRANCE

Le suicide n'est pas rare dans l'œuvre d'Anatole France. Et il y apparaît avec sa véritable physiologie de symptôme morbide, de crise terminale au cours d'une symptomatologie mentale plus ou moins riche. Il n'est pas effet du hasard, mais de la saine conception que l'auteur se fait du suicide : de sa nécessité et de son caractère pathologique. Ne se donne pas la mort qui veut, d'ordinaire. C'est affaire à l'hérédité et à la pathologie qui, seules, savent nous y contraindre ou nous en empêcher.

Et nous voyons les suicidés d'Anatole France trépasser subitement et violemment de cette vie dans l'autre, en descendant la pente naturelle de leurs tares héréditaires ou acquises. Ils meurent selon les meilleures règles de la pathologie.

Recrutés, comme il convient, dans les états anxieux, de nature cyclothymique ou hyperémotive, ces grands pourvoyeurs du suicide ; comme l'homicide lui est fourni par la plus meurtrière des psychoses : l'interprétation délirante ; le pseudo-suicide, par un état confusionnel onirique : est-il rien qui soit mieux dans les règles ?

De plus, ces cas particuliers s'accordent trop bien avec la philosophie de France — fille de celle de

Taine, la philosophie des phénomènes « nécessités » — pour qu'il ait laissé échapper l'occasion de s'étendre sur eux par la bouche du docteur Socrate.

« Ma chère enfant, dit-il à Nanteuil qui lui développe avec complaisance ses insomnies et ses hallucinations après le suicide de Chevalier — et dans l'intention de lever les scrupules de conscience qui peuvent troubler la jeune actrice, ma chère enfant, il ne faut pas vous croire responsable de la mort de ce malheureux. Le suicide passionnel est l'aboutissant fatal d'un état pathologique. Tout individu qui se suicide devait se suicider. Vous n'êtes que la cause occasionnelle d'un accident déplorable assurément, mais dont il ne faut pas exagérer l'importance. »

Terminologie étiologique d'esprit médical et familière aux médecins, accoutumés à distinguer entre les causes occasionnelles et les causes efficientes.

Le suicide lié à la psychopathologie : notion déjà familière aux Esquirol, Baillarger, Brierre de Boismont, etc., et que la psychiatrie renforce tous les jours, avec Maurice de Fleury (*l'Appel de la mort*), avec Achille-Delmas (*Psychologie pathologique du suicide* [1932]) et en dépit des travaux de Durkheim, protagoniste de l'école sociologique; de Maurice Halbwachs, de M^{lle} Serin qui, en dressant leurs statistiques contre la notion acquise de la rareté du suicide en dehors de la psychopathologie et du déterminisme biologique, ont paru n'avoir pas accordé toute sa valeur au précepte de Morgagni : *non numerandæ sed perpendendæ sunt observationes*.

I. — SUICIDE PAR ARME À FEU
DE L'ACTEUR CHEVALIER (*in Histoire comique*).

Les mêmes actions humaines, selon qu'on les ressent, sont comiques ou tragiques.

C'est pourquoi « comique » pourrait peut-être s'entendre dans le sens de plaisant, propre à amuser, à récréer. Mais c'est, au fond, une histoire douloureuse, parce que humaine, et nous aimons mieux nous attacher au sens, qui apparaît celui adopté par l'auteur lui-même au cours du récit : « comique, c'est-à-dire appartenant aux comédiens ».

D'abord, une notion précieuse à classer dans les antécédents héréditaires du suicidé :

« Dans le temps, dit Roger au peintre Michel, j'ai connu, sur la Butte, l'oncle de Chevalier. Il était photographe et s'habillait comme un astrologue. C'était un vieux fou qui envoyait toujours à un client le portrait d'un autre. Les clients réclamaient... Mais pas tous. Il y en avait même qui se trouvaient ressemblants.

« — Qu'est-ce qu'il est devenu ?

« — Il a fait faillite et il s'est pendu. »

Puis l'observation se développe : et tout de suite apparaissent les traits d'un déséquilibre psychique fait de l'association, à doses diverses, d'hyperémotivité, de cyclothymie et de paranoïa :

a) L'orgueil, une propension aux idées de grandeur, avec assurance et suffisance et une teinte de persécution.

Acteur médiocre, « cabot » tout simplement, Chevalier a foi en son étoile, en son avenir dramatique, malgré une insuffisance qui éclate à tous les yeux :

« — Je vois grand : c'est ce qui me fait du tort. Je me sens capable de grandes créations. Si l'on croit que c'est pour le théâtre que je me fais du mauvais sang... Le théâtre, je suis bien sûr de m'y faire une place un jour, et belle ! Mais, à quoi sert d'être un grand artiste, si l'on n'est pas heureux ? Il y a des ennuis bêtes qui sont terribles. Des douleurs qui vous battent les tempes par petits coups égaux et réguliers comme le tic-tac de cette pendule et qui rendent fou... Ces ennuis bêtes, ces douleurs ridicules, si on les supporte trop longtemps, c'est qu'on est un lâche. » Et il tâta l'étui du revolver qu'il portait constamment dans sa poche.

Il ne sera pas un lâche. Il se classe dans les « gens de cœur » :

« — La rosserie mène à tout, déclare-t-il à sa rosse d'amante. Tandis que les gens de cœur n'ont qu'à se mettre une pierre au cou et à se jeter dans la rivière. »

Quand il a pris la résolution d'en finir avec la vie :

« — Lisez le journal après-demain, dit-il à un gardien de chantier rencontré par hasard dans la nuit, vous y verrez mon nom. »

b) Les désordres psychiques et physiques d'une jalousie qui se hausse de l'inquiétude à l'anxiété.

« Durant trois mois entiers, il avait goûté des joies aiguës comme la douleur. Puis, Félicie était devenue fuyante, lointaine, étrangère.

« Maintenant, elle ne l'aimait plus. Il en cherchait la raison sans pouvoir la trouver. Il souffrait de n'être plus aimé; il souffrait plus encore d'être jaloux. »

Un soir, qu'il attend Félicie chez sa mère, « Chevalier, silencieux, attachait son regard au cartel pendu contre la muraille et, à mesure que l'aiguille s'avavançait sur le cadran, il sentait une plaie brûlante s'agrandir dans sa poitrine, et chaque même coup du balancier le touchait au vif, aiguillonnait sa jalousie, en marquant les moments que Nanteuil passait avec Ligny. Car il était sûr, maintenant, qu'ils étaient ensemble... Il les voyait. »

Voilà constitué, par l'explosion de réflexes nerveux émotifs, de spasmes pénibles, une perturbation cénesthésique douloureuse qui nourrit et renforce l'anxiété suicidogène, jusqu'à l'heure où l'impulsion homicide mettra fin à ce grand bouleversement de l'émotivité :

Il dit à Nanteuil qui le plaque :

« — J'exige que tu sois à moi, à moi seul.

« ... A moi seul... Tu m'entends, Félicie.

« ... Sache bien que je ne veux pas que Ligny devienne ton amant.

« Elle releva sa petite tête méchante :

« — Et s'il l'est?

« Il fit un pas vers elle, sa chaise levée, la regarda d'un œil fou en riant d'un rire fêlé :

« — S'il l'est, il ne le sera pas longtemps.

« Et il laissa retomber sa chaise.

« Maintenant, elle avait peur. Elle s'efforça de sourire :

« — Tu vois bien que je plaisante. »

La jalousie se nourrit, la résolution dramatique s'organise.

« — Félicie, pour éviter un malheur, je te conseille de ne plus revoir Ligny. C'est la dernière fois que nous causons tous deux. Ecoute, Félicie, avant qu'il y ait un malheur, je dois t'avertir. Je ne peux pas te forcer à m'aimer. Mais je ne veux pas que tu en aimes un autre. Pour la dernière fois, je te conseille de ne pas revoir M. de Ligny. Je t'empêcherai d'être à lui.

« — Tu m'empêcheras, toi? pauvre ami !

« Plus doucement encore, il répondit :

« — Je le veux, je le ferai. On obtient ce qu'on veut; seulement, il faut y mettre le prix. »

Enfin, le sort en est jeté :

« Maintenant, il était tranquille, il avait pris une résolution. C'était une vieille idée qu'il avait, cette fois, enfoncée dans son cerveau, comme un clou, et qui le traversait de part en part. Il ne l'examinait même plus. Il calculait froidement les moyens d'exécuter ce qu'il avait résolu.

« Il marcha devant lui, au hasard, absorbé, pensif, calme comme un géomètre. »

Tout est consommé :

« — Ecoutez et n'approchez pas ! cria Chevalier d'une voix forte. Je vous défends d'être l'un à l'autre. C'est ma dernière volonté. Adieu, Félicie ! Et il mit dans sa bouche le canon du revolver... »

« Chevalier était couché sur le côté, en travers de la porte. Il avait les paupières grandes ouvertes, l'air de regarder et de rire. Un filet de sang coulait de sa bouche sur la dalle du perron. Un tremblement convulsif agitait son bras. Puis, il ne bougea plus. Replié sur lui-même, il avait l'air plus petit qu'avant. »

Ainsi finit un déséquilibré de l'émotivité, un jaloux anxieux, et de qui le directeur du théâtre avait relevé, au cours de son oraison funèbre, quelques traits caractéristique : « fougueux, inégal, inquiet ».

Trois opinions se forment : celle du médecin du théâtre :

« Il s'est tué, parce qu'elle en aimait un autre. L'obsession des images génétiques détermine parfois la manie et la mélancolie. »

Celle du commissaire :

« Un drame de la jalousie, rien de plus commun. Nous avons ici, à Neuilly, une moyenne constante de morts volontaires. Sur cent suicides, trente ont pour cause le jeu. Le reste est dû à des désespoirs d'amour, à la misère ou à des maladies incurables. »

Celle, enfin, du directeur du théâtre :

« Vous ne connaissez pas les cabots, docteur Socrate, dit Pradel. Il s'est tué pour faire un effet, pas pour autre chose. »

« Suicide ridicule et déclamatoire, » avait déjà dit Ligny, sans discrétion, et qui n'est pas d'un galant homme !

Le souci des attitudes n'abandonne jamais, en vérité, les gens de théâtre, petits ou grands. Legouvé nous en éclaircit en rapportant les derniers jours de

Rachel : « ... ses souffrances cruelles se traduisaient parfois plastiquement en attitudes pleines de mollesse et d'élégance, attitudes dont elle avait conscience, car jamais, même au milieu des plus violents troubles de l'âme ou du corps, les grands artistes dramatiques ne cessent de se voir; ils sont à eux-mêmes un éternel spectacle; si grand que soit leur désespoir, ils y assistent. Rachel se sentait élégante dans ses poses de jeune malade; elle se faisait l'effet d'une belle statue de la Douleur. »

Quoi qu'il en soit, ici se place un chapitre de médecine légale :

M^{me} Simonneau, femme de ménage et garde-malade à l'occasion, lorsqu'elle apprend de Ligny qu'il avait déplacé le corps, parle sagement : « Elle ne peut lui cacher que cette façon d'agir était imprudente et l'exposait à des désagréments :

« — Vous ne deviez pas, lui dit-elle. Quand une personne s'est détruite, il ne faut jamais y toucher avant que la police arrive. »

Ainsi, M^{me} Simonneau a le respect salutaire des « transports de justice » et semble pénétrée de l'importance, dans le cas de mort violente, de l'examen médico-légal des cadavres, de la « levée de corps » que règlent le Code civil (art. 81) et le Code d'instruction criminelle (art. 43 et 44), de ce premier rapport, de ces premières constatations de valeur si grande, puisqu'elles ne peuvent plus être renouvelées, qui servent souvent de point de départ ou de base à l'instruction et à la discussion ultérieure. Cette levée de corps, dont on peut dire que, mal faite, c'est

une faute irréparable, puisque, pas plus qu'une autopsie, elle ne saurait se recommencer, et que, bien faite, elle constitue les trois quarts de l'autopsie. (Etienne Martin.)

Les conseils de la garde-malade, qui se résument en le précepte : « Regarder, ne pas toucher », sont même plus de saison que jamais, puisqu'on doit avoir souci, aujourd'hui, de ne pas contrarier, par d'imprudentes manipulations, la recherche des empreintes digitales révélatrices et les ressources de la photographie métrique.

Déjà, de Ligny avait vu que « la balle avait emporté un morceau du crâne et que les méninges étaient mises à découvert sur une surface grande comme le creux de la main, grise et sanguinolente, très irrégulière, et dont les contours lui rappelèrent l'Afrique, telle qu'elle est figurée sur les atlas ».

Le médecin de la ville, « le médecin des morts », développe son avis qui contient les points essentiels d'un bon rapport de « levée de corps » :

« La balle, de gros calibre, a pénétré par la voûte palatine; elle a traversé le cerveau, et elle est venue briser le pariétal gauche, emportant une partie de substance cérébrale et faisant sauter un morceau du crâne. La mort a été instantanée... Des éclats du crâne ont été projetés à une certaine distance. On pourra les retrouver dans le jardin. Je conjecture que la balle était ronde. Une balle conique aurait causé moins de ravages... La direction de la blessure, ainsi que les doigts de la main droite, encore repliés, prouvent surabondamment le suicide. »

Réflexions d'un médecin légiste bien avisé :

a) L'orifice de sortie est décrit avec ses caractères vraisemblables d'éclatement osseux, de projection des tissus;

b) Le projectile est caractérisé et il est encore vraisemblable que la balle en plomb nu et ronde, que tiraient d'ordinaire les revolvers de cette époque et qui s'écrasait et se déformait sur les plans osseux, déterminait des dégâts plus accusés et plus compliqués que les balles cylindro-ogivales de nos jours, moins mutilantes, surtout si le plomb, au lieu d'être nu, est recouvert d'une chemise de métal dur;

c) L'observation n'omet pas la direction du trajet du projectile;

d) ni l'aspect du cadavre;

e) pour aboutir à une conclusion médico-légale, inspirée de la maxime des anciens juristes : « *Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando?* » « brève et nettement formulée », comme le veut l'építome, le *vade-mecum* familier aux Lyonnais.

L'attitude de la main droite, en état de spasme cadavérique, est judicieusement notée, puisqu'on sait combien ce phénomène, d'origine vitale, diffère de la rigidité musculaire, phénomène cadavérique. — « persistance, après la mort, aux termes mêmes de la définition donnée par Et. Martin, d'une contraction musculaire déterminée volontairement pendant la vie et se poursuivant sur le cadavre, grâce à la soudaineté de la mort », observé surtout à la suite de blessures des centres nerveux, est de haute valeur dans le diagnostic différentiel

du suicide et de l'homicide, car c'est surtout chez les suicidés qu'on a décrit la spasme cadavérique.

Cette attitude de la main droite, phénomène unilatéral de spasme cadavérique, ne saurait être confondu avec le poing fermé de la rigidité cadavérique, phénomène -bilatéral (attitude de combat, de Devergie), qui s'établit, d'une façon générale, de la troisième à la sixième heure après la mort.

Il est piquant de rapprocher de ce rapport de levée de corps, substantiel et solide dans sa simplicité, celui, artificiel, inconsistant dans son alambiquage et « de complaisance » du docteur Trublet.

Sollicité par la coalition des gens du théâtre, qui veulent « étouffer l'affaire », afin d'avoir un service religieux — l'Eglise repoussant les suicidés et retranschant de son sein les désespérés — d'écrire un certificat médical établissant que l'infortuné ne jouissait pas de sa raison, il rédige le certificat suivant, modèle du certificat de complaisance, un modèle du genre, ou plutôt du mauvais genre :

« Ayant été plusieurs fois appelé à donner mes soins à Aimé Chevalier, j'ai pu constater dans son économie certains troubles de la sensibilité, de la vue et de la motilité, indices ordinaires de l'excitation maniaque, et, si l'on considère que le sujet était d'un tempérament névropathique, on aura lieu de croire que sa constitution le conduisait à la folie, qui, selon les professeurs les plus autorisés, n'est que l'exagération du caractère habituel de l'individu, et il n'est pas possible de lui accorder une entière responsabilité morale. »

Certificat dont l'auteur n'est pas dupe, d'ailleurs : « innocent et trop vide de sens pour contenir le moindre mensonge ».

Nous n'y contredirons point.

Encore France n'en a-t-il pas moins judicieusement marqué, au passage, cette notion capitale que les psychoses les mieux caractérisées (les constitutionnelles, les inorganiques, du moins) ne sont que l'épanouissement, à un moment donné, sous forme de puissant délire, d'une disposition naturelle; les manifestations paroxystiques de ces modes de déséquilibre continus que sont les constitutions psychopathiques; des hypertrophies ou des atrophies du psychisme normal.

Enfin, il n'est pas jusqu'aux tiers qui ne trouvent, ici, une leçon :

Comme les commérages ont répandu sur la mort de Chevalier les versions les plus fantaisistes, quant à sa nature et à ses causes, et que la femme elle-même du docteur Hersent rapporte à son mari les divers propos du dehors : « il répondit à sa femme qu'il ne fallait pas, en médecine légale, ramasser les propos des commères ».

II. — SUICIDE PAR PENDAISON DE HÉLÈNE HAVILAND (*in Jocaste*).

Hélène Fellaire (de Sisac) aime le docteur René Longuemare qui le lui rend bien, mais qui n'a que sa solde, en attendant mieux.

Il annonce son départ pour la Cochinchine et fait un brusque adieu.

« Elle se leva, courut jusqu'à la grille, serra son mouchoir contre sa bouche, comme pour y étouffer un cri, puis, enfin résolue, elle étendit les bras et appela d'une voix étranglée : « René ! »

« Elle laissa tomber ses bras : il était trop tard, il ne l'avait pas entendue. Elle se colla le front contre un barreau de fer. La détente de ses traits, l'abandon de tout son être témoignaient d'une irréparable défaite. »

« Longuemare lui avait dit :

« — Quant à vous, qui êtes d'une organisation délicate et dont les nerfs sont des cordes sensibles, vous offrez à la douleur un instrument sonore, un clavier à huit octaves, sur lequel elle pourra jouer, quand il lui plaira, les variations les plus savantes et les plus riches. »

« Dès sa petite enfance, elle eut en cage un moineau qui périt brutalement. Ce moineau lui procura des trésors de joie et de douleur.

« Praxô éleva un tombeau à sa cigale par qui elle connut qu'on meurt. » Ainsi le poète de l'*Anthologie* fait parler l'enfant ionienne.

« Hélène ressentit, à la mort de son moineau, une sorte d'effarement qui lui resta pendant toute une saison...

« Paresseuse, elle se plaisait à ne rien faire....

« D'un sensualisme précoce, elle aimait d'instinct le luxe. Douce, dégoutée, avec de grands élans d'affection et des attendrissements rapides. On avait

bien du mal, au réfectoire, à lui faire manger autre chose que de la salade et du pain avec du sel...

« Indifférente à ce qui l'entourait, rêvant de bijoux, de robes, de chevaux, de promenades en bateau et fondant en larmes à la seule pensée de son père. » Elle souffrait de « maux d'estomac » fréquents.

N'avons-nous pas rencontré, dès à présent, les divers éléments d'une constitution émotive, l'ébauche morbide d'une neuro-psychopathie ? En outre, un stigmate neurologique se révèle : les douleurs gastriques, qui peuvent bien avoir le sens d'une manifestation de cette disposition spasmodique diffuse qui stigmatise la diathèse émotive. A cette constitution, ajoutons la charge d'une hérédité paternelle de déséquilibration et de désharmonie psychique bien caractérisée :

La vie de Fellaire de Sisac est, en effet, un tissu de suffisance et d'insuffisances :

« Avec un geste magnifique, il frottait de craie le bout de sa queue de billard...

« Il avait un air capable et satisfait, bien qu'il eût largement perdu la partie. »...

Il se déclare « patriarcal et biblique ».

Sa fille, Hélène, semble mal à l'aise à l'entendre faire ses « politesses volumineuses ».

« Il versait, coupait et découpait à grand fracas. Il s'écriait : « Eh ! la truelle au poisson ! » quand il l'avait sous les yeux. Il éprouvait le fil du couteau avec une gravité d'opérateur forain... Il vantait ses vins... »

« Après avoir traîné longtemps ses bottes éculées,

un portefeuille sous le bras, dans les environs de la rue Rambuteau, où, dans un cabinet obscur, au fond d'une cour, il donnait audience à quelques charcutiers en détresse, il était maintenant agent de vastes affaires, fort occupé par les travaux d'édilité d'Haussmann. La plaque de cuivre vissée à sa porte, après avoir indiqué simplement : « Fellaire (de Sisac) », devint « Fellaire, de Sisac », par perte des parenthèses ; puis « Fellaire de Sisac », par perte de la virgule.

Il se dépeint ainsi à sa fille : « Moi, je suis un rêveur, un sentimental. Oh ! je suis romantique au fond. Sais-tu ce que j'aurais fait, si les circonstances l'avaient permis ? J'aurais fait de la poésie à la campagne. Mais, que veux-tu ? j'ai été pris corps et âme par les affaires...

« Beau parleur, noctambule, avide d'argent de poche », à « manières d'opérateur forain ». Vaniteux : à « attitudes napoléoniennes ». Lassé de tous les trottoirs battus pour rien, de tous les escaliers montés avec angoisse, de toutes les portes fermées au nez, de tous les courriers écrits sur le coin d'une table de café, crotté de toutes les boues, ayant parfois relancé le client jusque devant le saladier de vin chaud des bals de faubourg, chien errant de la chicane interlope. » Et, le lendemain, « brossé, lustré, ganté, rasé de frais, avec du linge blanc », dans le parloir des Dames du Calvaire.

« Il va vendre sur les quais, pour acheter des gants, les poésies d'Alfred de Musset, empruntées à un de ses confrères...

« Les gâteaux qu'il apporte à sa fille, à chaque visite au couvent, viennent du pâtissier de marque, les bonbons sont dans des boîtes de haut goût...

Bien qu'altéré d'argent, « il avançait constamment à la communauté, des sommes dont la moindre lui coûtait des combinaisons à faire éclater une cervelle ordinaire. »

Mais, abandonné par la chance, M. Fellaire s'abandonne aussi : il court les tripots et les filles. Au milieu des embarras d'argent et des emprunts, il aspire toujours à une magnifique affaire imminente.

Bref, sinon un dégénéré, du moins un dégénérescent ! vivant aux frontières de la raison, un de ces déséquilibrés, de ces « petits psychopathes » faits d'instabilité, d'excitabilité, d'impulsivité et de dés-harmonie psychique, avec lacunes intellectuelles et morales, débilité mentale et une teinte paranoïaque d'autophilie et de mégalomanie.

De cette hérédité et de cette constitution, que vont faire les événements ?

Hélène entre dans la vie avec une double déception : le départ de celui qu'elle aime, son mariage avec un homme qu'elle n'aime pas : Haviland, « affreusement ennuyeux », fade, prosaïque collectionneur, « totalement dépourvu d'imagination », « incapable de peindre un sentiment ou de donner de l'intérêt à une pensée », de l'école de l'abbé Bournisien qui niait les souffrances d'Emma Bovary, parce qu'Emma ne souffrait ni de la faim ni du froid, et qui ne savait que tel ne sent pas les dents de fer qui mordent sa chair,

que tel autre est offensé par un oreiller de duvet et que sa femme, comme la princesse de la Renaissance, portait plus que son faix de « l'ennui commun à toute créature bien née. »

La santé de M. Haviland s'altère.

Première émotion : Hélène, qui lisait un roman dans le salon, vit entrer son mari et poussa un cri d'effroi :

« — Vos yeux ! dit-elle. Regardez vos yeux, là, dans la glace !

« Affectueuse par grands élans, » souffrant de « tendresses perdues », du vide des journées, elle s'ennuie et pleure — et rêve à l'absent.

L'absence est le plus grand des maux.

Deuxième émotion : « Elle tendit les bras en avant pour faire tomber le verre des lèvres du vieillard. »

Groult n'en fait pas moins boire la liqueur.

« Elle resta raide, inerte, toute blanche » : crise émotive discrète, effacée, réduite à une convulsion tonique.

Elle a compris. « La malheureuse s'enfuit dans l'escalier, accablée, étourdie, croyant à chaque pas s'effondrer sous terre, épouvantée de son incommensurable lâcheté. »

« Non, elle ne sera pas la complice d'un... »

« Dans la détente de ses nerfs, elle s'assoupit et, toute tiède et molle de sommeil, elle songea à René, qu'elle revit avec tous les charmes du rêve, avec toutes les magies d'un absent aimé ; puis ses visions deviennent confuses et pénibles. Elle avait la tête

en feu, elle frissonnait, ses dents claquaient. Elle éprouva à se mettre au lit une sensation qui ressemblait à de la joie, puis elle ne sut plus ce qu'elle était devenue. Elle voyait des figures terribles qui passaient et qu'elle n'avait pas le temps de reconnaître. Où donc était elle ? Et que lui voulait cette foule d'étrangers vêtus de toutes sortes de costumes de théâtre ? Quelque chose de chaud qu'elle écartait sans cesse avec horreur lui pesait sur la poitrine, à l'étouffer. C'était un chat rouge avec des yeux qui changeaient de couleur. Elle écartait les coudes et pliait les genoux. Une religieuse venait rajuster des couvertures sur elle ; mais pourquoi cela ? Et puis, ils étaient là deux ou trois, qui l'empêchaient de sortir. Elle avait pourtant quelque chose de bien grave à faire, quelque chose qu'on ne pouvait différer d'une minute ; mais elle ne savait plus quoi. Elle criait : « Oh ! ma tête ! ma pauvre tête ! » Elle souffrait tant du cerveau qu'elle cherchait partout un mur, un mur de fer pour se fendre le crâne et être ainsi soulagée. Oh ! vite ! se faire une fente bien large, pour tirer toute l'eau qui bouillait là. Une voix inconnue disait : « De la glace ! encore de la « glace ! » Mais elle ne voyait pas de glace, perdue comme elle était sur une grève de sable brûlant, au bord d'une mer de plomb fondu. Elle criait : « René ! « René ! emmenez-moi dans les bois de Meudon ! « Avez-vous oublié le temps où vous me faisiez des « bouquets d'aubépine ? » Puis, elle tombait assoupie, et, à son réveil, devenue une enfant, elle récitait, d'une voix monotone de pensionnaire, des lambeaux

de fables et de catéchisme. Elle murmurait : « Je ne
« peux pas apprendre mes leçons. Madame, j'ai mal
« à la tête. Menez-moi à la maison. Je veux revoir
« papa. »

« Un jour, elle se retrouva dans son lit, bien faible,
ayant très faim. Elle apprit, de la religieuse qui la
gardait, qu'elle avait fait une grave maladie de trois
semaines et qu'elle était sauvée. Après un grand
effort pour rassembler ses souvenirs, elle demanda :

« — Et mon mari? »

« La religieuse lui dit de ne point s'inquiéter,
qu'il allait bien. Hélène respira. Entrée en conva-
lescence, elle eut ces fatigues de la tête et ces obs-
tructions de la mémoire qui suivent ordinairement la
fièvre cérébrale. »

Cet épisode fébrile de trois septénaires qui fait
suite à un choc émotionnel — traversé d'un syn-
drome confusionnel avec hallucinations zoopsiques
— suivi d'une convalescence marquée d'asthénie,
de boulimie et d'amnésie — et qui a figure de fièvre
typhoïde — prend, chez France, un nom volontiers
répandu dans la littérature : « fièvre cérébrale », à
laquelle l'étiologie de « l'émotion » paraît suffire.

C'est que, en ces temps reculés (les années se pré-
cipitent en matière médicale !) nul ne s'inquiétait
de la rencontre d'un tel épisode fébrile dans le cours
d'une névropathie, et, singulièrement, de l'hystérie,
et les « affections fantômes » de l'hystérie florissaient !

L'hystérie était « capable de tout » et aucun
symptôme ne lui était marchandé. C'était un jeu
pour elle d'allumer la fièvre, jusqu'à cette date

mémorable de 1901 où parut le premier travail d'ensemble de Babinski sur la délimitation de la trop envahissante névrose et qui démontra que l'hystérie n'était pas précisément l'affection « à tout faire ».

Mais, c'est environ les années 1880 que Huchard ouvre un chapitre sur un sujet souvent étudié depuis cette époque : « l'hystérie dans ses rapports avec les divers états morbides ».

La thèse de Repéré (1883) a pour titre : *Manifestations hystériques simulant le rhumatisme cérébral*.

Dupré, en 1894, crée le mot de « méningisme », par analogie avec le « péritonisme », de Gubler.

Dès 1868, Bouchut décrivait les pseudo-méningites. Et Huchard avait occasion d'écrire : « Ainsi donc, l'hystérie, cette grande simulatrice des maladies organiques, cette sorte de « pathologie en raccourci », comme le disait Axenfeld, peut présenter le masque de la méningite par des symptômes communs aux deux maladies. »

Il n'était pas cependant dupe de ses excentricités, lui qui donnait cet avertissement :

« Il ne faut pas tomber dans une exagération consistant à toujours voir ou soupçonner l'hystérie chez la femme, comme autrefois Baglivi le commandait : (*fæminis suspicandum de affectione hysterica*). Mais on doit souvent la rechercher dans l'enchevêtrement et le tumulte de symptômes insolites, et Pomme a eu bien raison de dire, au XVIII^e siècle : « Telle qui aurait été déclarée étique, apoplectique, « épileptique ou paralytique, ne se trouvera peut-être qu'hystérique. »

Il n'en avance pas moins que l'hystérie peut non seulement simuler la méningite tuberculeuse, mais encore la tuberculose pulmonaire, et par l'existence de plusieurs symptômes ou troubles fonctionnels (dyspnée, fièvre, hémoptysies, etc.) — ce qui est bien connu — et aussi, ajoute-t-il, par la production de certains signes physiques, ce qui est ordinairement ignoré (submatités thoraciques mobiles). Ils'agit, dans ce cas, de pseudo-tuberculose hystérique. (Huchard, *Traité des névroses*, [1883].)

Que les temps sont changés !

L'hystérie en est réduite à mendier sa place au soleil et, pour emprunter à Deswarte (1925) son image, pareille au capitaine d'un vaisseau en perdition, elle s'apprête à quitter, mais la dernière, le navire qui portait la fortune des névroses. Déjà s'ouvre un chapitre de paléopathologie. Elle est allée rejoindre les « vapeurs », si répandues et si actives dans les lettres de Mme de Sévigné qui en donne, au demeurant, une définition fort sensée : « C'est un secours pour expliquer mille choses qui n'ont point de nom : notre ignorance s'en accommode. »

De l'hystérie, Sydenham, dès 1681, disait à peu près ce que Mme de Sévigné disait des vapeurs : « L'hystérie cause toutes les maladies qui arrivent au genre humain... Quand j'ai examiné une malade et que je ne trouve en elle rien qui se rapporte aux maladies connues, je regarde l'affection dont elle est prise comme une hystérie. »

Ainsi, le pharmacien chez qui Claude Bernard, à ses débuts dans l'existence, apprenait la pharmacie,

composait-il sa thériaque : il avait coutume de faire utiliser avec soin tous les restes de drogues : « Ce sera pour la thériaque », disait cet homme économe.

Mais poursuivons : Hélène conjure son mari de renvoyer le valet de chambre : « Chassez-le ! chassez-le ! »

« Elle se roidit dans des sanglots convulsifs et s'évanouit...

« Et un nouveau supplice, le plus affreux de tous, commença pour Hélène. Elle se sentit reprise d'amitié et de respect pour cet homme loyal qui l'avait aimée. Elle se sentait des larmes pour lui, et ces larmes lui faisaient horreur, comme une infâme hypocrisie, car n'était-ce pas elle, qui...? »

Elle assiste à l'agonie de Halivand.

« Elle tomba. »

Puis, « la peur détermina en elle un accès de délire.

« Elle étendit les bras en s'écriant :

« — Ce n'est pas moi ! je vous jure que ce n'est pas moi ! »

L'angoisse de cette culpabilité imaginaire possède désormais la jeune veuve.

La voilà devenue la proie des hallucinations, comme, en d'autres temps, Oreste l'était des Euménides.

Elle revoit son mari défunt :

« Elle pensa : « S'il revenait ! » Alors, elle crut le voir et elle le vit avec une effrayante netteté. Son visage, qui n'exprimait rien, laissait tout entier le mystère de sa pensée. Elle savait bien qu'elle ne le

voyait qu'en imagination, mais elle ne pouvait pas ne pas le voir. »

Plus tard, au cours d'une promenade en compagnie de son père et de Renée :

« Tout à coup, Hélène frissonna.

« — J'ai peur, dit-elle.

« Un homme en guenilles leur ôte son chapeau et tend la main.

« — Vous l'avez vu, dit-elle; il ressemble à... J'ai peur. »

Un peu plus loin :

« Hélène s'arrêta court : elle fixait des yeux un objet dans l'ombre. René ne voyait devant elle que des touffes d'orties autour d'une borne. Mais, certes, la veuve voyait autre chose. Elle poussa un grand cri et tomba à la renverse...

« Elle était roide, inerte. Ses lèvres seules remuaient et un peu d'écume commençait à poindre aux coins. Ses yeux sans regards étaient ouverts sur le ciel. Quand elle se ranima, elle ne se rappelait rien, mais elle était lasse... Elle avait peur encore... »

En vérité, cette crise hallucinatoire n'est pas d'une nature qui s'impose à l'esprit du clinicien :

Une aura sensitivo-sensorielle, le cri unique, « un grand cri », la chute soudaine, l'écume qui sourd aux commissures labiales, le coma, l'état de contracture, un stade tonique (« roideur, inertie »), la révulsion des globes oculaires qui, « sans regards étaient ouverts sur le ciel » : c'est bien là, semble-t-il, de l'épilepsie, du moins à sa première phase, et qui semble annoncer la phase clonique habituelle.

Mais la crise comitiale avortée et nous ne retrouvons plus, d'aspect comitial, que l'amnésie et la lassitude coutumières.

Et cependant, l'hystérie semble rôder autour de ces divers symptômes, comme elle rôde autour de toutes les réactions antérieures de la vie de cette jeune femme. Ce ne sont ni l'aura, ni l'amnésie qui éclairciront le débat, car l'une et l'autre se rencontrent dans les deux névroses. Ni le caractère de la chute, bien que cette chute « à la renverse » apparaisse moins de l'épilepsie, qui précipite, que de l'hystérie, qui est moins brutale et amorce l'opisthotonos.

Peut-être attendrait-on d'une crise de nature hystérique plus d'animation et de développement. Le drame de la Salpêtrière était, d'ordinaire, plus théâtral, plus désordonné, plus bruyant, plus riche d'attitudes caractéristiques et de quelque durée.

Il est vrai que les yeux d'Hélène ne se sont pas nourris des spectacles de la Salpêtrière ou de l'iconographie de Richer et qu'il semble bien que personne, pas même le docteur Longuemarre, n'ait pris soin de cultiver sa psycho-névrose et de l'enrichir par l'effet conscient ou non de la suggestion médicale. Si bien que sa crise, oublieuse ou ignorante du drame bien réglé de l'Ecole, ressemble à la crise de nos jours, plus modeste et plus discrète, qui a appris à se contenter de peu, depuis ces travaux de « démembrement » qui se sont attaqués aux psycho-névroses l'une après l'autre, ainsi dénommées, sans doute, — et Henri Claude en fait l'aveu —, parce qu'on a voulu mettre dans ce vocable, tout à la fois,

l'erreur du passé qui étudia l'hystérie et la neurasthénie avec les maladies nerveuses, et les conceptions d'aujourd'hui qui en font des maladies mentales.

Ainsi, Hélène nous présente-t-elle le tableau d'une crise hystérique fruste, du type épileptoïde. Nous nous garderons du terme, autrefois à la mode, d'hystéro-épilepsie — qui ne signifie rien, selon Lévy-Valensi — car il n'y a pas plus d'hystéro-épilepsie qu'il n'y a de typho-malaria, mais seulement, dans la réalité, association, mais non combinaison, là, d'hystérie et d'épilepsie; ici, de fièvre typhoïde et de paludisme.

L'histoire d'Hélène n'est-elle pas, en effet, celle d'une émotive-anxieuse, d'une hystérique ? Nous rencontrons, à chaque pas, des prodromes significatifs, les attributs ordinaires de la diathèse émotive avec les éléments de la suggestion, une série ininterrompue de traumatismes moraux, de reviviscences hallucinatoires de l'émotion première, inquiétude, anxiété, angoisse qui, chez cette jeune femme hyperémotive, ce « clavier à huit octaves », prédisposée par l'hérédité paternelle dégénérative, produiront, par leur accumulation, non certes à titre de cause efficiente, mais de cause seconde, l'accès significatif :

a) Un mariage décevant qui, par l'abstinence ou l'irritation génésique fruste, accumule la tension génésique et donne à la *libido* l'occasion d'exercer ses méfaits, car, si l'aphorisme d'Hippocrate : Toute femme hystérique guérit par le mariage (*nubat et morbum effugiet*) — approuvé par Hoffmann, Boer-

haave, Esquirol — est souvent vrai, c'est le mariage heureux qu'il faut entendre : celui qui satisfait à la fois les besoins du corps et ceux du cœur, non l'union mal assortie, source, sinon d'hystérie, du moins d'hystéricisme, au dire de Huchard;

b) les alarmes que provoquent les manœuvres criminelles de Groult, d'abord suspectes, puis éclatantes;

c) L'angoisse d'une complicité réelle, d'une culpabilité qui la possède et l'étreint;

d) L'agonie de son mari;

e) La rencontre du mendiant de Meudon.

Ainsi se prépare, dans cette longue incubation, l'éclosion d'une crise émotive, d'un désordre hystérique. L'épilepsie, elle, n'a pas besoin d'un tel luxe d'ébranlements moraux : sans provocation apparente, la nuit souvent, et dans le jeune âge principalement, elle entre subitement en scène.

Et puis les chocs moraux s'ajoutent aux chocs moraux, et ce sont des tremblements, des peurs, toutes les manifestations de l'obsession phobique, de cette phobie que Freud dénomme phobie traumatique, des crises anxieuses toutes les fois qu'une impression sensorielle, un souvenir, une simple association d'idées, viennent réveiller l'émotion initiale.

« Hélène, effarouchée, tremblait sans cesse. Les visites qu'on lui faisait, celles qu'elle attendait et qui ne venaient pas, le bruit, le silence, les appartements, la rue elle-même, tout lui faisait peur. A toute rencontre, elle tressautait. »

Hélène revoit encore son mari.

« Comment vivre, s'il revenait ainsi toutes les nuits? »

« — Mon Dieu, mon Dieu ! s'écria-t-elle, quelle chose impitoyable que la vie ! »

Remords et terreurs ne cessent d'augmenter, sans cause extérieure, par le seul travail de son « cerveau blessé ». Ses visions devinrent plus fréquentes et plus précises. Elle avait besoin de réflexion pour les distinguer de la réalité. Ses hallucinations s'aggravent : de nocturnes elles deviennent diurnes :

« Elle voyait, dans sa chambre, son mari décomposé... »

Puis, à la suite d'une perquisition à son domicile, les terreurs d'Hélène changèrent : Elle s'imaginait la justice acharnée contre elle. Elle sentait sur sa nuque le froid des ciseaux du bourreau. La folie de la peur l'envahit tout entière. Les frôlements de son peignoir la faisaient s'évanouir à demi.

Un jour, à un claquement de portes, elle ouvrit la fenêtre pour se tuer ou se sauver ; elle n'en savait rien.

Voilà constitué ce rétrécissement du champ de la conscience, par quoi Janet définissait l'hystérie. Voilà constitué cet état de suggestibilité qui est l'essence même du terrain hystérique. Que l'émotion suggestive se produise et Hélène obéira à la « Nécessité ».

Or, voilà son neveu Georges qui revient, comme à l'ordinaire, du collège.

« — Comme tu as de grands yeux, aujourd'hui ! remarque le collégien. »

Sans doute quelque effet de cette hyperthyroïdie qui se place parmi les stigmates endocriniens de la constitution émotive-anxieuse.

Il se met à travailler à une préparation grecque.

« Il faisait le mot à mot, et, comme un oiseau jaseur, remplissait la chambre de sa voix claire, disant tout haut les mots grecs et français qu'il écrivait et s'interrompant pour compter des billes. »

« — Κάρα θεῖον, la tête divine; Ἰοκάστης, de Jocaste; τέθνηκε, est morte...

« Comme c'est bête ! ... Elle alla πρὸς τὰ λέχη νυμφικά, vers les couches nuptiales... c'est-à-dire vers la chambre à coucher... Remarquez, Messieurs, quelle heureuse expression ! et quelle harmonie !... Σπῶσα κόμην, déchirant sa chevelure; καλεῖ, elle appelle ; Λαῖον, Laïus ; νεκρὸν, mort. Vois-tu, ma tante, en français, un laïus, c'est un sermon ; mais, en grec, c'est un bonhomme que Jocaste avait épousé, et ce mariage-là n'avait pas réussi.

« S'arrachant les cheveux, elle appelle Laïus mort... »

« Hélène, à travers ces balbutiements de grec et de français, démêlait une antique et noble histoire de femme désespérée.

« Lui, échauffé, près d'en finir, se hâtait.

« — Ἐσείδομεν τὴν γυναῖκα κρεμασμένην.

« nous vîmes la femme pendue. Il fit un paraphe qui troua le papier, tira sa langue toute violacée d'encre, puis il chanta :

« — Pendue ! pendue ! J'ai fini !

« Hélène se leva, toute droite, et monta dans sa

chambre avec une allure si calme, si précise, si certaine, qu'elle semblait la figure de la Nécessité. »

Voilà le mot qui résume si bien l'état de l'hystérique sous l'empire de la suggestion et de son commandement inéluctable :

Nécessité ! qui est l'aspect physique, solennel et dramatique de la malade, esclave, comme la Jocaste antique elle-même, de la Fatalité — et qu'une puissance invincible domine et dirige.

Nécessité ! mot si cher à l'élève de Taine, qui, lui-même, l'avait appris dans Condillac, A. Comte, Hegel ; nécessité des phénomènes, qu'ils soient moraux ou physiques.

Nécessité ! qui contient tout le sens de l'article 64 du Code pénal et innocentait ces malades, au temps où florissait l'Ecole de Nancy, avec Bernheim et Liebault, de la Faculté de médecine, et Liégeois, de la Faculté de droit : « Il n'y a ni crime ni délit lorsque le prévenu était en état de démence au temps de l'action ou lorsqu'il a été contraint par une force à laquelle il n'a pu résister. » (Le mot « démence » étant pris, ici, non dans l'acception restreinte que lui assigne la clinique psychiatrique, d'affaiblissement des facultés mentales, de déficience psychique, mais dans une acception large qui s'étend à toutes les altérations de l'intelligence, à tous les troubles mentaux susceptibles d'influencer pathologiquement les actes, de vicier la liberté et de détruire ou d'atténuer la responsabilité.)

Nécessité ! qui inspire la déclaration du docteur Trublet, dans *Histoire comique* :

« Je dis que nous ne pouvons plus louer ni blâmer aucune pensée, aucune action humaine, une fois que la nécessité de ces actions et de ces pensées nous est démontrée. »

Hélène obéit à une idée qui lui est venue, simple, claire et définitive, exclusive de toute autre idée.

Elle sort, elle va : « Elle était tentée de reculer, mais elle ne pouvait s'arrêter. Non, jamais la pensée ne fut aussi complètement abolie dans une personne vivante. Et elle marchait comme irrévocablement déterminée. »

Elle se pend : suicide de caractère bien hystérique de par sa soudaineté, l'absence de préméditation et de réflexion, qui le séparent si nettement du suicide mélancolique.

« Hélène Haviland s'était pendue avec une cravate de son neveu, au portemanteau... Ses genoux étaient infléchis et la pointe de ses bottines touchait le parquet. Une chaise, placée sans doute à dessein à la gauche du corps, le faisait dévier et l'empêchait de porter d'aplomb sur le sol. Le voile de veuve recouvrait le visage. On le souleva. La face était tuméfiée, la langue, noire et gonflée, sortait de la bouche.

« Le commissaire de police appelé sur les lieux fit cette réflexion :

« — J'ai vu bien des femmes suicidées; c'est la première fois que j'en vois une pendue. »

La peinture d'Hélène pendue est d'un grand intérêt pour le médecin légiste, qui trouve là des traits vrais et des réminiscences :

La pendue a les genoux fléchis et la pointe des chaussures touche le parquet. Une chaise est toute voisine.

Il fut un temps où la grande querelle des médecins légistes était de savoir, s'il était nécessaire, pour faire un vrai pendu, d'être suspendu à la manière d'un pendule, sans contact avec le sol, ou si une pendaison incomplète, les pieds, les membres inférieurs, le tronc trouvant un point d'appui, suffisait pour entraîner la mort.

Et peut-être le tableau d'Hélène pendue eût-il inspiré à un médecin-expert l'hypothèse d'un crime plutôt que d'un suicide, si le suicide du prince de Condé n'eût donné occasion, dès 1830, de résoudre la question des effets mortels de la suspension incomplète.

Même spectacle au château de Saint-Leu que dans la cabine de bains des quais de la Seine :

Là, une espagnolette et un lien fait de mouchoirs.

Ici, un portemanteau et une cravate.

Là et ici, les pieds à terre, les genoux fléchis, une chaise voisine, qui eût pu servir de secours.

Comme chez le prince de Condé, la pendaison incomplète a suffi pour entraîner la mort d'Hélène : la compression des vaisseaux cervicaux et l'arrêt de la circulation cérébrale de la pendaison incomplète ou atypique, d'ailleurs la plus fréquente, ayant les mêmes effets mortels, bien que plus lents, que l'occlusion de la trachée et l'asphyxie provoquée par la pendaison complète ou typique.

Il n'est pas jusqu'à l'aspect et la coloration de la

face et de la langue qui n'aient de l'intérêt, car cette face tuméfiée, cette langue « noire et gonflée », projetée hors de la bouche, sont le fait de la pendaison incomplète par l'action d'un lien à nœud latéral qui n'interrompt la circulation cervicale que d'un côté, déterminant de la congestion céphalique et la cyanose de la face.

Le lien à anse médiane, qui comprime les vaisseaux cervicaux des deux côtés, produisant une syncope et de la pâleur.

En résumé : pendaison incomplète avec anse latérale, pendue bleue. Hélène Haviland a procédé correctement et son cas ne trouble pas la médecine légale.

Très judicieuse, en outre, la réflexion du commissaire de police, qui revient à dire que bien rare est, chez la femme, le suicide par pendaison.

Balthazard ne parle pas autrement :

« Alors que, dit-il, on amène, chaque année, à la morgue de Paris, une moyenne de trente à quarante hommes pendus, il arrive que l'on n'y apporte pas une seule femme pendue. »

La pendaison est cependant le procédé le plus fréquent de suicide. D'après Brouardel, les pendaisons constituent, à Paris, le tiers des suicides; en province, la moitié.

Mais la femme y est peu encline (cinq fois moins que l'homme, d'après Et. Martin) en dépit de quelques exemples éclatants de l'antiquité. Mais les Jocaste, les Phèdre, les Déjanire, les Monime de Stratonice n'ont pas fait école.

PSEUDO-SUICIDE

PAR PRÉCIPITATION D'UN LIEU ÉLEVÉ.

(M. Hamoche, *in Pierre Nozière.*)

« Devenu lunettier par l'injure du sort, M. Hamoche, « qui ne ressemblait pas assez à une personne « qui vend des lunettes et de qui les lunettes ne « ressemblaient pas assez à des lunettes qu'on « achète », étalait ses boîtes quai Malaquais, le long du mur du bel hôtel de Chimay. Il prenait, là, les « attitudes de Napoléon à Sainte-Hélène. Lui aussi, « il était un Titan foudroyé ».

« Petit homme tout à fait chauve, avec un crâne énorme, des yeux sombres et enflammés, des joues hâlées et une longue barbe d'un noir bleu. »

Il était de costume et d'air « étranges ». Les bras croisés, morne, le regard à l'horizon, il ne répondait pas quand M^{me} Mathias, la vieille bonne du docteur Nozière, chargée de « promener la petite enfance « d'Anatole France » sur le « vieux quai auguste » de la Seine ou aux Tuileries, « son jardin royal et « familial », lui demandait : « Eh bien ! ça va-t-il « mieux, les affaires ? »

« Ses conversations roulaient sur d'étranges et lointaines aventures. Il y parlait d'une longue navigation sur l'Océan Pacifique, campements sous les cèdres rouges, et de Chinois fumeurs d'opium. Il disait comment il avait reçu un coup de couteau d'un Espagnol dans une ruelle de Sacramento, et comment des Malais lui avaient volé son or. Ses

maines tremblaient et il répétait sans cesse de mot tragique : Or. »

« M. Hamoche était allé, comme tant d'autres, en Californie, à la conquête de l'or. Il avait fait le rêve de ces placers à fleur de terre et de ce sol prodigieux qui, à peine gratté, découvrait des trésors...

« Hélas ! il n'avait rapporté de la Sierra-Nevada que la fièvre, la misère, la haine et le dégoût incurable du travail et de la pauvreté. »

Le personnage est ainsi présenté avec des caractères vagues sans doute. Mais, de ce vieillard « emphatique et fiévreux », « prodigieux monument de misère et de vanité », plus dénué que Job et plus fier que Bragance, malheureux de sa misère, « étrange » en toutes choses, aux antécédents exotiques chargés, nous sommes presque en droit de ne pas nous attendre à une fin banale, et France ne va pas nous décevoir :

Un jour, une « fièvre de cheval » s'empare de lui. « Je croirais à une fièvre cérébrale, dit le docteur Nozière. L'excitation nerveuse est très intense... Naturellement, il ne veut pas entendre parler de l'hôpital... »

« ... Un bruit sourd de chute retentit dans la cour, un bruit profond et comme lourd, inouï... Je n'avais jamais entendu ce bruit-là. »

Le bruit sourd qu'en tombant fait une tête humaine.

(Victor Hugo, *Marion Delorme*.)

« Le marchand de lunettes s'est précipité de la fenêtre de sa mansarde.

« Mme Mathias, qui a vu, de sa fenêtre, « un paquet informe et pourtant humain, une loque sanglante », ne manque pas à faire un diagnostic, avec cet empressement du commissaire de police qui a coutume de mettre, avec une sûreté tranquille, sur le compte de « l'attaque d'apoplexië », toute mort subite d'un homme d'âge : « Il s'est jeté par la fenêtre dans un accès de « fièvre chaude. »

Fièvre cérébrale, pour le praticien.

Fièvre chaude, pour le commun.

L'une et l'autre apparaissent fréquemment dans le roman. Et France fait volontiers bon accueil à la « fièvre cérébrale ».

Ce terme a cessé d'être familier au médecin, bien que Trousseau (1865) ait donné ce titre à une clinique de l'Hôtel-Dieu, qui n'est que l'histoire, en somme, de l'encéphalo-méningite tuberculeuse, et nous écarterons, en l'occurrence, cette appellation, substituée trop volontiers par nos devanciers à nos méningites ou à nos délires toxi-infectieux.

Pour ce qui est de « l'accès de fièvre chaude » d'autrefois, le public d'aujourd'hui mettrait volontiers les accidents dramatiques de M. Haimoche sur le compte de la neurasthénie aiguë, qui, pour lui, est la neurasthénie qui tourne mal (suicide ou homicide); la neurasthénie, qui est devenue la forme élégante de l'aliénation mentale et qui couvre de sa benignité et de son vague — dans l'esprit de bien des médecins, autant que chez les profanes — la paralysie générale, la mélancolie, les délires, le syndrome confusionnel et les organopathies fonctionnelles...

Aussi bien, avons-nous le choix du diagnostic, n'étant sollicité de façon pressante ni impérieuse vers un diagnostic assuré :

Le lunettier trouverait d'excellentes raisons de mettre à ses jours une fin violente, particulièrement dans sa constitution psychopathique, riche d'antécédents où l'on peut deviner : alcoolisme, syphilis, paludisme et dans un épisode toxi-infectieux terminal hyperthermique (« fièvre de cheval »). Mais ces raisons, suffisantes à les considérer isolément, se concilient mal.

Sa constitution mentale apparaît celle :

a) Soit d'un mélancolique, à teinte paranoïde, qu'un raptus aurait poussé brusquement vers la fenêtre;

b) Soit d'un paralytique général de qui les idées mégalomaniques apparaissent çà et là avec, de surcroît, ce signe neurologique du « tremblement » des mains. (Régis nous a familiarisés avec la neurasthénie préparalytique, génératrice de suicide.)

Mais l'accès de « fièvre cérébrale », de « fièvre chaude » est de trop et nous oriente plutôt vers :

a) Un accès de rhumatisme cérébral (« folie rhumatismale » à forme d'excitation, ou méningitique), où ces dénominations populaires sont assez à leur place;

b) Vers du psycho-paludisme.

A la manière de l'alcoolisme, le paludisme peut se manifester par de la confusion mentale et du délire hallucinatoire onirique, la même formule délirante convenant à tout empoisonnement de l'organisme,

d'origine toxique ou infectieuse, exogène ou endogène. Et nous relevons, en outre, chez notre suicidé, les marques de la déchéance, de l'usure physique et mentale, asthénie, dépression psychique qui accompagnent, d'ordinaire, les psychoses paludéennes.

Le lunettier a bien un passé paludéen. Mais a-t-il un présent? car, si nous en croyons J. Rieux (*Paludisme et pseudo-paludisme* [1932]), l'infection s'éteint rapidement en milieu non paludéen et le lunettier manque de réinoculations massives par anophèles contaminés, pour se donner l'occasion de quelque perniciosité paludéenne.

Une infection, une pneumonie, par exemple, ferait mieux notre affaire, avec l'appoint éthylique qui ne doit pas surprendre chez un colonial, une de ces pneumonies que les anciens dénommaient ataxiques ou malignes.

M. Hamoche eût fait du *delirium tremens* à l'occasion d'un traumatisme. Il fait des accidents nerveux à l'occasion d'une phlegmasie ou d'une pyrexie, et une détermination corticale avec onirisme, panophtobie, hallucinations visuelles, caractéristiques des états toxi-infectieux, le précipite par la fenêtre. Une pneumonie du temps de Laënnec et de Grisolle (1841), car les maladies changent de mœurs avec le temps, à la manière des microbes eux-mêmes, et les pneumonies de nos jours apparaissent moins violentes et plus circonspectes.

N'est-ce pas plutôt, dès lors, un faux suicide, un homicide de soi par imprudence; si, désorienté,

confus et en fugue, le malade a pris la fenêtre pour une porte et a fait, par mégarde, une chute mortelle?

INTOXICATION CRIMINELLE PAR LA BELLADONE

(Haviland, dans *Jocaste*).

Anatole France fait mourir ses personnages correctement; mais il ne choisit pas les voies les plus ordinaires : Hélène Haviland passe de vie à trépas par le moyen d'une corde — peu familière aux femmes. — Son mari, par le moyen d'un poison, auquel il est fait exceptionnellement appel, mais qui doit d'être employé parce qu'il fait partie de la pharmacie même du malade et qu'il est à la disposition du criminel : la belladone ou son alcaloïde, l'atropine.

Très rares, en effet, sont les empoisonnements criminels par ce toxique et, jusqu'en 1880, on ne relevait en France, au dire de Balthazard, que sept cas.

Mais, Chatelain cite le cas, dans les *Annales médico-psychologiques* de 1869, d'une infirmière condamnée en Suisse, en 1868, pour avoir empoisonné avec de l'atropine neuf personnes au moins, dont six succombèrent.

Quoi qu'il en soit, l'empoisonnement d'Haviland par l'administration intermittente de doses progressives de belladone, offre les caractères d'une bonne observation clinique.

« La santé de M. Haviland se troubla pendant

l'automne de 1871; il eut des insomnies et des vertiges. Un jour (c'était au commencement de l'hiver), Hélène, qui lisait un roman dans le salon, vit entrer son mari et poussa un cri d'effroi :

« — Vos yeux ! dit-elle. Regardez donc vos yeux, là, dans la glace !

« Les yeux bleus de M. Haviland étaient devenus noirs. Il avait la bouche frémissante, l'air égaré et il murmurait : « Il viendra, Sam, Sam Ewart. »

Voici, désormais, notre esprit en alerte : l'intoxication belladonnée éclate par ces caractères cardiaux : la mydriase et le délire.

Dès lors, les phases se succèdent comme il convient : alternatives de santé et d'accidents, selon que l'administration du poison est suspendue ou continuée. Ce qui est bien dans la manière de l'atropine, dont l'élimination est rapide. Cette vitesse d'élimination — dix à vingt heures — explique la gravité des symptômes et le retour rapide à une santé parfaite, dès que sont suspendues les doses fortes, non mortelles. De plus, les symptômes suivent très rapidement l'ingestion. Nous retrouvons ces caractères d'accidents prompts et de retours rapides à la santé tout au long de l'histoire pathologique d'Haviland — avec l'absence d'accoutumance qui sépare si nettement l'atropine de la morphine.

Autre alerte : « M. Haviland était étendu sur une chaise longue, près de son lit de fer; une couverture de voyage lui enveloppait les jambes. Il était blême, avec des plaques rouges sur les joues. Ses yeux,

devenus sombres, sortaient des orbites... Ses paroles étaient coupées de vertiges...

« — Je dois vous avertir, Hélène, que j'ai des moments d'égarement...

« Alors, le malade regarda fixement une portière sombre qui pendait à grands plis, allongea son bras qui tremblait et s'écria :

« — Là, là, devant cette porte, c'est lui, c'est Sam Ewart ! Vous voyez bien cette marque qu'il porte au cou, sous sa chemise de matelot, c'est une marque rouge, à cause de son arrière-grand-père, le vieux David... Sam ! Sam ! O mon Dieu !

« Il retomba sur sa chaise longue et s'assoupit lourdement. »

Le tableau est complet : les vertiges, la céphalalgie, les troubles visuels par paralysie de l'accommodation ont obligé Haviland à s'étendre sur une chaise longue.

« Blême, avec des plaques rouges sur les joues » : véritable signature de l'intoxication atropinique qui congestionne, tuméfie ou cyanose la face, détermine une éruption érythémateuse de la peau, parfois même du purpura, qui commence par la face et le cou, pour s'étendre plus tard au tronc, épargnant les membres.

Toujours les symptômes oculaires avec la mydriase et l'exorbitisme.

Et la crise d'excitation avec hallucinations visuelles, comme il est de coutume ; la fixité du regard.

Et la fin de la crise dans un lourd assoupissement, toujours selon la règle.

Retour rapide de l'intelligence et du calme, au sortir de la phase de somnolence et de dépression.

Nouvelle administration du toxique : effets immédiats, comme il fallait s'y attendre :

« M. Haviland, peu de temps après avoir bu, fut repris de vertiges et de stupeur. Sa pupille se dilata de nouveau, extraordinairement. »

La nature des accidents n'échappe pas au jeune médecin militaire, René Longuemar :

« L'aide-major ne diagnostiquait pas, d'après les symptômes qu'on lui décrivait, une affection caractérisée, suivant sa marche naturelle. Il pressentait l'action intermittente d'un agent nuisible, d'un toxique. La dilatation de la pupille était vraisemblablement due, selon lui, à un emploi inconsidéré de la belladone ou de l'atropine. M. Haviland avait dû recourir, pour combattre ses rhumatismes, au sulfate chlorhydrate d'atropine; maintenant, selon toute apparence, il abusait de ce médicament, de la façon la plus désastreuse. »

La belladone était agent thérapeutique banal en ces temps. Claude Bernard avait étudié, dès 1849, l'action physiologique de l'atropine, alcaloïde de la belladone, découvert par Brandes, en 1825, et Trousseau en avait établi les indications thérapeutiques. (*Cliniques médicales de l'Hôtel-Dieu de Paris* [1865].)

Sans doute, la belladone était dirigée contre la plupart des états morbides : c'était l'agent sédatif banal de la douleur et singulièrement de la gastralgie, de l'entéralgie qui accompagne la constipation. Dans

les névralgies superficielles, Trousseau vantait les applications locales de belladone et les injections hypodermiques de sulfate neutre d'atropine. Cette médication passait aussi pour précieuse, *ab ore*, dans le rhumatisme articulaire aigu.

De sorte que la belladone et son alcaloïde jouaient sensiblement, en ces temps, le rôle de la morphine, de l'antipyrine, de la cocaïne, du salicylate de soude actuels. Et ils étaient à leur place dans l'arsenal pharmaceutique de M. Haviland, très enclin à se médicamenter.

Une nouvelle suspension du toxique est suivie d'un retour à la santé.

Puis, nouveaux accidents à la suite d'une nouvelle ingestion : « Le lendemain, le vieillard ne put quitter la chambre; les symptômes de son affection intermittente reparurent et prirent, au bout de quelques jours, un caractère alarmant. Le vendredi matin, Hélène fit appeler un médecin. Ce jour-là, le malade avait un aspect effrayant. Les conjonctives étaient injectées de vaisseaux bleuâtres et les yeux sortaient de leurs orbites, comme à demi arrachés. Le délire était furieux... Le malheureux luttait contre deux valets qui le retenaient à grands efforts sous les couvertures. »

Cette fois, le délire a acquis une violence extrême, simulant une sorte d'ivresse. C'est bien le délire d'action, bruyant et loquace de l'intoxication belladonnée qui, revêtant parfois l'aspect clinique d'un accès de manie aiguë, conduit l'intoxiqué méconnu à l'asile d'aliénés.

« Il réclamait sa femme et Samuel Ewart. Sa voix, dont toutes les cordes étaient altérées, semblait nouvelle, et d'autant plus épouvantable. Il soupirait le nom d'Hélène avec une douceur plaintive, et aussitôt poussait des glapissements aigus et des ricanements sinistres, et le contraste était si brusque qu'on ne pouvait concevoir de telles alternatives de tendresse triste et d'ironie furieuse, même dans un cerveau déjà décomposé. »

Ici apparaît un caractère nouveau et d'ailleurs classique, lui aussi : l'altération de la voix, due à la sécheresse de la muqueuse bucco-pharyngée, à la laryngite atropiniques.

Cette fois, la dose est mortelle. « Pris d'un tremblement de tous ses membres, le malade s'assoupit. Il avait l'air de dormir... » Et c'est l'agonie, dans le vrai sens étymologique du mot, de lutte du malade contre la mort. (ἀγών, combat) :

« Le souffle du malade se précipita et devint si pénible que ceux qui l'entendaient, à l'exception des médecins, se sentaient eux-mêmes oppressés. Ses mains osseuses, étendues sur la couverture, la grattaient d'un geste frileux et maladroit. Le docteur Hersent lui prit le poignet gauche. Il constata l'affaiblissement du pouls et le refroidissement des extrémités. Le nez se déprimait. Les yeux se cavaient. Il les roula autour de lui comme pour tout revoir et tout reconnaître une fois encore; puis il inclina la tête en arrière, poussa trois soupirs et rentra dans le repos. Un geste du docteur Hersent annonça que tout était fini. »

Description clinique remarquable d'un agonisant, faite des traits généraux de l'agonie auxquels s'associent quelques traits particuliers empruntés à l'agent nocif :

Succédant à l'ivresse atropinique, l'assoupissement, suivi bientôt des troubles respiratoires, circulatoires, carphologiques particulièrement marqués et fin, dans le coma, par l'affaiblissement progressif du pouls,

Le refroidissement des extrémités,
La dépression et l'effilement du nez,
L'enophtalmie,
Quelques rotations des globes oculaires,
Quelques soupirs. — La mort !

HOMICIDE

Encore une bonne observation clinique : celle de Le Mansel, dans *l'Œuf rouge*, épisode inclus dans *Balthasar*, et dédié à Samuel Pozzi.

Mais, ici, France s'égare : « Un vers de Sophocle tua Hélène Haviland. Une phrase de Lampride perdit Le Mansel. »

Oui, mais par des mécanismes mentaux si différents que le rapprochement du suicide et de l'homicide décèle une erreur de diagnostic.

A son habitude — et comme il convient dans une observation médicale bien conduite — France, par la bouche du docteur N***, définit le terrain sur lequel évoluera le trouble morbide :

Le Mansel, au lycée, « ne ressemblait à aucun de ses camarades... Il paraissait à la fois plus jeune et plus vieux qu'il n'était en réalité. Petit et fluët, il avait peur, à quinze ans, de tout ce dont les petits enfant s'effraient. L'obscurité lui causait une épouvante invincible. Il ne pouvait rencontrer, sans fondre en larmes, un des domestiques du lycée qui avait une grosse loupe au sommet du crâne. Mais, par moments, à le voir de près, il avait l'air presque vieux. Sa peau aride, collée sur les tempes, nourrissait mal ses maigres cheveux. Son front était poli comme le front des hommes mûrs. Quant à ses yeux, ils étaient sans regard. Maintes fois des étrangers le prirent pour un aveugle. Sa bouche donnait seule une physionomie à son visage. Ses lèvres mobiles exprimaient tour à tour une joie enfantine et de mystérieuses souffrances. Le timbre de sa voix était clair et charmant. Quand il récitait ses leçons, il donnait aux vers leur nombre et leur rythme, ce qui nous faisait beaucoup rire. Pendant les récréations, il partageait volontiers nos jeux, et il n'y était pas maladroit, mais il y apportait une ardeur fébrile et des allures de somnambule qui inspiraient à quelques-uns d'entre nous une antipathie insurmontable. Il n'était pas aimé; nous en aurions fait notre souffre-douleur, s'il ne nous en eût imposé par je ne sais quelle fierté sauvage et par son renom d'élève fort. Bien qu'inégal dans son travail, il tenait souvent la tête de la classe. On disait qu'il parlait la nuit, dans le dortoir, et que même il sortait tout endormi de son lit. C'est ce qu'aucun de nous n'avait

guère observé de ses propres yeux, car nous étions à l'âge des profonds sommeils. »

Ce sont là les traits d'une constitution psychopathique qui ne répond guère à l'« analogie » annoncée par le narrateur entre l'héroïne de *Jocaste* et le héros de *l'Œuf rouge*.

Le Mansel fait plutôt figure de dégénéré : physiquement et psychologiquement. D'un côté, son nanisme relatif, les lésions trophiques du revêtement cutané, l'anomalie des yeux ; de l'autre, la désharmonie psychique, l'inégalité des aptitudes, l'émotivité, les terreurs nocturnes, les troubles du sommeil, l'adaptabilité au milieu, l'inaffectivité, l'impulsivité, l'obsessivité, l'appel aux brimades — tous stigmates qui se peuvent lire dans son portrait — constituent une ébauche assez caractéristique de terrain dégénératif.

Mais, de bonne heure, les caractères de la personnalité se précisent et s'orientent : l'hypertrophie du moi, l'attitude générale autique, l'exagération de la personnalité.

A l'occasion d'une promenade à l'abbaye du Mont-Saint-Michel, le voilà assis au pied des Michelettes, sur une vieille bombarde de fer. « Là, promenant, des vieilles pierres au ciel, son regard vague, et balançant ses pieds nus, il me dit : « J'aurais voulu « vivre du temps de ces guerres et être un chevalier. « J'aurais pris les deux Michelettes, j'en aurais pris « vingt, j'en aurais pris cent ; j'aurais pris tous les « canons des Anglais. J'aurais combattu seul devant

« la poterne. Et l'archange saint Michel se serait tenu
« au-dessus de ma tête comme un nuage blanc. »

Et, en passant près de la maisonnette où Tiphanie Raguene! , veuve de Bertrand du Guesclin, vécut, au péril de la mer, « Le Mansel ouvrit les bras, comme pour embrasser cette bicoque angélique; puis, s'étant agenouillé, il se mit à baiser les pierres, sans entendre les rires de ses camarades qui, dans leur gaieté, commençaient à lui jeter des cailloux. »

Et c'est l'occasion, pour le camarade de Le Mansel, d'un diagnostic fort avisé :

« A compter de ce jour, je compris le caractère de notre condisciple beaucoup mieux que je n'avais fait jusqu'alors, et j'y découvris un orgueil immense que je n'avais pas soupçonné. Je ne vous surprendrai pas en vous disant qu'à quinze ans j'étais un médiocre psychologue; mais l'orgueil de Le Mansel était trop subtil pour qu'on pût en être frappé tout d'abord. Il s'étendait sur de lointaines chimères et n'avait point de forme tangible. Cependant, il inspirait tous les sentiments de mon ami et il donnait une espèce d'unité à ses idées baroques et incohérentes. »

Le condisciple de Le Mansel a par là-même défini, sans le savoir, la constitution paranoïaque d'aujourd'hui.

Et nous rencontrons, chemin faisant, les éléments d'une hérédité dégénérative non négligeable : « une mère malade et sénilisée, de qui le front était cerclé d'ordinaire, comme d'un diadème, d'une lame

de métal, cercle magnétique capable de chasser les migraines. »

Un père, « petit homme chauve qui glissait dans les allées comme un fantôme. Il était si mince et si léger qu'on pouvait craindre que le vent l'emportât. Son allure timide, son cou long et décharné qu'il tendait en avant, sa tête grosse comme le poing, ses regards de côté, son pas sautillant, ses bras courts soulevés comme des ailerons, lui donnaient, autant que possible et plus que de raison, l'aspect d'une volaille plumée... Il fallait le laisser à la basse-cour, parce qu'il ne vivait que dans la compagnie de ses poules et qu'il avait perdu près d'elles l'habitude de causer avec les hommes ».

Sa grand'mère : une bonne dame au langage de qui il ne fallait pas prêter attention, selon son petit-fils, « parce qu'elle avait quelquefois l'esprit dérangé ».

De cette mère neurasthénique, à thérapeutique étrange, de ce père microcéphale et de cette grand-mère à « l'esprit dérangé », on est en droit de s'attendre à une postérité gâtée par quelque endroit.

Un jour, les deux camarades sont à la même table, dans la famille Le Mansel.

L'invité remarque un œuf « teint d'une pourpre royale », qu'on dit avoir été pondu le jour de la naissance d'Alexandre. On en donne des explications et, alors que la vieille grand-mère manifeste quelque incrédulité, son petit-fils l'interrompt avec violence. « Il était pâle, ses mains tremblaient :

« — Ne l'écoute pas, me cria-t-il. Tu sais ce que je t'ai dit. Ne l'écoute pas ! »

Les années s'écoulaient. « A la suite d'une terrible crise », Le Mansel devient « craintif et défiant à l'excès », encore que « inoffensif ». Il se signale par une « aptitude extraordinaire pour les mathématiques », « des preuves certaines de la beauté de son intelligence. Même il envoya à l'Académie des sciences, la solution de plusieurs équations non encore résolues, qui fut trouvée aussi élégante que juste ».

Quelques années passent et, un jour, c'est un délirant persécuté qui entre dans le cabinet du docteur N*** : l'ancien camarade de lycée, « bien vieilli, chauve, hâve, d'une excessive maigreur » :

« — ... Je suis en butte à des persécutions inouïes. Mais j'ai du courage, je lutterai vaillamment, je triompherai de mes ennemis ! »

Le visiteur, laissé un instant seul, ouvre une traduction de l'*Histoire d'Auguste*.

Dès lors, le malheureux entre dans l'état le plus effrayant. Il frappait le livre ouvert devant lui et il récitait à haute voix cette phrase de Lampride : « Le jour de la naissance d'Alexandre Sévère, une poule appartenant au père du nouveau-né pondit un œuf rouge, présage de la pourpre impériale que l'enfant devait revêtir. »

Son exaltation allait jusqu'à la fureur. Il écumait, il criait : « L'œuf, l'œuf de mon jour natal ! Je suis empereur. Je sais que tu veux me tuer. N'approche pas misérable ! » Il faisait les cent pas. Puis, revenant vers moi, les bras ouverts : « Mon ami, me

disait-il, mon vieux camarade, qué veux-tu que je te donne?... Empereur... Empereur... Mon père avait raison... L'œuf pourpre... Empereur, il faut l'être... Scélérat ! pourquoi me cachais-tu ce livre ? Je châtierai ce crime de haute trahison... Empereur ! Empereur ! Je dois l'être. Oui, c'est le devoir. Allons, allons !...»

« Il sortit. J'essayai en vain de le retenir. Il m'échappa. Vous savez le reste. Tous les journaux ont raconté comment, en sortant de chez moi, il acheta un revolver et brûla la cervelle au factionnaire qui lui barrait la porte de l'Elysée. »

« ... Le Mansel, enfermé dans une maison de santé, y resta quinze jours en proie à une folie furieuse. Puis il tomba dans une imbécillité complète, pendant laquelle sa gloutonnerie était telle qu'il dévorait jusqu'à la cire à frotter le parquet. Il s'est étouffé, il y a trois mois, en avalant une éponge. »

Le docteur N*** voit dans cet homicide et dans cette crise de manie terminale, la réalisation du pronostic qu'il avait autrefois porté de « paralysie générale » menaçant « l'enfant d'une migraineuse et d'un microcéphale rhumatisant ». Sans doute paralysie générale précoce, chez un hérédosyphilitique de qui les particularités physiques et psychiques de l'adolescence relèveraient de l'infection spécifique héréditaire avec, aussi, les manifestations de dynamique fonctionnelle, de suractivité psychique qui l'ont conduit, au cours de l'évolution morbide, à de brillantes productions intellectuelles et à des succès scolaires avant-coureurs de la déchéance.

Mais l'euphorique, l'expansif paralytique général, à délire volontiers altruiste, ne nous a pas accoutumé aux agressions et aux violences.

D'autre part, nous sommes, aujourd'hui, plus exigeants à l'endroit de la pathogénie spécifique.

Or, la maladie de Bayle n'avait pas encore reçu de Noguchi la définition de « spirochétose diffuse cérébrale » et, de Sicard, celle de « syphilose cérébrale chronique ».

On n'en saurait vouloir à nos anciens qui étaient plus jeunes que nous et ne pouvaient avoir recours aux éclaircissements de Bordet et de Wassermann.

Mais, le meurtre lucide, prémédité, délibéré, exécuté de sang-froid, avec une sorte de sérénité et d'impassibilité hautaines, par Le Mansel, n'est pas d'un dément, mais d'un logicien.

Ce délirant lucide nous offre cette association de l'orgueil, de la méfiance, de la persécution et de la déviation logique sans intervention de troubles sensoriels qui a nom paranoïa.

Et il est bien l'aliéné, au sens étymologique du mot — *alienum* — l'étranger, l'être essentiellement insociable, qui ne peut plus participer à la vie collective et qu'il faut retrancher du milieu social, car le délirant interprétatif, le fou raisonnant est le plus dangereux des délirants, à cause de sa lucidité même, sa psychose — essentiellement meurtrière — tendant à l'homicide, comme la mélancolie tend au suicide.

Que nous sommes loin d'Hélène Haviland, faite d'hyperémotivité et de suggestibilité, qui est le jouet de ses hallucinations et qui, un jour, reçoit

les interjections de la phrasé de Sophocle comme un ordre qui fait effraction dans sa conscience, qu'elle ne discute ni n'interprète et auquel elle obéit sur l'heure, aveuglément !

Ici, France a commis l'imprudence, qui ne lui est pas coutumière, de quitter la sémiologie, où il excelle, pour la nosographie semée d'embûches.

Anthropologie

En ce temps-là, Darwin était un dieu.

France écrit, en 1889, dans *la Vie littéraire* :

« Il y a dix-huit ans (donc environ les années 1870), nous étions déterministes avec enthousiasme... Alors les livres de Darwin étaient notre Bible. Les louanges magnifiques par lesquelles Lucrèce célèbre le divin Epicure nous paraissaient à peine suffisantes pour glorifier le naturaliste anglais. Nous disions, nous aussi, avec une foi ardente : « Un homme est « venu qui a affranchi l'homme des vaines terreurs ».

De Paris, avec Lélut et Moreau (de Tours); de Londres, avec Maudsley; de Turin, avec Lombroso, viennent des notions nouvelles et de jeunes espoirs qui versent dans les esprits étonnement, inquiétude, besoin d'examen et de critique. On dispute en tous lieux des relations intimes du crime, du génie, de la folie, de leurs conséquences sociales : responsabilité criminelle, valeur du système pénal. Toutes notions que dans *Jocaste*, le médecin aide-major Longuemare ne doute pas de traduire en quelques affirmations hardies, comme il convient à un jeune savant, avec le secret dessein d'effaroucher l'ignorance d'Hélène :

L'homme descend du singe.

La vertu est un produit comme le phosphore et le vitriol.

L'héroïsme et la sainteté sont l'effet d'une congestion du cerveau.

La paralysie générale fait seule les grands hommes.

C'étaient sentences à la mode :

La pensée, sécrétion du cerveau.

Le génie, c'est la névrose (qui n'est qu'une traduction de l'adage latin : *nullum magnum ingenium sine mixtura dementiæ*).

Le vice et la vertu, produits comme le vitriol et le sucre (Taine, *Introduction à l'Histoire de la littérature anglaise* [1863]).

— « Qu'est-ce que l'amour? demandait Renan à Claude Bernard.

— Une conséquence très simple des fonctions de nutrition », répondait le célèbre physiologiste.

Le 12 avril 1887, une lettre de Taine à Lombroso ouvre *l'Homme criminel*, qui donne naissance à une école : « Que les faits moraux, comme les faits physiques, aient leurs conditions précises, cela est maintenant évident pour tout homme de bonne foi qui a fait les études nécessaires. Rien de plus utile que la connaissance de ces conditions et des indices qui les signalent. »

France prend au sérieux, certes, cette anthropologie qui ouvre de si vastes perspectives.

Mais, à sa coutume, il ne se laissera pas égarer. Son sens de la mesure et son bon sens tout court, une fois de plus, lui découvriront les excès et les

abus qui lui seront, à l'occasion, un divertissement. Suivons-le, çà et là, dans sa critique :

Dans un chapitre de *la Vie littéraire* (*les Criminels*), à propos de *Conscience*, où Hector Malot a très intelligemment approprié à notre milieu et à notre culture le drame que Dostoïevsky conçut avec l'atrocité ingénue d'une âme slave, quand il écrivit cette œuvre d'épouvante, *Crime et châtiment*, France sait se souvenir que Dostoïevsky était « épileptique et, par cela même, en communion directe avec ces âmes qu'une obscure maladie voue au crime et qu'un physiologiste moderne propose de désigner sous le nom d'épileptoïdes ».

Sous l'empire des idées nouvelles de l'école de Turin, il en vient à qualifier le criminel de « malheureux ».

« Car c'est être malheureux que d'être criminel. Les méchants sont bien dignes de pitié, et je ne suis pas éloigné de comprendre la folie de ce prêtre catholique dont le cœur saignait à la pensée des souffrances de Judas Iscariote... Je suis touché de l'entendre désigner Judas avec pitié comme le plus malheureux des Apôtres. »

... Or, « ce que ce pauvre prêtre pensait du traître du mont des Oliviers, le philosophe le pense de tous les criminels. L'anthropologie ne voit plus dans le criminel qu'un malade incurable; elle regarde le scélérat avec une tranquille pitié; elle dit à l'assassin ce que Jocaste disait à Œdipe, après avoir percé le mystère de la destinée de cet homme aveuglé : « Malheureux !... C'est le seul nom dont je puisse

« te nommer et je ne t'en donnerai jamais plus
« d'autre. » Pensée humaine et prudente !

« Le déterminisme nous a tous plus ou moins touchés. La doctrine de la responsabilité est ébranlée dans les esprits les plus fermes. Le plus sage est de répéter, aujourd'hui, les paroles si douces et si désolées de la malheureuse reine de Thèbes...

« Tiendrons-nous, avec la nouvelle école anthropologique, l'irresponsabilité du criminel comme physiologiquement, anatomiquement démontrée? Disons-nous, avec Maudsley, que le crime est dans le sang, qu'il y a des scélérats dans une société comme il y a des moutons à tête noire dans un troupeau et que ceux-là sont aussi faciles à distinguer que ceux-ci? Entrerons-nous dans la vue d'un anthropologiste italien des plus convaincus, l'auteur de *l'Uomo delinquente*?

« Cesare Lombroso se flatte de constater l'existence d'un type humain voué au crime par son organisation même. Il y a, selon lui, un criminel-né, reconnaissable à divers signes, dont les plus caractéristiques sont : la petitesse et l'asymétrie du crâne, le développement des mâchoires, les yeux caves, la barbe rare, la chevelure abondante, les oreilles mal ourlées, le nez camus. En outre, les criminels sont ou doivent être gauchers, daltoniens, louches et débiles. Par malheur, ces signes manquent à la plupart des criminels et se trouvent, par contre, chez beaucoup de fort honnêtes gens. Le crâne de Lamennais et celui de Gambetta étaient très petits :

le crâne de Bichat n'était pas symétrique (1). Nous connaissons tous d'excellentes personnes qui sont atteintes de daltonisme. de strabisme. de débilité, ou qui sont camuses, prognathes, etc... »

Il est, en vérité, des criminels dépourvus de toute malformation dégénérative, tandis que « la vertu, remarque Garnier, a parfois mauvaise figure ».

Peut-être France prêtait-il attention, dans son énumération des stigmates lombrosiens, à sa propre asymétrie faciale, qu'il n'ignorait pas, et qu'il disait avoir transmise à sa fille, « ce qui, chez une femme, ajoutait-il, est bien disgracieux », et que Emile Hovelacque décrit sans ménagements (*Revue de France*, avril 1925) : « Que vis-je, en ce jour d'entre les jours, à la table où je devais si souvent le retrouver? — Une longue et lourde figure chevaline, comme tordue par un léger torticolis, la mâchoire de travers... » .

Et Anatole France fait, de main de maître, la critique de l'école de Turin. Il sait que « savoir, c'est prévoir », et que le propre même de la science est d'être prophétique :

(1) Le cerveau d'Anatole France (nécropsie par Guillaume-Louis, de Tours, 14 novembre 1924) avait un poids total de 1.017 gr., nettement inférieur au poids moyen général, qui est de 1.360 gr. Mais ce que ce cerveau avait perdu en poids, en quantité, il le gagnait en surface, en qualité, par les particularités remarquables des circonvolutions, scissures, sillons, plicatures, qui, d'une complexité étrange, avaient pour effet d'augmenter notablement la surface du pallium, de l'élément noble de l'organe : vraie pièce d'orfèvrerie qui rappelait au docteur Guillaume-Louis « ces délicieuses petites pendules sorties, sous Louis XV, des ateliers de Julien Leroy, l'horloger tourangeau, et qui, élégantes et légères, sous l'ornement d'un travail de ciselure inégalable, portaient un mécanisme d'une précision parfaite ».

« Que Lombroso se mette en état d'annoncer avec certitude, après examen, que tel sujet sera criminel et que tel autre restera innocent, ou qu'il renonce à se déclarer en possession des caractères spécifiques de l'*Uomo delinquente*. Les connaissances positives se reconnaissent à la sûreté des prévisions qu'on en tire. A vrai dire, je crois bien que l'habile anthropologiste italien ne parviendra jamais à ramener à un type unique tous les hommes criminels. Et la raison en est que les criminels sont, par nature, essentiellement différents les uns des autres, et que le nom qui les désigne ne présente rien de net à l'esprit. Lombroso n'a pas même songé à définir ce mot de criminel. C'est donc qu'il le prend dans l'acception vulgaire. Vulgairement nous disons qu'un homme est criminel quand il commet une très grave infraction à la morale et aux lois. Mais, comme il y a beaucoup de lois et que les mœurs ne sont pas stables, les diversités du crime sont infinies. En réalité, ce que Lombroso appelle un criminel, c'est un prisonnier. Tous les prisonniers finissent par se ressembler en quelque chose. Le régime qui leur est commun détermine en eux certaines anomalies particulières par lesquelles ils se distinguent, à la longue, des hommes qui vivent librement. On en peut dire autant des prêtres et des moines, qu'on reconnaît encore quand ils ont quitté le froc ou la soutane. Quant aux criminels, aux criminels par excellence, les assassins, il est impossible, je le répète, de les ramener à un type unique, soit physiologique soit psychique : ils ne sont pas tous d'une

même essence... Quoi qu'en disent Lombroso et Maudsley, on peut être criminel sans être fou ni malade. »

Cette nouveauté de la doctrine de l'irresponsabilité des criminels n'apparaît pas, d'ailleurs, pratiquement dangereuse à Anatole France :

« Parce que les Codes sont fondés sur la nécessité et non sur la justice. Ils ne punissent que ce qu'il est nécessaire de punir. Les criminalistes philanthropes n'admettent pas qu'on mette un voleur en prison : ce serait le punir, et on n'en a pas le droit. Ils proposent de le retenir dans un asile, sous de bons verrous. »

Les temps ne sont pas favorables aux « stigmates » qui tombent, tour à tour, comme noix qu'on gaule. Ceux de l'hystérie, ceux de la neurasthénie ne sont plus. Où sont ceux de la dégénérescence, de la folie, de la criminalité?

L'ironie et le ridicule portent souvent, en France du moins, les plus rudes coups :

« A la mort du grand Lama, écrit Tarde, les prêtres du Thibet se mettent à la recherche du nouveau-né dans lequel a transmigré son âme immortelle. Ils la reconnaissent à certains traits, à un vrai signalement anthropologique qui, assurent-ils, ne les trompe jamais. Les prêtres ne procédaient pas autrement pour démêler le bœuf Apis parmi tous les bœufs de la vallée du Nil. Il y avait donc pour eux, comme il y a encore pour le clergé et le peuple thibétains, un type divin — et c'est ainsi qu'aux yeux de Lombroso il existe un type criminel

qui permet de reconnaître le malfaiteur de naissance. »

Dans « Putois » nous faisons la connaissance d'un personnage inventé de toutes pièces par la mère de M. Bergeret et dont le signalement est à la manière des créatures de Lombroso :

« En général, écrit le maître de Turin dans l'*Uomo delinquente*, beaucoup de criminels ont les oreilles écartées, les cheveux abondants, la barbe rare, les sinus frontaux et les mâchoires énormes, le menton carré et saillant, les pommettes larges, les gestes fréquents, etc... »

Putois, lui, avait : « le front bas, les yeux vairons, le regard fuyant, une patte d'oie à la tempe, les pommettes aiguës, rouges et luisantes. Ses oreilles n'étaient point ourlées. Les traits de son visage étaient dénués de toute expression. Ses mains, toujours en mouvement, trahissaient seules sa pensée. Maigre, un peu voûté, débile en apparence... il était, en réalité, d'une force peu commune. Il ployait facilement une pièce de cent sous entre l'index et le pouce qu'il avait énorme. Sa voix était traînante et sa parole mielleuse, les cheveux jaunes, le poil rare. »

C'était là le texte consacré, on peut dire liturgique, à l'usage de la famille Bergeret qui avait donné le jour à ce Putois. Et le père de M. Bergeret, Eloi Bergeret, qu'on n'amusait pas avec des niaiseries, estimait ce morceau principalement en considération de son origine. Il l'intitula : *l'Anatomie de Putois*. Et il avait coutume de dire qu'il préférerait,

à certains égards, l'anatomie de Putois à l'anatomie de Quaresmeprenant : « Si la description faite par Xenomanes, disait-il, est plus savante et plus riche en termes rares et précieux, la description de Putois l'emporte de beaucoup pour la clarté des idées et la limpidité du style. » Il en jugeait de la sorte parce que le docteur Ledouble, de Tours, n'avait pas encore expliqué les chapitres xxx, xxxi et xxxii du quart livre de Rabelais. »

Et Mme Cornouiller, la fâcheuse, qui a cru voir, de ses yeux, ce Putois imaginaire, en reçoit une impression pénible :

« — Eh bien, dit-elle, c'est un homme de mauvaise mine. Vous avez été bien imprudents, vous et votre femme, de l'employer chez vous. Je me connais en physionomies et, quoique je ne l'aie vu que de dos, je jurerais que c'est un voleur, et peut-être un assassin. Ses oreilles ne sont point ourlées, et c'est un signe qui ne trompe point. »

Voilà « l'oreille de Putois » en passe de prendre place à côté des oreilles de Darwin, de Wildermuth, de Blainville, etc...

L'oreille de Putois est à rapprocher de l'œil de la détenue de *Vol domestique* : France visite une prison de femmes et rapporte sa conversation avec un vieux directeur qui touchait à l'âge de la retraite : « un directeur extraordinaire : il pensait par lui-même et avait des sentiments humains ».

« Mon ami, le docteur Cabane, qui nous accompagnait, me fit remarquer que presque toutes ces femmes avaient des tares caractéristiques, que le

strabisme était fréquent parmi elles, que c'étaient des dégénérées, et qu'il s'en trouvait bien peu qui ne fussent marquées des stigmates du crime, ou tout au moins du délit. Le directeur secoua lentement la tête. Je vis bien qu'il n'était guère accessible aux théories des médecins criminalistes et qu'il demeurerait persuadé que, dans notre société, les coupables ne sont pas toujours très différents des innocents. »

Dans la boutique de Paillot (*le Mannequin d'osier*), le docteur Fornerol, M. Bergeret et autres notables de la petite cité provinciale, discutent volontiers criminologie, se nourrissent de lectures et de disputes courtoises.

Le régime cellulaire, plus cruel, à son sens, que la barbarie, inventé par les philanthropes et la civilisation, est honni par M. Bergeret :

« Le patient, par bonheur, en devient fou, et la démence lui ôte le sentiment de ses tortures », écho de cette notion, qui a cours volontiers, que la prison est mère des psychopathies, alors qu'elle est d'ordinaire, avec l'asile, leur dernier refuge.

Le docteur Fornerol en juge plus sainement. Il accorde que le régime cellulaire « détermine fréquemment des affections mentales d'une certaine gravité ». Mais il se hâte d'apporter le correctif judicieux : « Il est juste d'ajouter que les délinquants sont prédisposés aux troubles de cette nature.

« On reconnaît, aujourd'hui, que le délinquant est un dégénéré. Ainsi, grâce à l'obligeance de M. Ossian Colot, il m'a été loisible d'examiner notre

assassin, le sujet Lecœur. Je lui ai trouvé des tares physiologiques... La denture, par exemple, est anormale. J'en conclus à une responsabilité mitigée. »

« M. Bergeret ne manque pas à répliquer : « Pourtant une sœur de Mithridate avait une double rangée de dents à chaque mâchoire. Et son frère la tenait pour magnanime. Il l'aimait si chèrement que, poursuivi par Lucullus, il ordonna, dans sa fuite, de la faire étrangler par un muet pour qu'elle ne tombât pas vivante aux mains des Romains. Elle ne démentit pas alors la bonne opinion que Mithridate avait d'elle. Elle reçut le lacet avec une sérénité joyeuse et dit : « Je rends grâces au roi, « mon frère, d'avoir, au milieu des soins qui l'assiègent, gardé le souci de mon honneur. » Vous voyez par cet exemple qu'on peut être héroïque avec une denture anormale. »

« — Le sujet Lecœur, reprit le médecin, présente d'autres particularités qui, pour l'homme de science, ne laissent pas d'être significatives. Comme beaucoup de criminels de naissance, il ne jouit que d'une sensibilité obtuse. J'ai pu l'examiner. Il est tatoué sur tout le corps. Et l'on est surpris de la fantaisie lubrique qui détermina le choix des scènes et des attributs dessinés sur la peau... Il serait à souhaiter que la peau de ce sujet fût convenablement préparée et conservée dans notre Muséum. Mais, ce que je voulais vous signaler, ce n'est pas la nature des tatouages, c'est leur nombre et leur distribution sur le corps. Certaines phases de l'opération ont dû causer au patient une douleur qu'un

sujet doué d'une sensibilité normale aurait difficilement supportée. »

« — Là, je vous arrête ! dit M. de Terremondre. On voit bien que vous ne connaissez pas mon ami Jilly. Il est pourtant assez connu. Jilly a fait, tout jeune, en 1885 ou 1886, le tour du monde avec son ami lord Turnbridge, à bord du yacht *Old Friend*. Jilly donne sa parole d'honneur que, dans toute la traversée, qui fut tantôt bonne, tantôt mauvaise, ni lord Turnbridge, ni lui, n'ont mis une minute le pied sur le pont, et qu'ils sont restés assidûment dans le carré, buvant du vin de Champagne avec un vieux gabier de la marine royale qui avait reçu des leçons de tatouage d'un chef tasmanien. Ce vieux gabier, pendant le voyage, tatoua les deux amis, depuis le cou jusqu'au talon. Et Jilly revint en France, couvert, pour sa part, d'une chasse au renard qui ne comporte pas moins de trois cent vingt-quatre figures, hommes, femmes, chevaux et chiens. Il la montre volontiers quand il soupe au cabaret en bonne compagnie. Or, je ne sais pas si mon ami Jilly est d'une sensibilité anormale, mais je vous assure que c'est un gentil garçon et un galant homme, et qu'il est incapable... »

Ainsi alternent, dans « le coin des bouquins », les idées lombrosiennes exprimées par le docteur Fornerol, et les objections critiques opposées tour à tour par les porte-paroles d'Anatole France, soit par le bon sens.

L'anatomie de Putois y est enrichie de quelques stigmates nouveaux, et peu à peu se constitue, par

l'addition de pièces nouvelles « l'arlequin idéal » de l'école de Turin. Le tatouage y est abondamment traité, avec les caractères qu'il revêt chez les criminels-nés, les incurables du crime, d'obscénité et de multiplicité, symptomatique d'hypoesthésie et de disvulnérabilité.

M. de Terremondré expose plaisamment, à son insu, la théorie qui met simplement sur le compte de l'oisiveté et de la solitude nombre de tatouages, tandis que M. Bergeret se refuse à voir, d'une façon générale, dans les anomalies lombrosiennes, des synonymes fatals de délinquance, de mondre dignité anthropologique, de minorisation morale.

Ils donnent, l'un et l'autre, dans les conclusions de la thèse d'Albert Mayrac (Lyon, 1900-1901) :

« Celui à qui l'absence de tatouage tiendrait lieu d'honnêteté serait volontiers comparable au héros de Molière, à qui le mot « sans dot » tenait lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, de sagesse et de probité.

« Celui qui jugerait de la valeur morale d'un individu uniquement d'après l'état de sa peau, ressemblerait au médecin qui établirait le diagnostic d'une maladie sur un de ces signes cliniques fugitifs et trompeurs qu'on a appelés « de présomption ». Pour user du langage des cliniciens, le tatouage n'est pas un signe pathognomonique; c'est un signe de présomption. »

« Plus je vis, poursuit M. Bergeret, plus je m'aperçois qu'il n'y a pas de coupables et qu'il n'y a que des malheureux. »

Ce langage est celui de bien des savants, et le droit nouveau n'y est pas resté insensible.

On sait, en effet, écrit le docteur Albert Mayrac, dans une revue critique des *Archives d'Anthropologie criminelle*, de Lacassagne (1911), l'heureuse introduction des considérations subjectives dans l'appréciation de la délinquance, qui sont venues substituer à l'ancien droit qui, purement objectif, ne s'intéresserait qu'au fait, au dommage ou aux circonstances objectives du fait, extérieures au sujet, et restait ignorant de la personnalité de l'agent et de l'idée de responsabilité, un droit nouveau qui repose sur la notion de l'individualisation de la peine, tient compte de la nature de l'agent, des influences endogènes, du terrain sur lequel se livre la bataille prévolitive et, pour tout dire, du degré de liberté de l'individu et, par là-même, du degré de responsabilité.

Ce point de vue humain, scientifique, s'exprime dans cet article du Code pénal, si vaste, si fécond dans son laconisme : « Il n'y a ni crime ni délit lorsque le prévenu était en état de démence au moment de l'action ou lorsqu'il a été contraint par une force à laquelle il n'a pu résister. »

Et ce mot « démence » est pris, non dans l'acception restreinte que lui assigne la clinique psychiatrique, d'affaiblissement des facultés mentales, de déficience psychique irrémédiable, mais dans une acception large qui s'étend à toutes les altérations de l'intelligence, à tous les troubles mentaux sus-

ceptibles d'influencer pathologiquement les actes, de vicier la liberté et d'atténuer la responsabilité.

« Juger un de nos semblables, en notre âme et conscience, nous ne le pouvons pas, dit Bernheim... La justice n'est pas de ce monde » (Congrès de Genève-Lausanne, août 1907). « Qui prétendrait connaître, en effet, commente le docteur Mayrac, tous les facteurs d'un méfait et, en présence d'un criminel, dégager dans son déterminisme cérébral, l'intervention individuelle des innombrables résidus ancestraux, des actions telluriques, sociales et autres? Qui oserait déterminer le psychisme d'un homme à un moment donné du temps? Si bien que, dans la réalité, chaque pas fait dans la connaissance des phénomènes mentaux met en lumière leur nécessité et proclame une innocence, tellement que l'omniscience semble devoir conduire inéluctablement à l'universelle absolution.

« Qui ne voit que notre temps a pour évangile, écrivait, le 31 décembre 1894, Lombroso, à la fin de sa préface de l'*Uomo delinquente*, la maxime de M^{me} de Staël : « tout connaître pour tout par-
« donner »?

Et quelle est l'opinion de l'abbé Coignard?

« — ... Les raisons de nos actions sont obscures et les ressorts qui nous font agir demeurent profondément cachés... Il y a si peu de raison de croire à la liberté humaine que je frémis en songeant aux arrêts de la justice qui punissent des actions dont le principe, l'ordre et les causes nous échappent

également, où la volonté a souvent peu de part et qui sont parfois accomplies sans connaissance. »

Nous retrouvons ce sentiment chez Abel Hermant (*l'Art d'écrire*), qui tremble de s'instituer juge :

« Je me demande si, pour briguer où accepter cette redoutable fonction, il ne faut pas avoir une idée très présomptueuse et très fausse de la portée des facultés humaines et de la justice elle-même. »

Et qu'en pense « le bon Socrate » de *Histoire comique*? — Sollicité de s'ouvrir de son sentiment sur le suicide de l'acteur Chevalier :

« — Mais, demande-t-il, qu'est-ce que vous voulez que je dise?

« — C'est bien simple, répondit Pradel. Dites qu'il était, dans une certaine mesure, irresponsable.

« — Vous me sollicitez bonnement à parler comme un médecin des tribunaux. C'est trop exiger de moi.

« — Vous croyez donc, docteur, que Chevalier était en possession de sa pleine et entière responsabilité morale?

« — Je crois, au contraire, qu'il n'était responsable de ses actes à aucun degré.

« — Alors?

« — Mais je crois aussi qu'il ne différerait nullement en cela de vous, de moi, de tous les autres hommes. Mes confrères légistes distinguent entre les responsabilités individuelles. Ils ont des procédés pour reconnaître les responsabilités pleines et celles auxquelles il manque un ou plusieurs quartiers. Il est remarquable, d'ailleurs, que, pour faire condamner un malheureux, ils lui trouvent toujours

une pleine responsabilité... Et la leur, elle est donc pleine... comme la lune...? Appeler un malheureux à répondre de ses actes !... Mais, quand le système solaire n'était encore qu'une pâle nébuleuse formant dans l'éther une couronne légère, d'une circonférence mille fois plus vaste que l'orbite de Neptune, il y avait belle lurette que nous étions tous conditionnés, déterminés, destinés irrévocablement et que votre responsabilité, ma chère enfant, la mienne, celle de Chevalier, celle de tous les hommes, était non pas atténuée, mais abolie d'avance. Tous nos mouvements, causés par des mouvements antérieurs de la matière, sont soumis aux lois qui gouvernent les forces cosmiques, et la mécanique humaine n'est qu'un cas particulier de la mécanique universelle. »

Et, logiquement, le libre arbitre est défini : « l'illusion causée en nous par l'ignorance de nos déterminations » ; la volonté : « une illusion causée par l'ignorance où nous sommes des causes qui nous obligent à vouloir ».

Chemin faisant, la critique de France s'en prend donc à cette notion des responsabilités partielles, proportionnelles à l'état mental du sujet : « Les médecins distinguent des moitiés, des tiers, des quarts de responsabilité et coupent la responsabilité par tranches, comme la galette du Gymnase », dit France, à qui cette pratique rappelle la distribution des fractions de part entre sociétaires de la Comédie-Française.

Les magistrats, de qui la malice s'exerce volon-

tiers à l'endroit des médecins, n'ont pas manqué de relever — eux aussi — une pratique qui leur apparaît comme le produit d'un scrupule de conscience et d'une pusillanimité : « Pour atténuer sa propre responsabilité, 'dit le professeur Garraud, l'expert atténue celle des prévenus. »

Ainsi, par le jeu des responsabilités atténuées et des circonstances atténuantes, en est-on arrivé à émietter la répression, à créer, selon le mot de Le Poittevin, « une véritable poussière de pénalité ». Et le juge, qui tient dans ses mains la liberté et la capacité civile, craint d'être désarmé dans sa tâche de défenseur social. Ce n'est pas sans amertume qu'il accuse « la médecine légale d'afficher la prétention d'imposer ses oracles à la jurisprudence » (président Troplong), de donner au rapport médical l'autorité de la chose jugée, et le vœu de Ferri lui est à bon droit suspect, qui, ramenant toute instruction à une expertise médicale où le médecin a tout à faire, le juge pas grand'chose, fait de l'audience idéale une simple discussion scientifique sur les symptômes présentés par le délinquant, les circonstances qui ont entouré le délit et sur leur signification anthropologique...

« Ah ! oui, demi-fou ! Je connais, dit Faguet. Tout le monde l'est ! Et par conséquent, je m'en f..., ou plutôt je m'en demi-f... Il ne faut ni juger ni punir. Il faut apprécier le péril et il faut se défendre. Rien de plus. »

Rien de plus, en effet. Si faute, peine, justice, apparaissent termes d'un autre âge, il n'en est pas

moins vrai qu'il y a des nuisibles et que la société est en droit de leur opposer des moyens de défense, de protection et de prophylaxie, sans préjudice du double devoir qui s'impose à toute société bien policée : l'assistance et le traitement.

Au principe de la culpabilité et de la peine proportionnée à la gravité de la faute, au principe de l'expiation et de la vindicte, doit s'opposer le principe de la nocivité et de la probabilité de récidive, de ce que Dupré appelle le coefficient de faillibilité, le principe de la préservation et de la défense sociales.

A responsabilité et à culpabilité devront s'opposer nuisance et redoutabilité. Ainsi, conclut Albert Mayrac, en aurons-nous fini avec ces courtes peines, nées des responsabilités atténuées, qui se trouvent si souvent illogiques, ne répondent pas à des types cliniques définis, sont insuffisantes à amender, mais suffisantes à corrompre (l'abbé Coignard « ne croyait pas que les représailles, ou légales ou spontanées, fissent autre chose qu'ajouter le mal au mal »), laissent fleurir le parasitisme et le récidivisme et constituent, en somme, de mauvaises protectrices de la société.

Ce sont souvent, en effet, ceux qui bénéficient des peines écourtées (dégénérés, déséquilibrés pervers, fous moraux, dégénérés instinctifs du type criminel-né de Lombroso) qui sont le plus dangereux, le plus antisociaux et le plus longtemps. Si bien, qu'en bonne logique, ces états intermédiaires à responsabilité atténuée, plus dangereux que beau-

coup d'états à irresponsabilité totale, imposeraient, non pas précisément un raccourcissement de la séquestration, mais plutôt la quasi-perpétuité des mesures de préservation.

A système nouveau, il faut des organes administratifs nouveaux. Mais ceci est une autre histoire (qui tire de bien précieux éclaircissements du rapport du docteur Caujole [Chambre des députés, 1931] sur la création d'annexes psychiatriques des prisons et de laboratoires d'anthropologie criminelle).

La sérénité de certains esprits mérite-t-elle entière confiance?

« — Durant ma longue carrière de magistrat, je n'ai jamais eu connaissance d'une erreur judiciaire, déclare M. Cassagnol.

« — Voilà une affirmation rassurante, dit M. de Terremondre.

« — J'en demeure glacé d'effroi, murmura M. Bergeret. »

« L'erreur judiciaire est un mythe », proclame un « juge austère... qui avait des principes qu'il pouvait croire inébranlables, ne les ayant jamais remués » (*Monsieur Thomas*).

Quel jugement porterait ce « juge austère » sur l'erreur médicale?

DERMATOLOGIE - EMBRYOLOGIE

Dans *le Petit Pierre*, Anatole France rapporte diverses circonstances de sa naissance :

« M^{me} Morin annonça que je portais une tâche

rouge sur le sein gauche, due à une envie de cerises qu'avait eue ma mère dans le jardin de la tante Chausson, tandis qu'elle me portait. A quoi le vieux Fournier, qui tenait en grand mépris les préjugés populaires, répliqua qu'il était heureux que M^{me} Nozière s'en fût tenue, pendant la gestation, à un désir si modique, car, si elle se fût laissée aller à souhaiter des plumes, des bijoux, un cachemire, une calèche à quatre chevaux, un hôtel, un château, un parc, je n'eusse point eu assez de peau dans toute ma chétive personne pour porter l'empreinte de ces vastes envies.

« — Vous direz ce que vous voudrez, docteur, fit M^{me} Caumont; mais, dans la nuit de Noël, ma sœur Malvina, étant dans une position intéressante, fut prise d'une envie irrésistible de faire réveillon, et sa fille...

« — Naquit avec un boudin pendu au bout du nez, n'est-ce pas? interrompit le docteur. »

Le docteur Fornerol, de *l'Orme du mail*, exprime des idées analogues à celles du docteur Fournier, de *Petit Pierre* :

Le docteur Fornerol vient d'accoucher la boulangère du village.

« — C'est une jolie petite fille, dit le docteur. Une jolie petite fille avec une framboise sous la mamelle gauche. »

La conversation se poursuit entre le docteur et M. de Terremondre.

« — Une jolie petite fille avec une framboise sous la mamelle gauche, docteur? On dira que la

boulangère eut envie de framboises en ôtant son corset. Le désir de la mère ne suffit point pour créer l'image sur le fruit qu'elle porte. Il faut encore que la désireuse touche un endroit de son corps. Et l'image se formera sur l'enfant, à l'endroit correspondant. N'est-ce pas là ce qu'on croit, docteur?

« — C'est ce que croient les bonnes femmes, répondit le docteur Fornerol. Et j'ai connu des hommes et même des médecins, qui étaient femmes à cet égard, et qui partageaient la crédulité des nourrices. Pour moi, l'expérience d'une pratique déjà longue, la connaissance des observations recueillies par les savants et surtout une vue générale de l'embryogénie ne me permettent point d'adopter cette croyance populaire.

« — Ainsi, selon votre sentiment, docteur, les envies sont des taches comme d'autres, qui se forment sur la peau sans cause connue.

« — Permettez ! les « envies » présentent un caractère particulier. Elles ne contiennent pas de vaisseaux sanguins et ne sont pas érectiles comme les tumeurs, avec lesquelles vous seriez peut-être tenté de les confondre.

« — Vous constatez, docteur, qu'elles sont d'une espèce à part. N'en induisez-vous rien quant à leur origine?

« — Absolument rien.

« — Mais si ces taches ne sont pas réellement des « envies », si vous leur refusez une cause... comment dirais-je? ... psychique, je ne m'explique pas la fortune d'une croyance qu'on trouve dans la Bible

et qui est partagée encore par un si grand nombre de personnes.

« Ma tante Pastré était une femme très intelligente et peu crédule. Elle est morte à soixante-dix-sept ans, au printemps dernier, dans la certitude que les trois groseilles blanches, marquées sur l'épaule de sa fille Berthe, étaient d'origine auguste et venaient du parc de Neuilly où, pendant sa grossesse, dans l'automne de 1834, elle fut présentée à la reine Marie-Amélie qui la mena promener dans un sentier bordé de groseilliers.

« C'est à quoi le docteur Fornerol ne répondit rien. Il n'était pas excessivement porté à contredire les opinions de la clientèle riche. Mais, M. Bergeret, maître de conférences à la Faculté des lettres, inclina la tête sur l'épaule gauche, regarda au loin, comme il faisait chaque fois qu'il allait parler. Et puis, il dit :

« — Messieurs, c'est un fait que ces signes nommés « envies » se réduisent à un petit nombre de types qu'on peut classer, d'après leur couleur et leur forme, en fraises, groseilles et framboises, taches de vin et de café. Il convient peut-être d'ajouter à ces types, celui des taches jaunes et diffuses dans lesquelles on s'efforce de reconnaître quelques portions de tourte ou de godiveau.

« Or, à qui fera-t-on croire que les femmes enceintes n'ont envie que de boire du vin, du lait, du café au lait ou de manger des fruits rouges et, si l'on veut, du godiveau? Une telle idée offense la philosophie naturelle. Le désir qui, selon certains philo-

sophes, a seul créé le monde et seul le conserve, agit en elles comme en tous les être animés, avec plus d'étendue et de diversité. Il leur donne des ardeurs secrètes, des fureurs cachées, des troubles bizarres. Sans rechercher l'effet de leur état particulier sur les appétits communs à tout ce qui vit et aux plantes mêmes, nous reconnaissons que cet état ne produit pas l'indifférence, mais que plutôt il pervertit et exaspère les instincts profonds. Si le nouveau-né devait vraiment porter les signes visibles des désirs de sa mère, n'en doutez pas, on verrait plus d'une fois apparaître sur son corps d'autres images que ces innocentes fraises et ces gouttes de café dont s'amuse la niaiserie des matrones.

« — J'vous comprends, dit M. de Terremonde : les femmes aimant les bijoux, beaucoup d'enfants naîtraient avec des saphirs, des rubis, des émeraudes aux doigts et des bracelets d'or aux poignets; des colliers de perles, des rivières de diamants leur couvriraient le cou et la poitrine. Encore, ces enfants-là, pourrait-on les montrer.

« — Précisément, répliqua M. Bergeret. »

M. Bergeret n'ignore donc pas le chapitre des symptômes sympathiques de la grossesse et les perversions de la volonté et des sens chez les gestantes.

Mais si le docteur Fornerol se rencontre avec Darier sur la pathogénie populaire des envies qui « ne repose sur rien de sérieux », il chancelle sur leur définition. Car nombre d'entre elles contiennent des vaisseaux sanguins, sont érectiles et constituent

des tumeurs, ce qui est prendre sa définition au rebours.

C'est que le médecin de France semble réserver le nom d'« envie » aux seules taches pigmentaires congénitales et, parmi celles-ci, à celles qui, lisses, pures, c'est-à-dire dues exclusivement à une anomalie de distribution du pigment, n'offrent aucun caractère néoplasique, alors que cette famille nosologique des *nævi* s'est abondamment enrichie depuis Rayet, et étendue à toutes les altérations congénitales de la couleur ou de la texture de la peau, ordinairement permanentes et circonscrites.

Si bien que sont rassemblées dans une seule classe les simples infiltrations locales de pigment dans les cellules profondes de l'épiderme (*nævi* pigmentaires), des hypertrophies du corps papillaire et du chorion (*nævi* verruqueux), des fibromes cutanés et des angiomes (*nævi* vasculaires).

Or, si la définition du médecin de *l'Orme du mail* est celle des *nævi* pigmentaires, elle ne saurait convenir précisément aux divers fruits relevés par ses interlocuteurs (cerises, framboises, fraises, groseilles) (les envies sont comme les nuées : on y voit ce qu'on veut) qui sont des *nævi* vasculaires tubéreux, aux taches vineuses qui sont des angiomes plans, toutes altérations tégumentaires au demeurant moins érectiles que simplement turgescents.

DE L'HYMEN
ET DES ENSEIGNEMENTS
DONT IL EST CAPABLE

Qu'il appartienne à une pucelle de surmonter le dragon, de détourner de Lutèce, Attila et ses Huns, de bouter l'Anglais hors de France; à une mascotte d'appeler le bonheur — comme si le Destin se plaisait au triomphe des vierges — et singulièrement des vierges « armées et pensives », de cela nous ne déciderons pas. Mais, du pucelage lui-même, un médecin a qualité pour en disputer.

Il entrait dans le sentiment d'Orberose (de qui le nom venait du latin où *orbis* veut dire rondeur, globe, corps globuleux), que, seule, une pucelle était capable d'avoir raison du dragon et, bien qu'elle apparût plutôt de la famille des habituées du Petit-Bacchus, Jeannette la veilleuse, Catherine la dentellière, de ces associations temporaires d'atomes, agréables à l'œil de l'abbé Coignard, et qui « avaient le mérite de ne point faire de façons et d'entendre ce qu'on voulait d'elles avant qu'on eût parlé », la belle Orberose signifiait qu'elle était cette pucelle.

Le moine Régimental ne laisse pas de donner, à cet endroit, au bienheureux Maël, l'apôtre des Pingouins, des marques sensibles de bon sens et de prudence scientifique :

« Le roi Salomon a dit : Trois choses sont difficiles à connaître et une quatrième impossible : ce sont la trace du serpent sur la pierre, de l'oiseau dans

l'air, du navire dans l'eau, de l'homme dans la femme.

« J'estime impertinentes ces matrones qui prétendent en remonter, en de telles matières, au plus sage des rois. Quand elles vous auront donné leur opinion, vous n'en serez pas plus avancé qu'auparavant. La virginité est non moins difficile à prouver qu'à garder. Pline nous enseigne, en son histoire, que les signes en sont imaginaires ou très incertains.

« Telle qui porte sur elle les quatorze marques de la corruption est pure aux yeux des anges et telle, au contraire, qui, visitée par les matrones, au doigt et à l'œil, feuillet par feuillet, sera reconnue intacte, se sait redevable de ces bonnes apparences aux artifices d'une perversité savante... »

Ainsi, à nourrir les inquiétudes du roi Salomon, de Pline et du moine Régimental, tout un chapitre de la médecine légale serait en souffrance.

Et il y a lieu de le craindre, en vérité, si on entend celui-là même qui a apporté le plus de clarté dans le vestibule vaginal : le professeur Etienne-Martin : « L'hymen est un témoin de la défloration, rarement défailant, mais souvent délicat à interroger. »

Sans doute,

a) Un hymen de forme normale à collerette intacte, non dilatable, dit virginité;

b) Pareillement, un hymen à bords frangés, à irrégularités, si l'orifice est non dilatable et infranchissable et n'offre pas de cicatrice intéressant la totalité de la collerette;

c) Pareillement encore, un hymen anormal, im-

perforé ou à double ou triple perforation, si aucune perforation n'est dilatable.

Mais comment interpréter :

a) Un hymen de forme normale, bien que dépourvu de toute trace de trauma, mais à orifice dilatable?

b) Un hymen à bords frangés, à irrégularités dont l'origine peut être traumatique ou congénitale et dont l'orifice est dilatable?

Combien délicats à interroger ces hymens multilobés ou corolliformes, rares, heureusement ! pour le médecin légiste.

Il est donc vrai que le dispositif vulvaire est un abîme d'incertitude, d'erreur ou de mensonge et qu'à le feuilleter, il faut bon œil et doigt subtil, si bien que Malgaigne, délaissant la région, est allé chercher les preuves de la virginité au cou, dont les dimensions relatives ne paraissent pas négligeables en de telles conjonctures.

Chaque femme a son hymen bien à elle, comme l'a mis en lumière le professeur Etienne-Martin, à physionomie originale, à caractères morphologiques personnels, de même qu'elle a, en propre, à titre d'être humain, ses empreintes digitales, ses lèvres, ses paupières, son pavillon d'oreille, sa crête nasale et toutes ces particularités qui permettent d'établir l'identité des individus par le système du portrait parlé de Bertillon.

Qui démêlera cet embrouillement des hymens complaisants, des fantaisies congénitales qui simulent les lésions traumatiques, des caprices de l'élas-

ticité et de la dilatabilité qui sont tels que le diaphragme prévaginal peut n'être pas vaincu chez des filles publiques en activité de service (Parent-Duchâtelet, Taylor) ni par l'accouchement lui-même, qui s'impose, certes, comme un signe révélateur cardinal de la défloration ou comme un agent violent de défloration *a tergo*?. Qui démêlera des vierges et des autres, les demi-vierges habiles à se préserver, par de perfides restrictions, des stigmates locaux pathognomoniques?



Paralipomènes

Ille se profecisse sciat, cui valdè placebit.

« Il y a de tout en lui, et chaque admirateur peut se flatter d'y découvrir ce qui est le plus analogue à son propre esprit. » Il s'agit, ici, de Rabelais, selon Sainte-Beuve. Mais, on ne saurait mieux dire d'Anatole France. En un auteur si divers, il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'un médecin découvrit un médecin. Le danger est seulement que, à vivre avec un auteur où tout est proprement un charme, on ne se lie d'amitié aveugle et qu'on en vienne, par l'effet d'un long commerce, qui est de qualité, à lui appliquer l'éloge si tendre que Montaigne fit de La Boétie :

« A notre première rencontre, qui fut par hasard, nous nous trouvâmes si près, si connus, si obligés entre nous, que rien, dès lors, ne nous fut si proche que l'un à l'autre. »

Dès lors, il est humain qu'on ne découvre en lui que du bon et de l'excellent, car on manque de force et de rigueur à l'endroit de ce qu'on aime. La tyrannie occulte de ce que Faguet appelle l'influence de notre opinion sur notre opinion, menace de l'égarer et c'est un phénomène ordinaire que ce travail de « cristallisation », au sens où Stendhal

entendait ce mot, d'« opération de l'esprit qui tire de tout ce qui se présente, la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections ». Mais, n'ai-je pas prié, dès l'abord, que, si la louange coule trop abondamment de nos lèvres, on se plût à la voir ainsi « répandue par une main pieuse, comme sur un tombeau une offrande domestique? »

En outre, « les jeunes gens admirent et aiment comme il faut qu'on admire et qu'on aime : trop! » Il leur en coûte moins qu'à tous autres de mettre à l'actif d'un auteur de prédilection, des pensées et des beautés qui lui furent peut-être toujours étrangères. — et ils donnent vigoureusement dans le travers commun à tous les commentateurs qui prêtent à leurs auteurs des intentions qu'ils pouvaient n'avoir pas eues.

« Que de belles choses ce jeune homme me fait dire, auxquelles je n'ai jamais pensé! » disait Socrate de son disciple Platon, à la lecture d'un de ses premiers dialogues.

Victor Cousin découvrait dans Pascal des subtilités qu'on a reconnu être des fautes de copiste.

Et on a plaisamment avancé de Virgile que sa gloire littéraire reposait, en Europe, sur deux contre-sens, un non-sens et un coq à l'âne.

Quoi qu'il en soit, nul ne saurait nier que France, sans avoir jamais fait d'études médicales, sans avoir jamais suivi l'enseignement de la Faculté, n'en ait pas moins, maintes fois, au long de son œuvre, pensé au médecin, écrit en médecin et ne se soit, en ce terrain étranger, que rarement perdu. Sans

doute, l'avons-nous fait suffisamment paraître au cours de ce travail que nous n'avons pas eu le temps de faire plus court.

Où est le secret de cette bonne fortune? Ce qui revient à dire : d'où lui sont venus le sens de la mesure et le goût — sans quoi on choque ceux mêmes qui n'en ont pas — et qui gardent de tant d'erreurs? D'où lui sont venues ces clartés et cette saine et forte discipline de la pensée qui l'ont guidé, sans le perdre, en un terrain glissant et difficile? Il n'est que de situer France dans l'espace et dans le temps :

France a bu, avec avidité, à ces sources chères à Taine et dont nombre de critiques et d'historiens littéraires se sont montrés, après le meilleur historien de la littérature anglaise, fort entêtés — et qui forment le caractère d'un individu et d'une œuvre : la race, le milieu, le moment.

« Tout l'homme, esprit et corps, prend et garde l'empreinte du sol et du ciel, dit le célèbre commentateur de La Fontaine, quand il s'essaye à définir « l'esprit gaulois... Toutes ces émotions sourdes, semblables aux bruissements innombrables et imperceptibles de la campagne, s'assemblent pour faire ce ton habituel de l'âme que nous appelons le caractère. C'est ainsi que l'esprit reproduit la nature; les objets et la poésie du dehors deviennent les images et la poésie du dedans. »

France, séduit, lui aussi, par la théorie de celui qui, de tant de manières, a été son « maître » et parce que lui agréé singulièrement toute explication des

choses spirituelles par le jeu des forces physiques et naturelles, laisse paraître, en maintes occasions, pareil sentiment.—« Je vins au monde au pied d'un figuier, un jour que les cigales chantaient : » C'est ce que rapporte de sa naissance Jean des Figues, dont Paul Arène a conté l'histoire ingénue. Et voilà amorcée la « théorie des milieux » que France se plaît à développer dans la *Vie littéraire* :

« Un jour, quand Paul Arène aura sa légende, on dira que c'est ainsi qu'il naquit lui-même, au chant des cigales, tandis que les figues-fleurs, s'ouvrant au soleil, égouttaient leur miel sur ses lèvres. On ajoutera, pour être vrai, qu'il avait, comme Jean des Figues, la main fine et l'âme fière, et l'on gravera une cigale sur son tombeau, de goût presque antique, afin d'exprimer qu'il était naturellement poète et qu'il aimait le soleil. Il aime le soleil et tout ce que baigne le soleil. Son style clair et chaud a, dans son élégante sécheresse, cette saveur de pierre à fusil que le soleil donne aux vins qu'il mûrit avec amour.

« Il faut placer Paul Arène à côté de Guy de Maupassant et ces deux princes des conteurs auront pour emblème : le premier, l'olive; le second, la pomme. Ainsi, le sol de notre adorable patrie nous offre, ici, les lignes pures des horizons bleus; là, de grasses prairies sous un ciel humide, et l'art reproduit, par les nuances de la langue et du style, cette diversité charmante. Et la montagne, la côte, la forêt, la lande ont aussi leurs peintres, leurs poètes, leurs conteurs. On pourrait faire une bien belle étude sur la géographie littéraire de la France. »

Or, si Arène, c'est la Provence, « la gueuse par-fumée »; si Mistral, c'est Maillane; Lamartine, Milly; La Fontaine, la Champagne; Anatole France, c'est l'Ile-de-France, qu'il salue de ces mots (dans *Pierre Nozière*) : « L'Ile-de-France : centre vénérable de notre France à tous. C'est là que se forma la langue délectable, la langue d'oïl, la langue d'Amyot et de La Fontaine, la langue française. C'est là, enfin, ma patrie dans la Patrie. »

Et, dans l'Ile-de-France, c'est Paris, la France de la France, comme Athènes était la Grèce de la Grèce, selon l'idéal de Périclès : Ελλάδος Ἑλλάς Ἀθηναί.

Mieux encore, dans ce Paris si divers, sa patrie, c'est son berceau même : le quartier où il commença de respirer le jour et où la plus fraîche portion de son âge goûta tant de fines voluptés : les quais Malaquais et Voltaire.

Pour Béranger, il n'y eut dans Paris d'autre quartier que le quartier de Passy; pour M^{me} de Staël, que le rue du Bac; pour Anatole France, la rive qui commence au Pont-Neuf et finit au Pont-Royal.

« J'ai passé une grande partie de mon enfance et de mon adolescence dans cette maison (9, quai Voltaire) où Denon, un demi-siècle auparavant, coulait sa vieillesse élégante et ornée. J'ai gardé un souvenir charmé de ce beau quai Voltaire, où j'ai pris le goût des arts. » (*La Vie littéraire.*)

Spectacle de magnificence, en effet, si on en croit Auguste Rodin, de qui Paul Gsell rapporte, dans *les Matinées de la villa Saïd* (*Anatole France chez Rodin ou le Déjeuner de Meudon*) le propos suivant :

« Comme les accords de la lyre d'Amphion soulevaient les pierres dociles qui, d'elles-mêmes, formaient de divins monuments, une secrète mélodie a groupé, dans un ordre irréprochable, de rayonnants édifices autour de la Seine où tremble leur image. »

« Viens, Riquet, viens (dit M. Bergeret à son chien). Nous allons nous promener sur les quais. C'est le vrai pays de gloire. »

« J'ai contemplé le ciel d'azur qui répand sur la baie de Naples sa sérénité lumineuse. Mais notre ciel de Paris est plus animé, plus bienveillant et plus spirituel. Il sourit, menace, caresse, s'attriste et s'égaie comme un regard humain. » (*Syl. Bonnard.*)

« Je me promène quelquefois, par les belles nuits d'été, sur les quais de Paris, à l'ombre des colossales dentelles noires de Notre-Dame, au bord de ces eaux sombres où tremblent des milliers de reflets étincelants. (*La Vie littéraire.*)

« Tout ce que je découvre de ma fenêtre, cet horizon qui s'étend, à ma gauche, jusqu'aux collines de Chaillot et qui me laisse apercevoir l'Arc de Triomphe comme un dé de pierre; la Seine, fleuve de gloire, et ses ponts, les tilleuls de la terrasse des Tuileries, le Louvre de la Renaissance, ciselé comme un joyau; à ma droite, du côté du Pont-Neuf, *pons Lutetiæ Novus dictus*, comme on lit sur les anciennes estampes, le vieux et vénérable Paris avec ses tours et ses flèches, tout cela c'est ma vie, c'est moi-même et je ne serais rien sans ces choses qui se reflètent en moi avec les mille nuances de ma pensée et

m'inspirent et m'animent. C'est pourquoi j'aime Paris d'un immense amour. » (*Sylvestre Bonnard.*)

Gloire, élégance, esprit : voilà ce qu'il respire en respirant le jour parisien. Tous ses personnages y sont sensibles :

« Il est vrai que cette maison est située sur le bord de la Seine, dit M. Bergeret, dans le lieu le plus illustre et le plus beau du monde. Je vois de ma fenêtre les Tuileries et le Louvre, le Pont-Neuf, les tours de Notre-Dame, les tourelles du Palais de Justice et le flèche de la Sainte-Chapelle. Toutes ces pierres parlent : elles me content la prodigieuse histoire des Français. »

De François Coppée, il aime dire, dans *la Vie littéraire* : « Il sent les choses en poète et il les sent en Parisien. Toute la première partie de son *David Copperfield*, à lui, exprime un goût si profond et si délicat de nos vieux faubourgs paisibles, qu'on y ressent, pour peu que l'on soit Parisien aussi, une sorte de tendresse mystique et qu'on y entend parler les pierres, les pauvres pierres. Je le suis Parisien, et de toute mon âme et de toute ma chair, et, je vous le dis en vérité, je ne puis lire, sans un trouble profond, ces phrases si simples et si naturelles, dans lesquelles le poète évoque les paysages citadins de son enfance, de notre enfance...

« ... J'ai été nourri sur les quais, où les vieux livres se mêlent au paysage. La Seine qui coulait devant moi me charmait par cette grâce naturelle aux eaux, principe des choses et source de la vie. J'admirais ingénument le miracle charmant du

fleuve, qui, le jour, porte des bateaux en réfléchissant le ciel, et, la nuit, se couvre de pierreries et de fleurs lumineuses.

« ... Je me revois tout petit enfant, regardant, du quai Voltaire, passer les bateaux qui vont sur l'eau et respirant la vie avec délices. »

Il ne peut être d'autre conclusion que celle-ci, que nous lisons dans *le Livre de mon ami* :

« Il ne me paraît pas possible qu'on puisse avoir l'esprit tout à fait commun, si l'on fut élevé sur les quais de Paris, en face du Louvre et des Tuileries, près du palais Mazarin, devant la glorieuse rivière de Seine, qui coule entre les tours, les tourelles et les flèches du vieux Paris. Là, de la rue Guénégaud à la rue du Bac, les boutiques des libraires, des antiquaires et des marchands d'estampes étalent à profusion les plus belles formes de l'art et les plus curieux témoignages du passé. Chaque vitrine est, dans sa grâce bizarre et son pêle-mêle amusant, une séduction pour les yeux et pour l'esprit. Le passant qui sait voir en emporte toujours quelque idée, comme l'oiseau s'envole avec une paille pour son nid.

« Puisqu'il y a là des arbres avec des livres et que les femmes y passent, c'est le plus beau lieu du monde. »

Après les cieux et le paysage, sa vie, en effet, tire sa substance des livres :

Tous les livres... : Le docteur Nozière n'a-t-il pas surpris le petit Pierre, le nez plongé dans un traité d'obstétrique, dès l'âge de huit ans ?

Il partage le grave sentiment du vieux scoliaste :

« On se lasse de tout, excepté de comprendre. » Persuadé que ce qu'on ne sait pas nuit toujours à ce que l'on sait, il semble qu'il ait voulu aborder la littérature comme faisait le forum, l'orateur selon Cicéron et Tacite; honnêtement préparé par une culture générale, éclairée de toutes les clartés, « de même qu'on n'ensemence la terre qu'après l'avoir tournée et retournée plusieurs fois ». (Tacite, *Dialogues sur les orateurs*.)

« Elevé sur le quai Voltaire, dans la poussière des livres et des bibelots, au milieu des bouquineurs et des fureteurs de toute sorte... au milieu de tous ces gens singuliers qui ont « le goût délicat, l'esprit orné, les mœurs douces. » (*P. Nozière*.)

« Les bouquinistes : ces braves marchands d'esprit... Ils sont tous mes amis... » (*S. Bonnard*.)

Après les livres, les femmes ! Il apportait cette « douceur angevine » qui infléchit si mélodieusement la poésie de Joachim du Bellay. La magnificence du jour parisien destinait son âme à être magnifique. Une femme acheva le travail de la nature. « La femme est la grande éducatrice de l'homme; elle lui enseigne les vertus charmantes, la politesse, la discrétion et cette fierté qui craint d'être importune. Elle montre à quelques-uns l'art de plaire; à tous, l'art de ne pas déplaire. » (*Le Jardin d'Epicure*.)

Chacun sait que M^{me} Arman de Caillavet est au fond de la pensée de France.

Chateaubriand jouit du culte de M^{me} Récamier; Jules Lemaître, des soins de M^{me} de Loynes. France, lui, sortit accompli des mains de « la plus charmante

et la plus spirituelle : j'ai dit son nom », comme il est écrit en la dédicace d'une première édition du *Quarante et unième fauteuil* que Arsène Houssaye offrit à Mme Arman de Caillavet — de qui France confessait humblement être « le pauvre ».

Sur l'édition originale de *Crainquebille*, France n'a-t-il pas écrit : « A Madame Arman de Caillavet, ce petit livre que, sans elle, je n'aurais pas fait, car, sans elle, je ne ferais pas de livres »?

Ainsi, le sens de la mesure, de l'équilibre, de l'harmonie, le goût, enfin, qui « suppose la justesse de l'esprit, la délicatesse des sentiments et plusieurs fortes qualités dont il est la fleur », furent, au long de ses incursions en terre médicale, le meilleur des guides et des conseillers d'Anatole France. Certes, le danger est grand, pour le profane, pour celui qui, au sens étymologique du mot, n'appartient pas à la Faculté (*pro fanum* : qui n'a pas son entrée dans le temple), de franchir le seuil sacré. Impropropriétés de termes, inexactitudes, incertitudes dans les nuances, sont les moindres pièges qui le guettent et qui sont prompts à trahir le visiteur imprudent, comme l'accent dénonce l'étranger ou le provincial en voyage; comme son vocabulaire, son articulation, sa syntaxe trahissent l'illettré le plus dissimulé, l'autodidacte, le primaire; son style et sa méthode, celui qui n'a pas été formé aux fortes disciplines classiques.

Il est, en littérature, comme en pathologie mentale, des mots et des pensées « d'épreuve ». Et il en

est de la médecine comme de certains médicaments :
« Mieux vaut pas du tout que pas assez. »

Or, France ne se laisse pas entraîner hors des limites de sa compétence, au rebours de ces « docteurs en littérature » qui se sont si souvent égarés. Il est toujours à la hauteur de son sujet, ne force pas son talent, et il ne tombe jamais dans le travers de ce Philippe, roi de Macédoine, qui voulait s'entendre en chansons mieux que les chansonniers. Il reste dans son rôle, car il sait ce qu'il en coûte d'en sortir. Il n'ignore pas, l'ayant conté lui-même, ce qui advint à Boileau pour être sorti inconsidérément du cercle des belles-lettres et avoir erré dans celui des sciences physiques et naturelles :

Que l'astrolabe en main, un autre aille chercher
Si le soleil est fixe ou tourne sur son axe,
Si Saturne à nos yeux peut faire un parallaxe...

M^{me} de La Sablière, lisant la cinquième *Epître*, ne manqua pas de relever les pâles lueurs qu'avait le régent du Parnasse à l'endroit de l'astrolabe, du cours des planètes et de la parallaxe dont il ignorait le genre.

Le meilleur moyen de ne pas courir les aventures, il le connaît : s'en tenir à l'Observation, à quoi il met son étude et ses soins, à la description des syndromes, en quoi il excelle; c'est-à-dire à ce qui est solide et qui dure, à l'essentiel, laissant à d'autres le soin des interprétations, des dénominations nosologiques, des diagnostics, des néologismes dont la fortune est si incertaine (car, en France, un Molière naît

toujours à l'heure opportune, pour noyer dans le ridicule ce qui ne mérite pas un autre sort) c'est-à-dire de ce qui est fragile et qui passe : de l'artificiel.

Le fameux adage de Taine : « Une science achevée n'est qu'une langue bien faite », s'appliquait, dans son esprit, à la nomenclature chimique. Il n'était pas fait pour la médecine où classifications, nosographies, définitions sont encore dans l'enfance, en dépit qu'on en ait, et soumises à de perpétuelles tribulations.

Et France s'en est bien aperçu quand il a cherché en vain une bonne définition du mot « folie » dans le dictionnaire de Littré et Robin.

Et c'est parce qu'il s'en est tenu à l'Observation que nous l'avons vu errer — sans s'égarer — à travers tous les domaines de la pathologie. C'est pourquoi, bien avant Freud et son précurseur Otto Weininger (l'auteur de *Geschlecht und Character*), nous l'avons entendu marquer d'une voix sûre le pouvoir pathogène des émotions rentrées dans l'inconscient, l'action occulte de ces « refoulements » qui envahissent le champ de la conscience et commandent les gestes. C'est pourquoi nous l'avons vu se complaire dans l'analyse des psychopathies, dans le diagnostic différentiel des mythomanies et des simulations. Et cela, sans autre secours que l'acuité de l'observation personnelle, du sens critique et clinique, c'est tout un, et la rigueur de la méthode. A d'autres, à ceux formés par la méditation au chevet du malade, qui, seule, fait le médecin — car plusieurs

soirées de bibliothèque et quelques après-midi de Faculté ne valent pas une matinée d'hôpital — à ceux-là d'en dire plus long.

Quand il traite de Jeanne d'Arc, il décrit l'état mental de son héroïne, mais laisse au docteur Georges Dumas (à la fois de la Sorbonne et de Sainte-Anne) le soin de définir l'état pathologique qui rendait cette jeune fille apte à subir de fausses perceptions de l'ouïe et de la vue et d'établir un diagnostic rétrospectif, après les docteurs Téphanie et Delachambre, qui furent appelés par le tribunal de Rouen.

Ce n'est pas lui qui donnera dans le « ridicule » d'un Zola, dont il rapporte l'exclamation : « Nous autres, savants ! », dans l'outrecuidance de l'historien des Rougon-Macquart : « Un roman n'est pas une observation ; c'est une expérience. J'institue mon expérience par la conception d'une action qui fait mouvoir mes caractères ; j'étudie les modifications que subit le tempérament initial dans des milieux, dans des conditions données. Ainsi fait Claude Bernard dans son laboratoire. »

« Flaubert exposait le cas d'Emma Bovary comme une leçon d'amphithéâtre. Les de Goncourt invitaient le public désireux de s'instruire à fréquenter leur clinique, et l'on sait comment Zola, naïvement, s'estimait ouvrier de la même œuvre que Claude Bernard. On n'a pas oublié avec quelle amusante gravité doctorale Daudet déposa naguère, devant un tribunal, du ton d'un médecin légiste commis à l'expertise de l'état mental d'un accusé ; il ne dou-

tait pas que son témoignage ne dût faire foi, venant d'un homme de science dont la profession était l'étude des troubles passionnels. Et Bourget, dans le roman; *Becque*, au théâtre et, à leur suite, tous les infiniment petits du théâtre et du roman, ne sont-ce pas des cas qu'ils exposent, des mémoires qu'ils composent, en hommes qui mènent une vaste enquête sur l'humanité contemporaine? Ne sont-ils pas tous des spécialistes qui professent et, au besoin, donnent des consultations? » (Lanson, *Hommes et livres : la littérature et la science*).

Ce n'est donc pas vers Anatole France que doivent voler les flèches de Lanson : « La science a été plus compromise qu'honorée par toutes ces contre-façons littéraires, conséquences naturelles de la souveraineté qu'elle exerce sur le monde moderne. »

Car il est le premier à railler, à l'occasion (*la Vie littéraire*, à propos de l'ouvrage de Maurice Spronck : *les Artistes littéraires ; études sur le XIX^e siècle*), les « anatomistes de l'âme », les « cliniques du génie », ces « cliniciens-nés » qui, « terribles, aiment les maladies ».

Au demeurant, les termes médicaux qu'il emploie sont les termes propres. C'est que les définitions le soucient. Et le lexique lui apparaît le livre des livres.

« Les causes de notre ignorance sont nombreuses, dit le bibliothécaire de Christophe V, mais je suis persuadé que la principale est dans l'imperfection du langage. Le vague des mots produit le trouble des idées. Si nous prenions plus de soin de définir

les termes au moyen desquels nous raisonnons, nos idées seraient plus nettes et plus sûres. » (*La Chemise.*)

Aussi nomme-t-il Littré « le meilleur et le plus savant des hommes ». (*Le Livre de mon ami.*)

« Un dictionnaire ! J'ai la folie de ces livres-là.

« Baudelaire raconte qu'ayant, jeune et inconnu, demandé audience à Théophile Gautier, le maître, en l'accueillant, lui fit cette question :

« — Lisez-vous des dictionnaires ?

« Baudelaire répondit qu'il en lisait volontiers.

« Bien lui en prit, car Gautier, qui avait dévoré les vocabulaires sans nombre des arts et des métiers, estimait indigne de vivre tout poète ou prosateur qui ne prend pas plaisir à lire les lexiques et les glossaires. Il aimait les mots et il en savait beaucoup. S'il fit compliment à Baudelaire, quelles louanges n'aurait-il pas décernées à notre ami José-Maria de Hérédia, l'excellent poète, qui déclare hautement qu'à son sens la lecture du dictionnaire de Jean Nicot procure plus d'agrément, de plaisir et d'émotion que celle des *Trois mousquetaires* ! Voilà ce que c'est qu'une imagination d'artiste !...

« Pour moi, qui y mets moins de finesse et qui ne trouve point d'ordinaire aux mots plus de sens que l'usage ne leur en donne, je me suis bien souvent surpris à faire l'école buissonnière dans quelque grand dictionnaire touffu comme une forêt : Furetière, par exemple, ou le Trévoux, ou bien encore notre bon Littré, si confus, mais si riche en exemples. Ah ! c'est que les mots sont des images ; c'est

qu'un dictionnaire, c'est l'univers par ordre alphabétique. A bien prendre les choses, le dictionnaire est le livre par excellence. Tous les autres livres sont dedans, il ne s'agit plus que de les en tirer. » (*La Vie littéraire.*)

En outre, le dictionnaire lui apparaît un instrument de paix entre les hommes.

« Avant de se mettre en colère, ne pourrait-on pas essayer de comprendre? » soupirait la belle Orberose, de *l'Ile des Pingouins*. Le peut-on sans des définitions exactes et de bons lexiques?

A propos de La Fontaine, qui aimait les mots et savait les choisir, il écrit, dans *le Génie latin*: « Les mots sont des idées. On ne raisonne justement qu'avec une syntaxe rigoureuse et un vocabulaire exact. Je crois que le premier peuple du monde est celui qui a la meilleure syntaxe. Il arrive souvent que les hommes s'entr'égorgent pour des mots qu'ils n'entendent pas. Ils s'embrasseraient s'ils pouvaient se comprendre. Rien n'importe au progrès de l'esprit humain autant qu'un bon dictionnaire qui explique tout, comme fait celui de Littré. »

Un de nos jeunes anciens (*suis semper juvenilior annis*) rapporte volontiers que Kelsch avait coutume de demander au jeune médecin militaire qui allait quitter le Val-de-Grâce pour la vie de garnison : « Et maintenant, jeune homme, quel va être votre premier achat? » Nul n'ignorait qu'il ne fallût répondre, pour complaire au maître : « Un microscope ! » Pour être complet (il en est qui n'eussent pas trouvé cela si ridicule), il eût dû exiger un

lexique, singulièrement un Littré, lui qui a élevé, d'une plume à la fois si savante, si claire et si châtiée, en un mot si française, ce monument à l'hygiène : le *Traité des maladies épidémiques*.

Nous avons situé France dans l'espace et développé combien la vie, dans une nature subtile, élégante et fine, a pu aider à aiguïser cet « esprit de finesse » dont parle Pascal.

Quelle est sa place dans le temps ?

Un vers d'*Athalie* résume cette époque :

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles ?

De quelque côté qu'il porte ses regards, sur quelque terrain qu'il exerce son activité intellectuelle, dans quelque bibliothèque qu'il « picore », France ne rencontre que « miracles » de la science et singulièrement « prodiges » d'ordre médical. C'est l'âge de l'anesthésie, de la microbiologie, de l'antiseptie et de l'asepsie, de la physiologie, de la neurologie. C'est une autre Renaissance.

C'est le siècle de Darwin, à qui France est porté à rendre des honneurs divins, car il voyait dans son œuvre une manière nouvelle de considérer le monde, évocatrice de celle qui fit courir dans Rome un frisson nouveau, lorsque la philosophie libératrice de Démocrite et d'Epicure, réchauffée et rajeunie par l'enthousiasme de Lucrèce, en livrant le monde aux lois naturelles de la matière, en reléguant les dieux tyranniques loin de l'univers et des affaires humaines, appela les hommes à dissiper la crainte du surnaturel, à faire fleurir le repos de

l'âme sur la ruine des vaines terreurs, filles de l'ignorance et, les murailles du monde étant renversées, à contempler, dans une sage quiétude, les espaces infinis.

Et France produit, dans *la Vie littéraire*, à propos de la publication de la *Grande Encyclopédie*, un chapitre qu'on pourrait croire extrait de l'*Histoire de la civilisation contemporaine en France*, sous la signature d'Alfred Rambaud. Les élans de la chimie et de l'archéologie y sont d'abord loués. Puis ceux des sciences médicales :

« L'étude des microbes fournit à la médecine pratique de nouveaux moyens d'action. Les progrès de la physiologie donnent à la chirurgie une audace effrayante et pourtant heureuse. La neurologie provoque et systématise des phénomènes nerveux dont l'étrangeté semble tenir du prodige. De grandes découvertes appliquées à l'industrie changent les conditions mêmes de la vie... » (*Vie littéraire*.)

La connaissance de l'âme humaine ne va pas sans celle du corps, et l'on voit déjà le grand Bossuet mener son royal élève aux « anatomies » de Duverney.

« S'il est possible de trouver quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusques ici, je crois que c'est dans la médecine qu'on doit le chercher », dit Descartes.

« Pas de livres que je lise plus volontiers que les livres de médecine ! Pas d'hommes dont la conversation soit plus intéressante pour moi que celle

des médecins ! » confesse Diderot (*Eléments de physiologie*).

Dans *Sapho*, *Numa Roumestan* et *les Rois en exil* on voit apparaître le célèbre docteur Bouchereau, le médecin modeste et travailleur, vrai type de médecin de Balzac, un Bianchon ou un Minoret, grave représentant « de la puissance des médecins dans les temps modernes, dernier prêtre, croyance suprême, invincible superstition... » Aujourd'hui, ce n'est partout que psycho-physiologie, psycho-pathologie. Après Pierre Janet, qui eut longtemps un laboratoire de recherches à la Salpêtrière, voici Georges Dumas qui enseigne, pendant la semaine à la Sorbonne, et le dimanche au service de la clinique à l'asile Sainte-Anne. Médecins, hommes de laboratoire et philosophes ont collaboré à son grand *Traité de psychologie*.

Taine s'efforce de définir, à la lumière des sciences naturelles, et particulièrement de la physiologie, les conditions nécessaires au développement de l'esprit. La physiologie est partout.

Si bien que cet art de guérir, qui, en des temps joutains, se confondait avec l'art de penser et avec l'exercice du sacerdoce, semble absorber en lui toutes les connaissances. La Médecine occupe chez les modernes cette place qui, chez les anciens, était celle de la Philosophie : la Médecine, espoir suprême et suprême pensée !

Qu'on imagine toutes les sciences distribuées sur les différents points d'une ellipse, la Médecine ne sera pas sur l'ellipse même. Elle sera à l'un des

foyers, le plus proche, il est vrai, des sciences naturelles, mais d'où, cependant, elle rayonne sur toutes les sciences.

Et France, de qui le bagage scientifique ne fut pas très lourd, car il ne faisait guère que butiner dans les bibliothèques, et qui confessait n'être pas « fier, ayant d'ailleurs peu sujet de l'être, puisqu'il prenait toute sa science dans les livres (*la Vie littéraire*); France, qui a fait le tour des idées de son temps, véritable « enfant du siècle », est l'écho sonore de ce riche concert de voix nouvelles. Son œuvre est, comme il le dit lui-même (Paul Gsell, *Les Matinées de la villa Saïd*), « le retentissement des découvertes modernes sur une sensibilité qu'a formée un long commerce avec les auteurs gentils, subtils et humains de notre pays ». Ses sources, c'est sa bibliothèque, sa « librairie », comme eût dit Montaigne. Sa vie s'écoule dans « la cité des livres » ou dans les boutiques des libraires, « le lieu le plus délectable du monde », dit-il de celle de M. Blaizot, *A l'Image Sainte-Catherine*, où il a goûté d'austères voluptés, et ses compagnons de route sont tous les écrivains grands ou charmants qui parlèrent un bon français, c'est-à-dire qui pensèrent bien. Car l'un ne va pas sans l'autre : « J'ai tâché de dire le mieux possible, à propos de ce que je voyais et de ce que j'apprenais dans mon temps, ce que ces jolis esprits d'autrefois auraient dit, s'ils avaient vu et appris les mêmes choses. » Si bien que France apparaît, selon de mot de Camille Jullian, un « excellent peintre de son temps », non seulement par la pré-

cieuse documentation que nous offrent ses ouvrages d'histoire contemporaine, qui font défiler sous nos yeux toute une « comédie humaine », la vie française de la fin du xix^e siècle au seuil du xx^e, mais encore en matière scientifique, car il a été curieux de toutes les notions nouvelles nées en cet âge de science qu'il a eu la bonne fortune de vivre, et, en exprimant, à sa manière, sa curiosité et son intérêt, il nous instruit de l'état de la science à un moment de son évolution.

Mais France s'est abreuvé encore à d'autres sources, de goût et de mesure, de grâce et d'élégance, de vénusté, pour réveiller un latinisme digne d'une meilleure fortune, qui, de surcroît, inspirent et alimentent son style, sa méthode, son harmonieuse ordonnance, cet esprit critique et clinique, c'est tout un; *judicium*, cette subtilité, au sens latin de « finement, délicatement tissé » (*subtilis*, qui est pour *sub-telis*, de *sub* et de *tela*, toile); cette aptitude à « penser », encore au sens latin du mot : de « peser » (*pensare*), car penser, c'est peser, éprouver les idées; à conduire sûrement sa pensée dans tous les domaines, si bien qu'il a pu passer, ici, traitant d'un cas pathologique, pour un ancien étudiant en médecine; là, curieux d'archives, de paléographie et habile dans la conférence des textes, pour un ancien élève de l'Ecole des chartes.

Il prend soin de nous l'apprendre lui-même dans *le Livre de mon ami*, en nous découvrant sa vie au collège Stanislas, sous son professeur de troisième, M. Chotard :

« J'étais, à ma manière, un bon petit humaniste. Je sentais avec beaucoup de force ce qu'il y a d'aimable et de noble dans ce qu'on appelle si bien les belles-lettres. J'avais, dès lors, un goût du beau latin et du beau français que je n'ai pas encore perdu, malgré les conseils et les exemples de mes plus heureux contemporains. Il m'est arrivé, à cet égard, ce qui arrive communément aux gens dont les croyances sont méprisées. Je me suis fait un orgueil de ce qui n'était peut-être qu'un ridicule. Je me suis entêté dans ma littérature et je suis resté un classique. On peut me traiter d'aristocrate et de mandarin. Mais je crois que six ou sept ans de culture littéraire donnent, à l'esprit bien préparé pour la recevoir, une noblesse, une force élégante, une beauté qu'on n'obtient point par d'autres moyens... Je crois que, pour former un esprit, rien ne vaut l'étude des deux antiquités, d'après les méthodes des vieux humanistes français. Ce beau mot d'humanités, tout beau qu'il est, n'a pas trop de noblesse pour désigner les arts qui font un homme, selon l'idée la plus haute qu'on en puisse concevoir...

Là est le secret de ces esprits ordonnés, lumineux, dont les œuvres portent en elles cette « vertu suprême » : la mesure. C'est le bienfait des anciennes disciplines gréco-latines, de ce que nos pères appelaient « les fortes nourritures » et qui ont donné aux écrits de tant de nos vieux maîtres ces qualités qu'on dit caractéristiques de la clinique française. Abel Hermant dit quelque part, au cours de son ardente défense, contre ceux qu'il appelle les « litté-

rateurs illettrés », les « cacographes », les « apédeutes », les latitudinaires de la grammaire et du style, de cette langue française qu'il dénomme « l'éternelle blessée » :

« Nos naturalistes du siècle dernier, ainsi, d'ailleurs, que nos médecins, écrivaient admirablement (hélas ! ce verbe est au passé). Je ne parle pas de Buffon, qui écrivait trop admirablement à mon goût ; mais, pour ma part, j'ai plus appris de français dans l'*Introduction à la médecine expérimentale* de Claude Bernard, dans le *Traité de l'irritation et de la folie*, de Broussais, et dans les *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, de Bichat, que Stendhal n'en a jamais pu apprendre dans le Code civil. » Il eût pu ajouter : l'inventeur de l'auscultation, Laënnec, et l'auteur des *Cliniques de l'Hôtel-Dieu de Paris*, Trousseau, et Charcot, et Brissaud, et Pitres, et Paul Reclus, et Ernest Dupré, et Maurice de Fleury, et Jean-Louis Faure, car, selon la remarque de l'abbé Lejay, « un des traits les plus glorieux de la science française est d'avoir toujours produit des savants qui fussent aussi des écrivains ».

Patin, directeur de l'Académie, qui recevait Claude Bernard, eut cette tâche singulière de louer à la fois Claude Bernard et Flourens, deux physiologistes, deux savants, deux écrivains.

A propos du mérite littéraire des *Eloges historiques* de Flourens, il loue, dans le savant, l'écrivain qui ajoutait « aux mérites d'ordre, de clarté, de justesse, de précision qui rendent la science accessible, un peu de ce superflu, chose si nécessaire, qu'on

appelle l'élégance; car la science, en se proposant d'instruire les hommes, n'est pas et ne peut pas être complètement désintéressée du soin de leur plaire ».

Mais déjà France sentait la culture française en danger, et ce français, que Brunetto Latini estimait la plus délectable de toutes les langues :

« La culture française est la chose du monde la plus noble et la plus délicate... Elle s'appauvrit...

« Je tremble pour nos humanités. Elles formaient des hommes; elles enseignaient à penser...

« Tout mutilé qu'il est, le latin reste le nerf et le muscle de l'enseignement secondaire.

« En apprenant le latin, les élèves apprenaient quelque chose d'infiniment plus précieux que le latin : ils apprenaient l'art de conduire et d'exprimer leur pensée.

« Je porte aux études latines un amour désespéré. Je crois fermement que, sans elles, c'en est fait de la beauté du génie français. Le latin, ce n'est pas pour nous une langue étrangère, c'est une langue maternelle; nous sommes des Latins. C'est le lait de la louve romaine qui fait le plus beau de notre sang. Tous ceux d'entre nous qui ont pensé un peu fortement avaient appris à penser dans le latin. Je n'exagère pas en disant qu'en ignorant le latin, on ignore la souveraine clarté du discours. Toutes les langues sont obscures à côté de celle-là. La littérature latine est plus propre que toute autre à former les esprits. En parlant ainsi, je ne m'abuse pas, croyez-le bien, sur l'étendue du génie des compa-

tristes de Cicéron; j'en vois les limites. Rome eut des idées simples, fortes, peu nombreuses. Mais c'est par cela même qu'elle est une incomparable éducatrice. Depuis elle, l'humanité conçut des idées plus profondes; le monde eut un frisson nouveau au contact des choses, il est vrai. Il est vrai aussi que, pour armer la jeunesse, rien ne vaut la force latine... »

Pour ce qui est des Grecs, « ils sont la fleur et le parfum. Ils ont plus que la vertu, ils ont le goût ! J'entends ce goût souverain, cette harmonie qui naît de la sagesse ». (*La Vie littéraire.*)

« Langue grecque, disait déjà Rabelais, sans laquelle c'est honte qu'un homme se die sçavant. »

Il y a plus de trois siècles, dans un des rares passages de son œuvre où il ait parlé de lui, Bossuet écrivait :

« Ce que j'ai appris du style, je le tiens des livres latins et un peu des grecs. »

« Vous ne me condamnerez pas, sans doute, écrivait Voltaire à l'abbé d'Olivet, quand je vous répéterai que le grec et le latin sont à toutes les autres langues du monde ce que le jeu d'échecs est au jeu de dames et ce qu'une belle danse est à une démarche ordinaire. »

Et cependant, bien que France ait subi l'attrait de la médecine et ait cheminé en tous sens sur son domaine, il n'a pas créé de médecins-types.

C'est, d'ailleurs, une des caractéristiques de l'œuvre de France, qu'elle ne contient pas de person-nages, de types d'humanité, à l'exception de ce

Crainquebille, dans ce récit à la fois humain et philosophique, qui est son *Candide*. (L. Barthou, *Conférenciá*, 1925.)

Au rebours d'un Balzac, ce créateur, cette source abondante de vie et de types, qui s'oublie volontiers dans ses œuvres, Anatole France ne sort pas de lui et il ne s'oublie pas. M. Bergeret, l'abbé Jérôme Coignard, Sylvestre Bonnard, Nicias (du banquet de *Thaïs*), Pontius-Pilatus, le professeur Haddock, le citoyen Brotteaux des Ilettes, et jusqu'à l'ange rebelle Arcade, que sont-ils, sinon un portrait retouché de France et les interprètes généreux de sa pensée, intelligents, subtils, souples, pénétrants comme lui, mais non familiers et vivants, susceptibles d'être rencontrés ici ou là et capables de survivre par le nom, la voix, les gestes, à l'œuvre même qui les a enfantés?

Pareillement, ses médecins contiennent tant de son esprit, qu'ils lui ressemblent comme des frères. Il écrit pour eux et ils parlent pour lui. Ce sont des entités plutôt que des personnages, des inventions ingénieuses et commodes qu'il a créées pour l'expression de ses pensées. Les uns et les autres ne sont que de nouveaux Anatole France. Et, s'il arrive d'entendre dire : c'est un Tartufe, un Gêronte, un Harpagon, un Rastignac, une M^{me} Bovary, un Homais, un Tartarin..., qui a entendu : c'est un Brotteaux des Ilettes, c'est un Dechartre, un Bergeret, un Jérôme Coignard, une Nanteuil, un docteur Nozière, un docteur Trublet, un docteur Fornerol?

Anatole France aura ignoré cette volupté dont Alphonse Daudet ne doute pas de dire :

« La vraie joie, pour le romancier, est de créer des êtres, de mettre sur pied, à force de vraisemblance, des types d'humanité qui circulent désormais par le monde, avec le nom, le geste, la grimace qu'il leur a donnés, et qui font parler d'eux — qu'on les déteste ou qu'on les aime — en dehors de leur créateur et sans que son nom soit prononcé. Pour ma part, mon émotion est toujours la même quand, à propos d'un passant de la vie, d'un des mille fantoches de la comédie politique, artistique et mondaine, j'entends dire : « C'est un Tartarin, un « Monpavon, un Delobelle. » Un frisson me passe alors, le frisson d'orgueil d'un père caché dans la foule, tandis qu'on applaudit son fils, et qui, tout le temps, a l'envie de crier : « C'est mon garçon ! »

Dans les *Nouveaux lundis*, Sainte-Beuve a fait sentir avec véhémence ce qu'était « aimer Molière », « aimer La Fontaine ». A l'heure des conclusions, ne pouvons-nous représenter, sur le même mode, — *ad usum medici* — ce qu'est « aimer France »?

Aimer France, c'est aiguïser son appétit pour la pensée. C'est « estimer, comme les plus chers trésors de la vie, le bon goût, le désintéressement, la liberté de l'esprit, la fierté du cœur et l'aimable tolérance ». (*La Vie littéraire.*)

Son commerce rend le médiocre et le vulgaire insupportables et haïssables. Aimer France c'est ne

pas aimer les snobs, les cuistres et les sots (Trois épithètes pour désigner une seule et même chose !). Il nous fait délicats, au risque, certes, de nous faire malheureux. En nous persuadant que « ce qui est mal rendu n'est qu'à demi créé », il nous porte à un des degrés les plus élevés de la connaissance, à en croire la théorie que Platon fait exposer par Socrate : les Grecs distinguaient, en effet, plusieurs degrés de la connaissance. Ils plaçaient, naturellement, au plus bas de l'échelle, l'ignorant dont l'ignorance va jusqu'à s'ignorer elle-même, et, un peu au-dessus, l'homme qui, ne sachant point, sait qu'il ne sait pas. Mais ils n'accordaient pas encore le plus haut rang à celui qui sait et qui sait qu'il sait : ils en réservaient le privilège au savant qui ne garde pas sa science pour lui, et que les dieux ont rendu habile à la communiquer, habile à exprimer sa pensée : image singulièrement heureuse et combien supérieure aux termes qui lui ont succédé : définir, formuler sa pensée, image « dont la beauté pittoresque nous échappe, dit quelque part Abel Hermant, au point que nous la prenons aujourd'hui pour une abstraction, et qui rendait d'une façon saisissante le travail d'enfantement de l'esprit, d'où surgit la pensée revêtue de sa forme, ainsi que Pallas naît en armes du cerveau de Zeus ». (Exprimer : de *exprimere*, faire sortir en pressant. Littré : extraire la liqueur de certaines choses, en les pres-

Aimer France, c'est apprendre la valeur de la forme donnée à la pensée et son bienfait dans

l'élaboration de l'idée. Si ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement, ce que l'on énonce clairement se conçoit mieux.

« L'idée, a dit Paul Stapfer, emprunte une partie essentielle de sa force, de sa clarté, de sa valeur, à l'esprit ingénieux qui la revêt d'une forme. »

« L'idée, dit pareillement Faguet (*En lisant les beaux vieux livres*, avant-propos), est dans ses nuances mêmes, et le langage et le style ne sont point un ornement, mais une analyse. »

Si bien que Legouvé a pu, dans *l'Art de la lecture*, faire cette remarque : « Les fautes sont presque toujours des défauts, je veux dire que les défaillances de la forme tiennent généralement à un vice du fond. Quand vous voyez le style d'un grand écrivain s'affaiblir, soyez sûr que c'est sa pensée même qui faiblit. » Pareil sentiment est exprimé par Abel Hermant : « La distinction du fond et de la forme est un vieux lieu commun qui n'a pas le sens commun. L'inséparabilité de la pensée et de son expression nous est attestée par ce fait que nous ne saurions penser rien sans le secours de signes appelés mots. Quand notre pensée mûrit et s'articule, notre langage fait le même progrès, et les Grecs étaient bien avisés, qui nommaient d'un seul et même nom la raison et le discours (λογος). La syntaxe de chacun est l'irrécusable témoin de son ordre intérieur et je n'accorderai jamais ma confiance au paresseux qui n'achève pas ses phrases. »
« — Je crois ce qui est bien écrit : critérium, en somme, des plus satisfaisants. »

Aimer France, c'est apprendre que « la science ne consiste pas dans l'amas des faits et qu'il ne s'agit pas seulement de se bourrer la cervelle. Ce qui constitue le savant, c'est, avec une espèce de génie naturel, sans lequel rien n'est possible, la méthode, la seule méthode, toute la méthode, qui procède aux recherches par des opérations rigoureuses. Son art est bien moins de connaître que de s'informer. Il est ignorant comme tout le monde, mais il possède les moyens d'apprendre une partie de ce qu'il ignore ». (*La Vie littéraire.*)

Quel bon conseil aux pédagogues ! : « Ne vous flattez pas d'enseigner un grand nombre de choses. Excitez seulement la curiosité. Contents d'ouvrir les esprits, ne les surchargez pas. Mettez-y l'étincelle. D'eux-mêmes, ils s'éprendront par l'endroit où ils sont inflammables. » (*Sylvestre Bonnard.*)

Or, cette méthode, où la trouver ? — Là où Anatole France l'a puisée lui-même : dans la culture classique. Un ministre, particulièrement riche de cette richesse et qui a soutenu de longues disputes de doctrine, à l'égal des querelles théologiques d'autrefois, a dû rappeler — puisqu'il en était besoin — que l'éducation humaniste était, avant tout, un apprentissage de la raison. Renan a été évoqué : « Toutes les victoires de Rome ont été des victoires de la raison. » Et la leçon où Bossuet représente à son royal élève que, s'il s'affranchit des règles de la grammaire, il en viendra à mépriser les préceptes de la raison. »

Les humanités gréco-latines ne sont pas un luxe

archaïque. Le noble but de ces disciplines, leur vertu singulière, n'est point seulement de donner à l'esprit de l'élégance, avec un certain agrément. Elle n'est pas de créer de vains et frivoles jongleurs, des raisonneurs dont « les raisonnements semblent modulés sur la flûte de Pan ». Mais elles importent essentiellement à la formation de l'homme de science; elles forment le jugement. Les exercices classiques sont un merveilleux instrument de logique, d'analyse, de précision, dont bénéficie l'étude du français. « Une bonne culture est celle dont on garde, en même temps que des habitudes presque inconscientes qui se confondent avec la démarche même de la pensée, un éveil, une susceptibilité de l'intelligence. » (Léon Bérard.)

Faguet disait que le bienfait le plus net d'une bonne éducation était de donner à celui qui l'avait reçue le désir de la recommencer.

Ce n'était pas une boutade. Le plus heureux effet d'une bonne formation secondaire, c'est de laisser, à qui en a profité, le désir et le moyen de vivre intellectuellement toute sa vie. D'où il suit que le résultat ne doit pas se mesurer à la quantité et à la variété des notions reçues et retenues, mais au degré d'avancement de l'esprit, à la vigueur de l'analyse, de la précision, de la clarté du raisonnement.

« Aujourd'hui, chacun nous supplie de préparer à la hâte des industriels ou des commerçants; personne, ou presque, ne nous rappelle que nous

devons, avant tout, former des hommes, des esprits justes et fonctionnant bien. » (Herriot.)

Et ce sont des diplômes qu'on veut, bien plutôt qu'une culture.

Aimer France, c'est non seulement « aimer la raison ornée et la belle ordonnance de l'art classique », mais encore l'ornement de la conscience; car l'un ne va pas sans l'autre : « Ayez une belle âme et vous écrirez bien le français. » « La conscience, disait Jean Tisseur (de Lyon), non moins que l'esprit, a besoin de culture. Les vertus, l'amour du bien, le dévouement, la délicatesse, la résignation mêlée de courage, ne fleurissent pas tout seuls; il y faut des soins; une conscience d'élite est aussi rare qu'un esprit d'élite. »

Il faisait de l'homme, tel qu'il doit se façonner et se sculpter lui-même, la définition : « une conscience ornée ». (*La Vie littéraire.*)

Déjà, Platon opposait l'Egyptien cupide : φιλοχρηματος, à l'Hellène, seul capable d'aimer avec désintéressement l'art et la science : φιλομαθής.

Des temps difficiles, et dont la vulgarité est apparue même au vulgaire, ont été plus favorables à l'Egyptien qu'à l'Hellène.

Qui viendra au secours de ἡ φιλομαθία contre ἡ φιλοχρηματία ?

N'est-ce point d'un médecin : « science sans conscience n'est que ruine de l'âme ? » (Lettre de Gargantua à son fils Pantagruel.)

Il est besoin de s'en souvenir :

« Le jour où la médecine ne sortira plus d'une élite intellectuelle, vous n'aurez que des artisans

en médecine et en chirurgie. Si la démocratie laisse envahir les professions libérales par les utilitaires, par les esprits de préparation hâtive qui se seront contentés d'ingurgiter uniquement les connaissances nécessaires à l'examen, qui ne se seront pas vivifiés aux grands souffles littéraires, scientifiques, philosophiques, ce prétendu utilitarisme aura pour conséquence la supériorité du succès assuré au moins digne...

« Le médecin perd son autorité et son action sur les familles, si l'on ne sait pas qu'il a reçu la plus haute éducation littéraire et scientifique. » (Fouillée, cité par Paul Le Gendre, *in Traité de pathologie médicale*, de Sergent [1931].)

Seules, les disciplines classiques peuvent former cette élite vraiment humaine, cette « aristocratie d'esprit », comme dit Léon Bérard, qui, « s'élevant au-dessus des réalisations utilitaires, se voue aux recherches désintéressées et aux hautes spéculations ».

Maurice de Fleury écrit dans *le Médecin* (1927) : « L'instruction gréco-latine était aussi une éducation, et, mon Dieu, presque une morale.

« Parlant des études classiques, mon maître Jules Soury prétendait qu'on les appelle humanités parce que, qui ne les a pas faites n'a pas visage humain. Il exagérerait à plaisir... Je crois, pourtant, que la fréquentation, fût-elle superficielle, des maîtres grecs et des maîtres latins, qu'un certain degré de culture sans intérêt immédiat, communique une politesse, une distinction et une honnêteté, comme on disait jadis, dont nous aurions tort de faire fi, si

nous voulons demeurer une élite. Réduite à son savoir technique et privée d'idées générales, la médecine perdra ce qui faisait de nous des hommes de la noblesse intellectuelle et donnait quelque grâce à notre autorité. »

« A quoi sert-il ? » demandent parfois les Philistins et ce seul mot est le meilleur titre de noblesse des « humanités ». Là, réside la beauté morale. Et de là nous vient « ce noble dessein de faire de la vie même une belle œuvre. »

Or, « quelque chose de beau vaut quelque chose de bien ». « Le vrai, le beau et le bien sont liés, disait Platon, par une chaîne d'or. »

Aimer France, c'est créer ces réflexes sauveurs qui nous gardent de choir sous les alluvions du métier. C'est retarder la décadence de ces talents et de ces qualités générales qu'un travail et une vigilance perpétuels n'entretiennent pas ; c'est corriger les effets déformateurs de la profession et singulièrement de la spécialisation — la meilleure et la pire des choses — qui tend à rétrécir progressivement le champ de la conscience clinique et à créer une sorte d'obsession inconsciente — du métier enfin, maître impérieux et redoutable qui tend à donner à nos sensibilités des nuances nouvelles et, par l'action continue des habitudes de l'esprit, à modifier les spontanéités du cœur, créant ainsi un être nouveau, faisant succéder à l'homme une espèce d'homme.

« De même qu'autour d'un vaisseau menacé d'être pris par les glaces, on est occupé incessamment à

briser le cercle rigide qui menace de l'emprisonner, de même chacun, à chaque instant, devrait être occupé à briser dans son esprit le moule qui est près de prendre et de se former. Ne nous figeons pas. Tenons nos esprits vivants et fluides. » (Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, article sur l'anthologie grecque [1864].)

Certes, le médecin ne saurait vivre au gré des sages et de Sylvestre Bonnard, dans l'humilité magnifique de la science, *in angello cum libello*.

Quiconque exerce un métier se meut malaisément dans la vie. Mais ne doit-il pas nourrir la résolution de maintenir son esprit au-dessus de la vie professionnelle, ce que Emerson traduit si heureusement par ce précepte : « La source doit être plus haute que la fontaine. »

Et, s'il est de loisir — et pour peu qu'il aspire à ce titre de « fils de roi » que le comte de Gobineau réservait à l'esprit d'élite — ingenuus — remarquable tout ensemble par la qualité de ses émotions et par l'expression dont sa royauté le rend capable de les revêtir — qu'il se délasse et se perfectionne en la compagnie d'Anatole France!

La Muse n'en sera pas offensée, car la poésie parfume la prose de l'auteur des *Noces corinthiennes*, et l'on sait, par le charmant ophtalmologiste Camuset, des *Sonnets du docteur*, son action bien-faisante auprès de qui ne l'a pas délaissée.

La Muse m'a dit : je suis tendre.
Je n'amène pas le client,
Mais je console de l'attendre.

Aimer France, c'est incliner vers l'humilité, le respect des idées d'autrui et l'aimable tolérance.

A cheminer à travers le monde de la Science, France a fait de profitables rencontres : vérités d'aujourd'hui qui, demain, apparaissent précaires et s'évanouissent, lumières qui s'affaiblissent en lueurs incertaines et cèdent à leurs destins, inquiétude, trouble, méfiance partout — avenir de la Science compromis.

Les temps, pour lui, ont été vite révolus où il « n'était pas content quand il n'avait pas expliqué l'univers dans une matinée, sous les platanes du Luxembourg ». (*La Vie littéraire.*)

Or, la philosophie de la nature est toujours à refaire.

Il a « appris à lire dans les livres de Darwin, de Spencer et de Taine », et, sans entrer, de déception en déception, dans le scepticisme absolu, dont il condamne « la stérilité formidable », il ne lui reste que la croyance à « la relativité des choses et à la succession des phénomènes ». La science a perdu pour cet encyclopédiste désenchanté, étonné du perpétuel écoulement de la vie, la sérénité de ses espérances.

Le peu qu'il a appris le fait véhémentement soupçonner que tout est illusion, abus et vanité.

Il en vient à donner cette définition du savant : « Un homme laborieux et modeste. Il est impossible au vrai savant de n'être point modeste : plus il fait, et mieux il voit ce qu'il reste à faire. » Ici encore, il rencontre Claude Bernard : « L'esprit vraiment

scientifique devrait nous rendre modestes et bienveillants. Nous savons tous bien peu de choses en réalité et nous sommes tous faillibles... » et l'enseignement, à son heure dernière, de l'abbé Jérôme Coignard à son élève Tournebroke : « Sois humble de cœur et d'esprit », est toujours de saison, s'il est vrai que l'humilité soit, en dépit de la définition de France, rare chez les doctes et quasi inconnue chez les ignares qui, eux, ont des certitudes infinies.

Il demande qu'on pardonne à son « innocent esprit » « de ne pas tout savoir et de ne pas tout expliquer; de croire à l'irrémissible diversité des opinions et des sentiments et de parler plus volontiers de ce qu'il faut aimer ». (*La Vie littéraire.*)

Il nous dit à quel haut prix doit être estimée « la faculté assez rare d'entrer facilement dans l'esprit d'autrui et de comprendre les sentiments et les raisons qu'on nous oppose », (le *Petit Pierre.*)

« Un bénédictin narquois », disait d'Anatole France, Adrien Hébrard, directeur du journal *Le Temps*, où il l'avait appelé. La définition est bonne, accorde Anatole France : « Je me fais assez l'effet d'un moine philosophe. J'appartiens de cœur à une abbaye de Thélème dont la règle est douce et l'obéissance facile. Peut-être n'y a-t-on pas beaucoup de foi, mais assurément on y est très pieux. L'indulgence, la tolérance, le respect de soi et des autres sont des saints qu'on y chôme toujours. »

La science, il la fait qualifier par l'abbé Lantaigne, supérieur de grand séminaire, de « vérité imparfaite et provisoire ». Le vieux mage Sembolitis révèle à

Balthasar : « Seigneur, la science est infaillible; mais les savants se trompent toujours. »

Déjà Montaigne avait dit : « Il n'est pas de raisonnement qui n'ait son contraire. » « C'est mettre ses conjectures à bien haut prix que d'en faire cuire un homme tout vif. »

Fontenelle : « Je suis effrayé de la certitude que je vois partout ! »

Et M. Bergeret dit : « Les jugements des hommes sont divers et il n'est pas un seul endroit au monde sur lequel se fasse le consentement unanime des esprits. — *Tradidit mundum disputationibus eorum* ».

Est-il meilleure école d'humilité et de tolérance, avec l'histoire de la médecine, où, selon la boutade de Huchard, « les médecins changent souvent d'idées fixes », que l'Hôtel-Dieu et l'amphithéâtre de Morgagni? Là, démentis à nos diagnostics et à nos pronostics, sévères leçons de l'autopsie, preuves incessantes que ce que l'on sait est peu à côté de ce qu'il reste à connaître — doute, déceptions et contradictions sont le pain quotidien. Là éclatent tant d'infirmités dont nous relève, d'ailleurs, quelque fierté, quand, pourquoi le celer? cessant de se considérer, on en vient à se comparer — pour rappeler la réponse si digne et si fière de Barthez au prince de Talleyrand.

Scepticisme, direz-vous? — Oui, si vous entendez ce terme comme il faut l'entendre : qui dit sceptique ne dit pas qui doute, mais qui examine (σκεπτικός, de σκέπτομαι, observer, considérer, de même radical que

le latin *specere, spectare*). Dès lors, le scepticisme est le premier pas vers la vérité.

Enfin, n'oublions pas, médecins, que la terre de dilection de France est la psychiatrie, et que c'est là terre commune où écrivains et médecins peuvent faire d'heureux et profitables échanges, car, s'il est des écrivains qui font trop de psychiatrie, il est des médecins qui n'en font pas assez. Et cependant, quiconque prétend donner décemment une consultation, et qui se défende d'être d'ordre vétérinaire, fait œuvre psychiatrique, qu'il le veuille ou qu'il l'ignore, à la manière de M. Jourdain usant quotidiennement de la prose : réception, interrogatoire, conseils, commentaires verbaux de l'ordonnance écrite, prise de congé, quel champ d'action pour un psychiatre, quelle belle occasion de psychothérapie, servante parfois de la pharmacopée, quand elle consent à n'être pas souveraine maîtresse ! Et quiconque dédaigne l'action de la psychiatrie laisse tomber une des armes les plus précieuses dans la lutte contre la maladie. L'âme réclame des soins à l'égal du corps ; ne va-t-elle jusqu'à se nourrir de mensonges ? : « Je suis médecin, dit le docteur Socrate. Je tiens boutique de mensonges. Je soulage, je console. Peut-on consoler et soulager sans mentir ? Les femmes et les médecins savent seuls combien le mensonge est nécessaire et bienfaisant aux hommes. » (*Histoire comique.*)

La clientèle s'éloigne de *Cyprien*, conte Maurice de Fleury, dans *le Médecin* : « Aussi, pourquoi apporte-t-il la vérité, quand c'est l'espoir qu'on lui

demande? ». *Boniface* réussit à merveille : c'est que, même en dépit des démentis de l'avenir, « on lui reste reconnaissant d'avoir fait briller l'espérance, dont l'homme ne se passe pas, fût-elle le mensonge. » Mais, sans être poussée vers de telles extrémités, la psychiatrie a toujours un rôle à jouer au cours de la consultation, qui doit être une pénétration fine et avisée du malade et de l'entourage : « Ce sont des inquiétudes à rassurer, des raisonnements faux à corriger, les élans d'une imagination dérégulée à contenir. » « Pour comprendre et prévoir, chez ses clients, les réactions anormales de l'esprit, le médecin doit s'efforcer de saisir, même en leurs nuances les plus discrètes, et comme à l'état naissant, les dispositions morbides, les tares de l'intelligence, de l'humeur et du caractère. Il faut, devant les âmes, se comporter un peu à la façon du caricaturiste devant les visages. Daumier, en une boutade pleine de sens, prétendait que le caricaturiste doit avoir de son modèle une vision plus pénétrante que les autres dessinateurs : car il ne se contente pas d'en percevoir exactement les « formes », il sait en « pressentir les déformations vivantes ». De même le médecin saura prévoir les « déformations vivantes » de l'esprit humain : il tâchera de discerner, à travers une psychologie, même en apparence normale, ce que nous appellerons des « ébauches morbides ». Telle est la leçon donnée par Logre. (*La psychologie des malades, in Nouveau traité de médecine.*)

Or, quels beaux traits d'observation clinique et d'analyse psychologique, quelles marques de

L'« esprit de finesse » n'avons-nous pas rencontrés au long de notre incursion dans l'œuvre d'Anatole France? « Claude Bernard a donné pour base à la médecine : l'Observation et l'Expérience. Que l'expérience qui envahit et qui submerge tout ne réduise pas à néant l'art de voir et de regarder et de méditer. Appelons toutes les sciences et tous les laboratoires au secours de notre art, mais nous, Français, dit Maurice de Fleury, dans *Le Médecin*, craignons d'en venir à substituer lourdement l'esprit mathématique à l'esprit de finesse, dont les dieux bienveillants nous ont donné la garde... Un judicieux équilibre de l'observation et de l'expérience, c'est à cela que la Médecine française doit sa grandeur d'hier et devra, sans nul doute, sa grandeur de demain... Gardant son esprit de critique, comme il convient au pays des Rabelais, des Montaigne, Boileau, Voltaire, Claude Bernard, Renan, notre science médicale ne laissera pas de reconnaître ce qu'il y a de relatif jusque dans ces données quasi mathématiques, ni en quelles erreurs d'appréciation peuvent induire des appareils de précision... »

On conte de Stendhal que, avant d'écrire, il prenait soin de lire quelques pages du Code civil pour se mettre en train. Abel Hermant ne nie pas que ce modèle ne fût bien choisi. (*Lettres à Xavier sur l'art d'écrire.*)

Nous ne doutons pas que, en ce dessein, Anatole France ne tînt lieu, avec avantage, du Code civil. Et combien plus exactement on lui appli-

querait les vers où Racine croyait peindre Mme de Maintenon !

Je ne trouve qu'en vous je ne sais qu'elle grâce
Qui me charme toujours et jamais ne me lasse !.

car la pureté du goût, signe infailible de droiture et de probité, la propriété des termes, le soin d'assortir l'expression et la pensée, l'ordre, l'harmonie, le bel équilibre, cette clarté et cette transparence qui sont proprement la *liquida vox* d'Horace, qualités spécifiques du génie français, ont fait de celui que, au jour de ses quatre-vingts ans, Louis Barthou a salué de ce nom : « le Racine de la prose française » et que Jules Lemaître avait déjà appelé « l'extrême fleur du génie latin », une manière de classique, entendons celui qui dure quand les autres passent et qui contient la qualité essentielle qui lui confère le haut privilège de servir de guide et de modèle.

Le 14 novembre 1896, Georges Dieulafoy, en prenant possession de la chaire de Peter, à la clinique médicale de l'Hôtel-Dieu, se prend à rappeler les primes années de ses études, plein du vers du poète mantouan...

Forsan et hæc olim meminisse juvabit.

Il venait de quitter, étudiant de troisième année, « sa bonne ville de Toulouse » et l'enseignement de son père, Paul Dieulafoy, professeur de clinique

chirurgicale, pour approcher, à Paris, les Andral, les Bouillaud, les Velpeau, les Nélaton, les Claude-Bernard, et Trousseau dans toute sa gloire..

Dès le matin même de son arrivée dans la capitale, il se hâte vers le vieil Hôtel-Dieu, pour voir et entendre ce grand Trousseau autour de qui se pressaient Duchenne (de Boulogne), Krishaber, etc.

« Un jour, pendant la visite à la salle des femmes, on arrive auprès d'une malade qui, désireuse d'attirer sur elle l'attention, était en train de simuler une légère attaque d'hystérie. Trousseau l'examine, découvre la supercherie, nous parle longuement de l'état mental des hystériques; puis, il ajoute en souriant : « Ce besoin, ce désir de s'exhiber, de se
« mettre en évidence, n'est pas seulement spécial
« à l'hystérie; bien des femmes ont ce léger travers;
« elles l'avaient même déjà dans l'antiquité, s'il
« faut en croire Ovide : témoin l'enlèvement des
« Sabines par les Romains, car, si les Sabines
« avaient accepté l'invitation des Romains, c'était,
« dit Ovide, au moins autant pour se donner elles-
« mêmes en spectacle, que pour assister au spec-
« tacle qu'on leur offrait. » Et Trousseau se met à nous citer le passage d'Ovide concernant cet épisode. Mais, voilà qu'arrivé au vers qui résumait si bien sa pensée, sa mémoire le sert mal; il cherche un instant; puis, s'adressant autour de lui : « Qui de vous va me rappeler ce vers d'Ovide? » Nul ne répond. Je savais le passage en question; j'hésitai un instant, puis je lançai le vers d'Ovide :

Spectatum veniunt, veniunt spectentur ut ipsæ.

Et voilà la vie médicale de Dieulafoy qui s'ouvre sous les auspices de Trousseau, l'ancien professeur de rhétorique de Châteauroux. « Sa passion pour les belles-lettres et pour les auteurs classiques, dit Dieulafoy, n'a certainement pas été étrangère à l'éloquence du professeur et au style admirable de l'écrivain. » Ajoutons : aux qualités du clinicien. Certes, il y a apparence qu'il n'appartient plus à un vers latin ni aux précieuses reliques du passé, de faire la fortune d'une carrière médicale et que le guerrier de nos jours, ne part plus en campagne avec, dans sa poche, comme P.-L. Courier, les œuvres d'Homère. A défaut d'un tel espoir, et loin de se répandre en invectives contre le temps présent, — ce qui serait renouveler de bien anciennes lamentations, — puisque Homère gémissait déjà du déclin universel des hommes et des choses, puisque le chroniqueur Frédégaire, le continuateur de Grégoire de Tours, qui raconta les exploits des premiers rois mérovingiens, manifestait déjà des alarmes : « Désormais, le monde se fait vieux et la pointe de la sagacité s'émousse en nous. Aucun homme de ce temps ne peut ressembler à ceux des âges précédents. Aucun n'oserait y prétendre. » — peut-on s'imaginer à quelle hauteur se pourraient élever ceux qui, montés sur les épaules de leurs aînés, à la science qu'ils n'avaient pas, parce que plus jeunes que leurs descendants, ajouteraient, dans leur souci de donner aux pensers modernes une expression classique, la vertu de la force romaine et de la grâce hellénique qui ornaient leur esprit et leur conscience !

Tel est le double ornement dont les incursions dans l'œuvre d'Anatole France inspirent la jalousie au promeneur divertí et averti.

On y trouve ce qu'offre, d'ordinaire, « un beau voyage » : les belles découvertes intellectuelles et morales, ce que lui rapportèrent les longues erreurs qu'Ulysse agita sur la mer violette, aux-bruits-sans-nombre : « Usage et Raison ».

On y trouve encore l'écho des belles civilisations et des voix fortes ou gracieuses qui se sont tues.

Entendons, avec lui, les murmures des ruines qui n'ont pas péri. Entendons, comme Renan les cloches de la ville d'Is engloutie, les voix qui montent des profondeurs du passé.



CONCLUSIONS

Il y a de tout en Anatole France, et chaque admirateur peut se flatter d'y découvrir ce qui est le plus analogue à son propre esprit.

C'est pourquoi un médecin y peut découvrir un médecin.

Enfant d'un siècle de science, l'âge de l'anesthésie, de l'antisepsie, de la bactériologie, de la chirurgie, de l'anthropologie, de la neuro-psychiatrie, il est l'écho harmonieux de cette nouvelle Renaissance.

La médecine est sa terre de dilection, et singulièrement la psychiatrie. Il a une haute conception de la mission médicale. Il porte en lui les qualités essentielles d'esprit et de cœur qui font le bon médecin :

La curiosité scientifique;

L'esprit critique, le sens clinique : *judicium*;

Une aversion pour les systèmes, les doctrines et les théories;

L'entière liberté d'esprit assise sur le doute philosophique;

L'âme d'un artiste et d'un poète;

La bonté;

L'humilité;

Le respect des idées d'autrui, la tolérance.

Il s'est rarement perdu en cette terre étrangère, parce que, riche de bon sens, d'esprit de mesure et de goût : vertus suprêmes, il a borné son étude et ses soins à l'observation, sans jamais forcer son talent.

Ces qualités lui viennent du milieu (Paris), des livres, de la femme et, par-dessus tout, des fortes disciplines classiques dont il est nourri : la solidité latine et la grâce hellénique.

Les humanités ont été son soutien, son guide et son maître.

Pour un médecin,

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

Le Président de la Thèse :

ÉTIENNE MARTIN.

Vu :

Le Doyen :

JEAN LÉPINE.

Vu et permis d'imprimer.

Lyon, le 13 octobre 1932.

Le Recteur, Président du Conseil de l'Université

A. LIRONDELLE.

***« ... le but de la vie, qui est de servir,
et non point par occasion, dans d'écla-
tantes rencontres, mais tous les jours, à
toute heure, et avec simplicité. »***

(A. FRANCE : "La Vie littéraire")

IMPRIMERIE RÉGIONALE, 59, rue Bayard, TOULOUSE.
